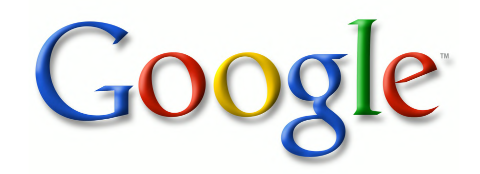
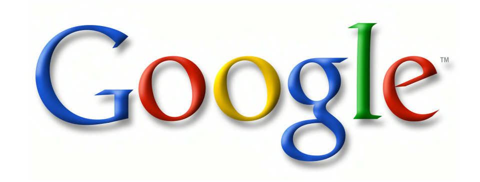








HISTOIRE
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE
EN ÉGYPTE.

VOLUME 8.

EXPÉDITION.

TOME VI.

Imp. de F. Locquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE,

D'APRÈS LES MÉMOIRES, MATÉRIAUX,

DOCUMENTS INÉDITS

Fournis par MM. le Comte Belliard (Lieutenant-général, Pair de France), Boucher (Secrétaire-général de la Marine), Marquis de Chateaugiron, Comte d'Aure (Commissaire-Ordonnateur en chef de l'armée d'Orient), Baron Desgenettes (Médecin en chef de l'expédition), Dutertre (premier Dessinateur attaché à l'expédition), Baron Larrey (Chirurgien en chef de l'expédition), Général J. Miot, F. de Montrol, Peyrusse, Poussielgue (Administrateur-général des finances en Égypte), Comte Rampon (Lieutenant-général, Pair de France), Redouté (Membre de l'Institut du Kaire), Prix-Réal, Baron Taylor, etc, etc.

RÉDIGÉE PAR

MM. le Colonel Bory de Saint-Vincent, Marquis de Fortia d'Urban, Geoffroy Saint-Hilaire (Membre de l'Institut), Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Général Gourgaud, Jullien de Paris, Marcel (Directeur de l'imprimerie du Kaire), Parceval de Grandmaison (de l'Académie française), Louis Reybaud, Rey-Dusseuil, X.-B. Saintine.

SOUS LA DIRECTION DE

MM. X.-B. SAINTINE, J.-J. MARCEL, L. REYBAUD.

Dédiée

A SA MAJESTÉ LOUIS-PHILIPPE I[er],

ROI DES FRANÇAIS.

TOME VIII.

PARIS

A.-J DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE VIVIENNE, 16.

1832



HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

Assassinat de Kléber. — Procès de Souleymân-el-Haleby. — Son exécution. — Avénement de Menou.

Les soins d'une réorganisation presque complète dans l'armée et dans l'administration; la création des corps cophte, grec et mamlouk, que commandaient Maallem-Yaqoub, Nikolo-Papas-Oglou et Bartholomeo-Serra[1]; une division nouvelle dans les districts provinciaux, la perception des taxes de guerre, l'achèvement de tous les ouvrages qui devaient compléter le système de défense de l'Égypte, la réforme financière et fiscale, la répression

[1] C'est le même qui a été connu à l'armée sous le nom de *Barthélemy-le-Grec*.

des abus et des malversations, tout cela occupa et remplit le premier mois qui suivit la reprise du Kaire. Dans cette série de travaux importans, Kléber déploya une intelligence, une énergie qui révélaient un homme nouveau, un génie plus élevé et plus vaste qu'on ne l'avait cru jusque-là. Le jour de l'épreuve décisive était arrivé: on eût dit que le théâtre avait changé pour lui, tant il grandissait son rôle.

Au milieu de ces affaires d'intérieur, le bruit arriva au Kaire qu'une flotte commandée en personne par le Capitan-Pacha croisait devant le port d'Alexandrie. Ce chef de la marine ottomane était peu à redouter par lui-même, mais on pouvait craindre qu'il n'eût une mission moins restreinte que celle d'une simple croisière. A bord de ses vaisseaux pouvaient s'être embarqués les débris du Grand-Vizir, prêts à opérer une descente sur quelque plage de la Basse-Égypte. Cette apparition du pavillon turk dans ces parages était d'ailleurs toujours une menace incessante pour les Français et un appel à la révolte pour les populations musulmanes. La prudence voulait qu'on prévînt toutes ces éventualités de danger et qu'on ne les attendît pas.

Kléber prit donc le parti de se rendre sur les lieux de sa personne. Il quitta le Kaire, emmenant avec lui une portion de la garnison, après avoir désigné Rahmaniéh comme point de rendez-vous général. Mais à Rahmaniéh, une lettre du commandant d'Alexandrie lui apprit que ce déploiement de forces était inutile. Le Capitan-Pacha n'avait fait que passer devant le port, en manifestant l'intention de traiter de nouveau de la paix. Au reçu de cette dépêche, Kléber répondit que, trompé une fois par les Osmanlys, il ne voulait pas s'exposer à l'être une seconde, que désormais il ne se prêterait à aucune ouverture de la part des délégués de Constantinople, que l'Égypte était à lui, et qu'il ne la céderait pas. A ces instructions pour le commandant d'Alexandrie, il joignait l'ordre exprès de ne recevoir aucun parlementaire, se défiant par-dessus tout de la perfidie et de l'espionnage. Pour surveiller mieux toute cette zône, il laissa dans le Delta un camp volant de quatre bataillons d'infanterie et de deux régimens de cavalerie, avec l'injonction de se porter, soit sur les points littoraux qui pourraient être menacés, soit vers la lisière sablonneuse de l'isthme, si les corps osmanlys reparaissaient à

Kattiéh. Ces dispositions prises, il regagna le Kaire. Il en était sorti le 14 prairial (3 juin 1800), il y rentra le 21 (10).

Cette répugnance à traiter, il ne la montra pas désormais vis-à-vis des seuls Osmanlys. Une lettre d'un secrétaire de lord Elgin, ambassadeur à Constantinople, d'un nommé Morier, enfant perdu des intrigues anglaises, n'obtint de lui aucune réponse. Cet agent subalterne annonçait que des ordres du gouvernement britannique autorisaient alors l'exécution textuelle du traité d'él-Arych; que des passeports seraient délivrés selon les clauses convenues; qu'il ne dépendait enfin que du Général de terminer cette affaire, à la satisfaction mutuelle des parties. Après la bataille d'Héliopolis et la reprise du Kaire, cette missive avait un singulier à-propos. On en rit au quartier-général, car c'était autant une sottise qu'une impertinence.

Une pensée diplomatique sembla pourtant alors praticable au général Kléber. Dédaignant les intermédiaires, il voulait s'adresser directement à Constantinople, pour éveiller la défiance ottomane sur la conduite que les Anglais avaient tenue à l'époque où l'évacuation allait

s'opérer. Leur plan avait été en effet de s'assurer de trois points maritimes, Alexandrie, Damiette et Suez, avec l'arrière-pensée évidente de se substituer aux Français dans la conquête. Si la Porte avait pu en venir jusqu'à suspecter la bonne foi anglaise, dans toute cette intrigue aux réseaux multipliés, forcément une rupture s'en serait suivie, ou tout au moins se serait-il déclaré quelque froideur dans les relations des deux puissances alliées. Dans ce cas, une semaine, un jour, une heure de réaction pouvaient être utilisés au profit de la République française. On pouvait obtenir au moins la neutralité de la part des Turks jusqu'à la paix générale; on rétablissait les communications avec la métropole par la voie de terre, on n'avait plus que les Anglais à combattre et à tenir en échec. La frontière, du côté de l'isthme, n'était plus sous le coup d'une menace hostile; toutes les forces de l'armée d'occupation pouvaient se répartir alors sur le littoral de la Méditerranée et rendre impossible une tentative de descente. Ce plan de négociations était sage, politique et fructueux : sans la catastrophe qui enleva l'homme qui seul pouvait le réaliser, il eût sans doute été conduit à bonne fin.

Le général Reynier, dont Kléber faisait grand cas, fut le seul qui reçut alors la confidence de ce projet de négociations. Le projet du Général en chef avait aussi été de confier à cet officier le commandement du Kaire et celui de la Haute-Égypte; mais les intrigues de Menou, venues à la traverse, empêchèrent ces arrangemens.

Menou, l'ennemi secret de Kléber, son accusateur dans des correspondances avec Bonaparte, livrées depuis à la publicité, Menou avait dû désapprouver le traité d'él-Arych, et par position et par caractère. Il voulait alors exploiter, au profit de son ambition, une apostasie où quelque peu d'amour l'avait entraîné. Musulman, il se prédestinait à l'organisation d'une conquête musulmane. Il lui semblait que la Porte-Ottomane se montrerait bien plus accommodante vis-à-vis d'un coreligionnaire que vis-à-vis d'un chef chrétien. Son caractère d'ailleurs en faisait plutôt un homme d'affaires qu'un soldat. Toutes les fois qu'on avait réclamé ses services en temps de campagne, il avait obéi mollement. Quand Bonaparte l'avait appelé en Syrie, il s'était arrangé de manière à ne se montrer qu'à Kattiéh au retour du corps

expéditionnaire. A plusieurs reprises, Kléber l'avait appelé au Kaire, d'abord pour négocier avec les Osmanlys, quand il était au camp de Mattariéh, puis pour concourir à la glorieuse lutte d'Héliopolis, enfin pendant les opérations du siége. Les réponses du général respiraient une ardeur martiale, il ne désirait rien tant que de combattre; il allait partir le lendemain, le surlendemain, à la première occasion; mais en dépit de cet élan, il restait, il s'éternisait dans sa résidence de Rosette, ville natale de son épouse; il laissait chasser Yousseouf, et reprendre le Kaire sans réaliser ses promesses, et sans obéir ponctuellement aux ordres supérieurs. Enfin, quand la capitale égyptienne fut de nouveau occupée par nos troupes; quand la paix et le calme furent revenus sur les deux branches du Nil, il partit et arriva au quartier-général sans plan arrêté, sans volonté précise. Kléber se contenta des excuses banales par lesquelles il essaya de justifier son retard; puis lui adressant la parole: « Que voulez-vous faire, général? » Le commandement du Kaire vous convient-» il? » Et comme Menou opposait quelques objections: « Rien par force, général; préférez-» vous la Haute-Égypte? » Menou opposait

toujours les mêmes obstacles; il tergiversait. Ses préférences étaient évidemment pour Rosette ou pour Alexandrie. De là il pouvait correspondre plus facilement avec Bonaparte, se ménager au loin un protecteur puissant. Mais Kléber devinait sa pensée, il tenait à la prévenir. Menou pourtant ne cédait pas; il se défendait avec une adresse imperturbable; enfin, le Général en chef, fatigué d'un rôle qui n'allait guère à ses allures tranchantes: « Parbleu, » dit-il, je n'ai plus rien à vous offrir, si ce » n'est le commandement en chef de l'armée. » Le refuseriez-vous comme le reste? » Cette apostrophe vive fit rougir Menou; il craignit de s'être trop découvert; il accepta le commandement de la Haute-Égypte vers la fin de floréal, bien résolu d'ajourner son départ et de rendre à la longue cette nomination illusoire. En effet l'absence de Reynier laissant alors le Kaire sans commandant, il sollicita et obtint ce poste; mais, comme il connaissait peu l'Egypte-Moyenne, il fut, au retour de Reynier, obligé de s'aboucher avec lui pour tous les renseignemens qui devaient intéresser la défense de la ville, sa police, sa garnison, l'esprit de son peuple, et la force des ouvrages qui le tenaient en respect.

Les choses en étaient là au 25 prairial (14 juin). Rien ne présageait que ce jour même le sort de l'Égypte allait se jouer dans un horrible assassinat. Le matin l'avenir était beau, riant, prospère; le soir, il s'obscurcissait, il se voilait d'un crêpe qu'il n'était donné à personne de faire disparaître.

Le 25 prairial, Kléber se rendit de fort bonne heure dans l'île de Roudah pour y passer la revue de la légion grecque; puis cette tâche remplie, il vint au Kaire pour examiner les travaux que l'on faisait au palais du quartier-général, fortement maltraité dans le courant du siége. Son architecte, Protain, l'accompagnait; ils inspectèrent les lieux ensemble, avec l'intention d'y revenir une seconde fois dans la même journée. Un déjeuner avait été préparé chez le chef de l'état-major de l'armée, le général Damas. Il s'y rendit avec Protain, et y trouva une nombreuse compagnie, divers membres de l'Institut, des officiers supérieurs, des chefs d'administration. Ce repas fut gai comme une fête. Kléber, heureux de la tournure que prenaient alors les affaires égyptiennes, entouré d'amis sûrs, content, bien disposé, mis en verve, se laissait aller aux plus joyeuses saillies. Il fut charmant

pour tous les convives, et le déjeuner fut ainsi prolongé jusqu'à deux heures après midi.

Alors Kléber se leva, et, suivi du seul Protain, retourna vers le palais pour y continuer l'inspection des travaux. Une longue terrasse, couverte par un berceau de vigne, liait le logement du chef de l'état-major au quartier-général. Kléber et l'architecte prirent cette route. Ils s'avançaient lentement sous la voûte feuillée, causant de divers détails d'embellissemens, quand un homme vêtu à l'orientale sortit tout-à-coup de derrière un puits à roue, où il se tenait caché. En quelques secondes il se trouva auprès du Général en chef, et se prosterna devant lui comme pour lui baiser la main. Cette attitude suppliante, habituelle aux solliciteurs arabes, n'effraya pas le Général; il se laissa approcher davantage, jusqu'à ce que le misérable, calculant bien la place où il devait frapper, lui enfonça un poignard vers la région du cœur. Blessé mortellement, Kléber n'eut que le temps de crier: « A moi, guide! » (un guide passait alors sur la place), et il tomba baigné dans son sang. Protain, qui se trouvait à quelques pas devant lui, se retourna et accourut à ce cri. L'architecte n'avait qu'un bambou à la

main; mais, à la vue du Général expirant, il se précipita sur l'assassin qui, étonné lui-même du résultat de son audace, restait comme pétrifié devant la victime. La présence de Protain le rappela au soin de sa défense et de son salut; après une lutte corps à corps, qui se prolongea pendant quelques minutes, Protain était renversé sans connaissance à côté de Kléber; six coups de poignard l'avaient frappé. Excité par ce nouveau meurtre, le Turk revint sur le cadavre du Général, le perça encore par trois fois; fureur inutile, car la première blessure avait pénétré jusqu'au cœur; puis entendant quelque bruit autour de lui, il quitta la place et courut se cacher dans les jardins. Un morceau de turban vert, déchiré dans la lutte contre Protain, restait seul comme preuve sur le théâtre du crime.

Cependant l'alarme régnait chez le général Damas. Le guide qui avait ouï l'exclamation de Kléber venait d'entrer; il avait parlé vaguement de cris entendus, de violence, d'assassinat, et chacun s'était élancé vers la terrasse du jardin. Noyé dans son sang, Kléber gisait sur le sol, respirant encore; Protain, sanglant comme lui, était évanoui à ses côtés. Ce fut un

moment horrible. On souleva le Général en chef, on le transporta chez Damas, on envoya de toutes parts pour chercher des chirurgiens, mais tout secours était inutile. Un instant encore les yeux de la victime gardèrent un mouvement convulsif, puis ils s'éteignirent, et le grand homme mourut sans avoir pu proférer une parole.

La nouvelle de l'assassinat avait parcouru la ville avec la rapidité de l'éclair. La générale battait dans les divers quartiers du Kaire, et déjà mornes, l'œil égaré, la contenance farouche, les soldats, rassemblés d'eux-mêmes, cernaient la place Ezbekiéh, de manière à ce qu'aucune figure suspecte ne pût en échapper. Les officiers avaient quelque peine à contenir leurs troupes. « Il faut faire un exemple, disait-on dans les » rangs, un exemple qui fasse frémir cette ville » d'assassins, et qui soit à la hauteur de nos re» grets. Mettons le feu aux quatre coins du » Kaire. Rassemblons dans une mosquée tous » ces fanatiques imâms, mouftys, cheyks, lec» teurs du Koran, et brûlons ces misérables » comme un holocauste à notre pauvre Géné» ral. » Ces paroles sourdes, cet aspect de sombre douleur, cette menace dans les regards

épouvantèrent les habitans. Les plus hardis désertèrent les rues, et le mouvement habituel du Kaire s'arrêta comme suspendu.

De nombreuses patrouilles parcouraient alors les divers quartiers, et surtout ceux qui avoisinent la place Ezbekiéh. Un crime aussi grand ne devait pas, ne pouvait pas, tel était du moins alors l'opinion générale, provenir d'une monomanie individuelle, d'une vengeance privée, d'un fanatisme obscur. Les chefs du parti mécontent avaient sans doute machiné le meurtre; puis, comme le Vieux de la Montagne, ils avaient enjoint à un de leurs séides de l'exécuter. Aussi pensa-t-on d'abord aux cheyks soupçonnés d'avoir trempé dans la révolte. Un détachement de Mamlouks, sous les ordres de Housseyn-Kachef, agent de Mourad-Bey, escorta des aides-de-camp chargés de faire des perquisitions au domicile de chacun d'eux.

Mais c'était là une marche indirecte et fausse pour arriver à la vérité. Des perquisitions sur le théâtre du crime amenèrent de meilleurs résultats; une heure après le meurtre, on trouva le coupable, qui seul pouvait mettre sur la voie de ses complices. Depuis les premières rumeurs de l'assassinat, on fouillait les jardins des palais

de la place Ezbekiéh, et surtout ceux qui avoisinaient la maison du général Damas. Ces perquisitions se poursuivaient depuis quelque temps, et l'on désespérait d'y trouver le meurtrier, quànd les maréchaux-des-logis Perrin et Robert battant le jardin des *Bains - Français*, attenant à l'état-major, découvrirent caché entre de petites murailles à moitié démolies, un jeune Turk qui, à leur approche, saisi de frayeur, chercha à s'évader. Rejoint et arrêté, il se débattit entre les mains des deux militaires, qui ne purent le faire marcher qu'à coups de sabre. La place où il s'était tenu caché laissait voir sur la muraille des traces de sang : l'inconnu lui-même en avait ses vêtemens souillés, et un poignard ensanglanté, enfoui dans la terre, complétait la série des indices.

Cet homme fut conduit vers la maison de l'état-major, où Protain, grièvement blessé, venait de reprendre connaissance. On lui présenta, au milieu d'une foule d'ouvriers arabes, le prisonnier des deux maréchaux-des-logis, et il le reconnut sur-le-champ pour l'assassin de Kléber, pour l'homme contre lequel il avait lutté corps à corps jusqu'à ce que son poignard l'eût renversé privé de sentiment.

A cet écrasant témoignage de Protain, d'autres preuves vinrent se joindre. Ce jeune Turk, depuis quelque temps, était sur les pas de Kléber; il semblait le chercher, le suivre partout. On l'avait vu à Gizéh, cherchant à pénétrer auprès du Général, comme s'il avait eu quelque grâce à implorer; le secrétaire Peyrusse l'avait repoussé à diverses reprises, les domestiques s'étaient vu forcés de le chasser brutalement. Le matin même, il s'était mêlé aux saïs, gens de pied qui escortaient Kléber armés de longs bâtons; et l'aide-de-camp Devouges l'avait fait saisir et jeter à la porte, parce qu'il s'obstinait à suivre le Général dans l'intérieur de ses appartemens. Tout le monde reconnut cet homme, sur qui pesait déjà presque la preuve du flagrant délit.

On l'interrogea donc; mais lui, sans se déconcerter de tant de charges accablantes, nia tout d'abord avec une opiniâtreté systématique; il ne voulut reconnaître ni le kandjar, ni le lambeau de turban pareil à l'étoffe du sien, ni Protain, ni le cadavre du Général en chef. Il nia tout et protesta de son innocence. Alors on crut devoir user des moyens que donnait la loi du pays pour provoquer des aveux. On livra le

prévenu à Bartholomeo-Serra, chef de brigade, commandant la légion des Mamlouks syriens, qui devait lui appliquer la bastonnade. Cet agent sut si bien faire valoir son terrible ministère, il employa tant de ruses et de promesses vis-à-vis d'un homme que la douleur ne faisait ployer qu'à demi, que bientôt le patient consentit à dire la vérité devant des juges.

Il déclara qu'il se nommait Souleymân-êl-Haleby (natif d'Alep); que se trouvant en pélerinage à Jérusalem, il y avait trouvé Ahmed-Aghâ, commandant disgracié des Janissaires d'Alep, lequel demeurait alors dans la maison de Moulla-Sélym, gouverneur de Jérusalem;

Que le premier jour de son arrivée, il était allé voir cet aghâ pour se plaindre à lui des avanies considérables qu'Ibrahym, pacha d'Alep, imposait à son père Hadjy-Mohammed-Anim, marchand de beurre;

Qu'il était retourné chez l'aghâ le jour suivant, et que celui-ci lui avait promis protection pour son père; mais à une condition essentielle, c'est que lui Souleymân entrerait *dans le combat sacré*, et se chargerait d'aller au Kaire pour tuer le général de l'armée française;

Que quatre jours après, il était parti avec

cette intention de Jérusalem, assuré que l'aghâ Ahmed l'avait recommandé à l'aghâ Yassyn qui commandait à Ghazzah;

Que sur la route il s'était arrêté vingt jours à Khalyl (Hébron) pour attendre une occasion sûre à travers des routes infestées d'Arabes;

Que le second jour de son arrivée, il s'était présenté chez l'aghâ Yassyn, qui, prévenu de ses desseins, l'avait accueilli avec la plus grande faveur, et l'avait fait loger à la grande mosquée. Là Yassyn était venu le voir plusieurs fois, soit de jour, soit de nuit; il l'avait confirmé dans ses pensées, lui avait promis de protéger son père contre toute avanie; enfin il lui avait donné quarante piastres turkes de quarante paras (27 fr.) pour faire son voyage;

Que lui, Souleymân, avec cet argent, avait acheté un kandjar au marché de Ghazzah, le même qui avait servi à accomplir le crime; puis que, dix jours après son arrivée, il était parti sur un dromadaire avec une caravane arabe chargée de savon et de tabac; qu'en six jours cette caravane avait traversé le Désert; mais qu'au lieu d'entrer au Kaire, elle s'était rendue directement au village de Ghayttah, où il avait trouvé un âne pour faire la route du

Kaire, et qu'il y était entré le 24 floréal (14 mai).

Qu'à son arrivée il était descendu chez Moustafa-Effendy de Brousse, vieillard octogénaire et son ancien professeur dans l'étude du Koran; mais qu'il n'avait rien dit à cet homme accablé d'âge et d'infirmités;

Qu'admis ensuite à loger dans la grande mosquée d'*él-Azhar*, il s'était ouvert de son projet d'entrer *dans le combat sacré* à quatre lecteurs du Koran, Syriens comme lui, et à ce titre méritant ses confidences: Seïd-Mohammed-él-Ghazzy, Seïd-Ahmed-él-Oualy, Abd-Allah-él-Ghazzy, et Seïd-Abd-él-Qadyr-él-Ghazzy; mais qu'en leur livrant ainsi son projet, il n'avait pas compté sur leur concours, parce que c'étaient des gens trop poltrons;

Qu'au lieu de l'encourager dans sa tentative, ces quatre individus avaient fait tout ce qui dépendait d'eux pour le dissuader, et qu'ils l'avaient traité de fou et d'imprudent;

Que le jour même où il s'était déterminé à consommer *le combat sacré*, il n'avait vu que le cheyk Mohammed-él-Ghazzy, à qui il avait manifesté son intention finale, et qui l'avait fortement désapprouvée;

Qu'à son arrivée à Gizéh, le 24 prairial au

soir, il s'était adressé aux matelots de la cange du Général pour savoir où il pourrait être; qu'il lui avait été répondu que le Général se promenait tous les soirs dans son jardin; qu'il avait alors tâché d'y pénétrer; que n'ayant pas pu y réussir, il avait passé la nuit dans une mosquée; que le 25 au matin, il avait suivi le Général Kléber à la revue; qu'il l'avait également suivi au Kaire; que maltraité par plusieurs officiers, il s'était réfugié dans la galerie où Dieu avait guidé son bras.

Après des aveux si explicites, l'affaire devenait très-facile à instruire; mais qui avait autorité dans ce moment? Quel était le successeur de Kléber, celui à qui appartenait le droit de poursuivre la vengeance judiciaire au nom de l'armée? Il fallait presser le choix; car les aghâs et les cheyks du Kaire, mêlés dans le procès, demandaient à être introduits auprès du nouveau chef des troupes françaises. A cette occasion, un entretien assez vif eut lieu entre Reynier et Menou. Si le choix d'un généralissime eût dépendu d'un vote parmi les troupes; si on avait mis en première ligne le dévouement, le courage, la capacité militaire, Menou eût été bien léger dans la balance; Reynier l'eût em-

porté sans aucun doute. Mais le Code militaire prévoyait le cas où se trouvait alors l'armée d'Égypte, et il posait pour règle formelle que le commandement, dans une occasion pareille, devait échoir au plus ancien général de division.

Menou qui, au fond du cœur, ne demandait qu'à être investi, opposa quelques semblans de refus. Il dit que ce commandement ne lui convenait pas; que, s'étant jusque-là tenu en dehors de la guerre active, il était moins connu des troupes, et moins populaire parmi elles que le général Reynier; il ajouta qu'il avait déjà refusé en d'autres occasions les mêmes offres; il donna sa parole d'honneur qu'il renoncerait à son grade d'officier-général plutôt que d'accepter le généralat; qu'enfin, si on lui forçait la main, il ne subirait ce poste que par *intérim* et pour avoir l'autorité de l'imposer au général Reynier.

Après ce débat prolongé pendant vingt-quatre heures, Menou prit en effet le titre de Commandant en chef de l'armée d'Orient par *intérim*; à ce titre, il adressa le 26 prairial (15 juin) un ordre du jour à l'armée, où il disait après la sortie obligée contre le Grand-Vizir :

« Soldats, Kléber avait dissipé, en marchant » à votre tête, cette nuée de barbares qui, de » l'Europe et de l'Asie, étaient venus fondre » sur l'Égypte;

» Kléber, en dirigeant vos invincibles co- » hortes, avait reconquis l'Égypte entière en » dix jours de temps;

» Kléber avait tellement restauré les finances » de l'armée, que tout l'arriéré était payé et la » solde mise au courant;

» Kléber, par les réglemens les plus sages, » avait réformé une grande partie des abus, » presque inévitables dans les grandes adminis- » trations.......

» Soldats, l'ancienneté du grade m'a porté » *provisoirement* au commandement de l'ar- » mée....

» J'invoquerai les mânes de Kléber; j'in- » voquerai le génie de Bonaparte, et marchant » au milieu de vous, nous travaillerons de con- » cert pour l'intérêt de la République. »

A la suite de cette prise de possession, il nomma une commission pour juger le meurtrier de son prédécesseur. Cette commission était composée de neuf personnes, savoir :

Le général de division Reynier;

Le général de division Friant, remplacé par l'adjudant-général Martinet;

Le général de brigade Robin;

L'adjudant-général Morand;

Le chef de brigade Goguet;

Le chef de brigade d'artillerie Faure;

Le chef de brigade du génie Bertrand;

Le commissaire des guerres Regnier.

Le commissaire-ordonnateur de la marine Le Roy;

Rapporteur, le commissaire-ordonnateur Sartelon

Le commissaire des guerres Lepère devait remplir auprès du conseil les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif; le général Reynier fut nommé président.

Le procès marcha vite. Souleymân ayant avoué le crime, il ne restait plus qu'à établir et prouver la complicité des quatre lecteurs du Koran de la mosquée d'*él-Azhar*. L'un deux, Seïd-Abd-él-Qadyr-él-Ghazzy, s'étant sauvé à temps, devait être jugé par contumace; les trois autres, Seïd-Mohammed-él-Ghazzy, Seïd-Abd-Allah-él-Oualy et Seïd-Abd-Allah-él-Ghazzy, arrêtés dans le temple, furent amenés devant les juges. Comprenant bien mieux que

Souleymân la gravité du résultat, ils voulurent nier d'abord et se défendre de l'avoir connu; mais le jeune fanatique les traita de menteurs et de lâches en précisant si bien les faits, qu'il leur devint impossible de persister dans ce système de défense.

Souleymân avait connu et fréquenté les quatre prévenus; il leur avait fait part de ses projets, et la veille encore il avait dit à l'un d'eux, Seïd-Mohammed : «C'est demain le jour » du combat sacré. » Reculant devant ces ouvertures, les lecteurs d'el-Azhar non-seulement n'avaient pas promis leur concours au jeune fanatique, mais ils avaient encore cherché à le dissuader, en lui démontrant que c'était un acte de démence que de vouloir tuer un chef au milieu de ses troupes. «Tu es un fou, lui disaient-ils? Un homme de ta façon tuer un gé» néral français, quand le Grand-Vizir n'a pas » pu le faire? Tu es un fou, Souleymân; et » quand tu réussirais, quel serait le résultat? » Au lieu de ce général, nous en aurions un » autre plus méchant. »

Pour motiver la condamnation des cheyks accusés, il fallut donc leur imputer, à défaut d'une complicité active, leur silence sur les

projets de Souleymân. Ils étaient alors placés dans un horrible dilemme : dénonciateurs, ils s'avilissaient aux yeux de leurs coreligionnaires ; non dénonciateurs, ils encouraient la décapitation par arrêt du tribunal français. Savaient-ils d'ailleurs si les menaces de Souleymân, espèce de fou, tout au moins monomane religieux, seraient jamais suivies d'exécution. Ils avouèrent eux-mêmes qu'ils le méprisaient trop pour le croire.

Du reste, dans toute l'instruction comme dans les obsèques de Kléber, les personnes que leurs fonctions mettaient en relief, visèrent trop à l'effet oratoire. Le commissaire Sartelon fut boursoufflé et guindé dans son rapport ; Fourier lui-même, sévère et concis d'habitude, aurait pu devant la tombe de l'illustre défunt rencontrer des mouvemens oratoires plus éloquens et plus austères. L'armée dans son deuil muet était bien plus belle, bien plus noble, bien plus poétique. Son attitude valait mieux que tous les discours d'apparat, que tous les manifestes judiciaires contre les Osmanlys et les Anglais. Son premier mot : « Mettons le feu aux quatre coins de la ville! » ce premier élan de l'exaspération, avait donné

la mesure de sa douleur soudaine. Plus tard ce deuil fut grave et plus recueilli ; on pleura Kléber plus long-temps sous la tente du soldat que dans les palais de l'état-major, et nul panégyrique officiel ne valut les oraisons funèbres de la chambrée et du bivouac.

Ainsi, quand Sartelon débita ses conclusions devant le conseil assemblé, il s'attacha surtout à prouver que le Grand-Vizir était pour quelque chose dans ce meurtre, et les Anglais pour quelque chose aussi. Il ne fit pas ou ne voulut pas faire ressortir que l'organisation de ce jeune fanatique, toute exceptionnelle, toute farouche, était la première cause de ce grand deuil ; que si le hasard n'avait pas offert un instrument pareil, nul n'aurait songé à faire tomber la noble victime ; que s'il avait fallu chercher un Séide, on ne serait allé ni à Jérusalem, ni à Alep ; on aurait regardé autour de soi, au Kaire, le plus près possible de Kléber. L'occasion s'étant offerte au loin, un homme ayant dit : « J'entrerai dans *le combat sacré*, » je suis un monomane religieux, je tuerai qui » l'on voudra, sauf à périr après ; » on avait profité d'un dévouement aveugle sans avoir ni calculé, ni prémédité le résultat ; on avait en-

voyé l'enfant perdu avec quarante piastres dans la poche, sans plus s'inquiéter de lui, sans croire à la réalisation de ses extravagantes et atroces promesses. Mais Souleymân n'était pas un homme d'une trempe ordinaire; soutenu par sa seule volonté, il avait frappé ainsi qu'il l'avait dit.

Après un si épouvantable meurtre, la politique commandait de sévir; et la condamnation des cheyks d'êl-Azhar pouvait être utile comme exemple. Elle fut prononcée; le vieux Moustafa-Effendy fut acquitté : les débats établirent que le vieillard n'avait pas même reçu les confidences de son ancien élève. Les trois cheyks devaient avoir la tête tranchée. Quant à Souleymân, usant de toute la rigueur des lois du pays, les juges le condamnèrent à avoir le poing brûlé, puis à être empalé et exposé sur le pal jusqu'à ce que son cadavre fût mangé par les oiseaux de proie. L'exécution devait avoir lieu le jour même des obsèques de Kléber, en présence de l'armée et de la population, et sur la butte qui domine le jardin de l'Institut.

Au moment où le commissaire Sartelon et l'interprète Lhomaca parurent dans la prison des condamnés pour leur signifier l'arrêt, les

cheyks fondirent en larmes et protestèrent de nouveau de leur innocence. Quant à Souleymân, faisant allusion à une promesse de grâce de Bartholomeo-Serra qui avait eu pour but de lui arracher des aveux : « Oui, je le savais ; » on ne doit pas avoir de confiance en des » chiens comme vous. Voyons, dépêchez-» vous ; je suis prêt. »

Depuis le moment où Kléber avait rendu le dernier soupir, le canon n'avait cessé de tirer de demi-heure en demi-heure. Le 28 prairial (17 juin), jour fixé pour les funérailles, des salves répétées préludèrent à la cérémonie. Le convoi partit de la place Ezbekiéh, traversa lentement et en bon ordre les principales rues du Kaire, sortit par la porte dite Bâb-Gheyt-êl-Pacha, près de l'Institut, et se rendit ainsi jusqu'au camp retranché que l'on désignait sous le nom de ferme d'Ibrahym-Bey.

Le cortége se composait comme il suit : un détachement de cavalerie formait l'avant-garde ; puis venaient à la file cinq pièces d'artillerie de campagne, la 22e demi-brigade d'artillerie légère, le 1er régiment de cavalerie de l'armée, les guides à pied, les différentes musiques de la garnison, exécutant des mor-

ceaux en harmonie avec la triste solennité; le cercueil suivait porté sur un char funéraire de forme antique, recouvert d'un tapis de velours noir parsemé de larmes d'argent, entouré de trophées d'armes; surmonté du casque et de l'épée du général, traîné par six chevaux drapés en noir et panachés en blanc.

Derrière le char marchait le Général en chef Menou, précédé des guidons du corps des guides, ornés de crêpes, pendant qu'autour de lui et en tête se groupaient les généraux, l'état-major général et les aides-de-camp de Kléber. Derrière lui se rangeaient dans l'ordre suivant: le général commandant la place et son état-major, le corps du génie, les membres de l'Institut, les commissaires des guerres, les officiers de santé, les administrations, le corps des guides à cheval, Housseyn-Kachef, agent de Mourad-Bey, et les Mamlouks de sa suite; les aghâs, le kady, les cheyks et les ulémas, les évêques, prêtres et moines grecs et arméniens; les cophtes et les religieux catholiques du couvent de la Propagande; les différentes corporations de la ville; les 9e et 13e demi-brigades, la marine, les sapeurs, les aérostiers, le régiment des dromadaires, l'artillerie à pied, la légion

grecque, la légion cophte, les corps de cavalerie, les corps auxiliaires des Mamlouks syriens. Cette longue escorte était fermée par un détachement de cavalerie française.

Arrivées à onze heures sur l'esplanade en face du fort de l'Institut, les troupes s'y développant, exécutèrent plusieurs manœuvres qui furent suivies d'une décharge des cinq pièces de canon et de toute la mousqueterie. Après quoi le char s'ébranla de nouveau, et le cortége suivit dans le même ordre. Pour pénétrer plus directement dans le bastion d'Ibrahym-Bey, on avait ouvert vers le nord une brèche dans la courtine; ce fut par cette ouverture qu'on entra et qu'on parvint dans la gorge, où se trouvait le tertre entouré de draperies funéraires et planté de cyprès.

Là, sur un socle entouré de candelabres, on déposa le corps de Kléber. L'état-major mit pied à terre pour saluer les restes du général; puis des militaires de tous les grades et de toutes les armes s'avancèrent vers le tombeau pour y déposer des couronnes de cyprès et de lauriers. Alors, au milieu d'un silence profond, Fourier, secrétaire de l'Institut d'Égypte et commissaire français près le Divan, prononça le discours

officiel de la cérémonie, discours beaucoup trop académique, plein d'emphase et de raideur, discours fort admiré d'ailleurs dans le temps, et que nous donnons textuellement ici comme le complément obligé de la cérémonie funèbre.

« Français, dit Fourier; au milieu de ces » apprêts funéraires, témoignages fugitifs mais » sincères de la douleur publique, je viens rap- » peler un nom qui vous est cher, et que l'his- » toire a déjà placé dans ses fastes. Trois jours » ne se sont point encore écoulés depuis que » vous avez perdu Kléber, général en chef de » l'armée française en Orient. Cet homme, que » la mort a tant de fois respecté dans les com- » bats, dont les faits militaires ont retenti sur » les rives du Rhin, du Jourdain et du Nil, » vient de périr, sans défense, sous les coups » d'un assassin.

» Lorsque vous jetterez les yeux désormais » sur cette place dont les flammes ont presque » entièrement dévoré l'enceinte, et que, au » milieu de ces décombres qui attesteront long- » temps les ravages d'une guerre terrible, mais » nécessaire, vous apercevrez cette maison iso- » lée, où cent Français ont soutenu, pendant » deux jours entiers, tous les efforts d'une ca-

» pitale révoltée, ceux des Mamlouks et des
» Ottomans, vos regards s'arrêteront malgré
» vous sur le lieu fatal où le poignard a tranché
» les jours du vainqueur de Maëstricht et d'Hé-
» liopolis; vous direz : C'est là qu'a succombé
» notre chef et notre ami; sa voix, tout-à-coup
» anéantie, n'a pu nous appeler à son secours!
» Ah! combien de bras en effet se seraient levés
» pour sa défense! Combien de vous eussent
» aspiré à l'honneur de se jeter entre lui et son
» assassin! Je vous prends à témoin, intrépide
» cavalerie qui accourûtes pour le sauver sur
» les hauteurs de Koraym, et dissipâtes en
» un instant la multitude d'ennemis qui l'a-
» vait enveloppé. Cette vie, qu'il devait à votre
» courage, il vient de la perdre par une con-
» fiance excessive qui le portait à éloigner ses
» gardes et à déposer ses armes.

» Après qu'il eut expulsé de l'Égypte les
» troupes de Youssouf-Pacha, grand-vizir de
» la Porte, il vit fuir ou tomber à ses pieds les
» séditieux, les traîtres et les ingrats. C'est
» alors que, détestant les cruautés qui signa-
» lent les victoires d'Orient, il jura d'honorer
» par la clémence le nom français qu'il venait
» d'illustrer par les armes; il observa religieu-

» sement cette promesse, et ne connut point de
» coupables; aucun d'eux n'a péri; le vain-
» queur seul expire au milieu de ses trophées.
» Ni la fidélité de ses gardes, ni cette conte-
» nance noble et martiale, ni le zèle sincère de
» tant de soldats qui le chérissaient, n'ont pu
» le garantir de cette mort déplorable. Voilà
» donc le terme d'une si belle et si honorable
» carrière! C'est là qu'aboutissent tant de tra-
» vaux, de dangers, de services éclatans!

» Un homme agité par les sombres fureurs
» du fanatisme est désigné dans la Syrie, par
» les chefs de l'armée vaincue, pour commettre
» l'assassinat du Général français. Il traverse
» rapidement le Désert; il suit sa victime pen-
» dant un mois; l'occasion fatale se présente,
» et le crime est consommé.

» Négociateurs sans foi, généraux sans cou-
» rage, ce crime vous appartient; il sera aussi
» connu que votre défaite. Les Français vous ont
» livré leurs places sur la foi des traités; vous
» touchiez aux portes de la capitale lorsque les
» Anglais ont refusé d'ouvrir la mer. Alors
» vous avez exigé des Français qu'ils exécutas-
» sent un traité que vos alliés avaient rompu;
» vous leur avez offert le Désert pour asile.

» L'honneur, le péril, l'indignation ont en-
» flammé tous les courages; en trois jours, vos
» armées ont été dissipées et détruites; vous
» avez perdu trois camps et plus de soixante
» pièces de canon; vous avez été forcés d'aban-
» donner toutes les villes et les forts depuis
» Damiette jusqu'au Saïd. La seule modération
» du Général français a prolongé le siége du
» Kaire, ville malheureuse où vous avez laissé
» répandre le sang des hommes désarmés. Vous
» avez vu se disperser ou expirer dans les dé-
» serts cette multitude de soldats rassemblés
» du fond de l'Asie. Alors vous avez confié
» votre vengeance à un assassin!

» Mais quels secours, citoyens, nos ennemis
» attendent-ils de ce forfait? En frappant ce
» général victorieux ont-ils cru dissiper les
» soldats qui lui obéissaient? Et si une main
» abjecte suffit pour faire verser tant de pleurs,
» pourra-t-elle empêcher que l'armée française
» soit commandée par un chef digne d'elle?
» Non sans doute; et s'il faut, dans ces cir-
» constances, plus que des vertus ordinaires,
» si pour recevoir le fardeau de cette mémo-
» rable entreprise, il faut un esprit élevé qu'au-
» cun préjugé ne peut atteindre, un dévoue-

» ment sans réserve à la gloire de sa nation,
» citoyens, vous trouverez ces qualités réunies
» dans son successeur. Il possédait l'estime de
» Bonaparte et de Kléber; il leur succède au-
» jourd'hui. Ainsi il n'y aura aucune interrup-
» tion ni dans les honorables espérances des
» Français, ni dans le désespoir de leurs en-
» nemis.

» Armée qui réunissez les noms de l'Italie,
» du Rhin et de l'Égypte, le sort vous a placée
» dans des circonstances extraordinaires; il
» vous donne en spectacle au monde entier,
» et ce qui est plus encore, la patrie admire
» votre sublime courage; elle consacrera vos
» triomphes par sa reconnaissance. N'oubliez
» pas que vous êtes ici même sous les yeux de
» ce grand homme que la fortune de la France
» a choisi pour fixer la destinée de l'État
» ébranlé par les malheurs publics; son génie
» n'est point cerné par les mers qui nous sé-
» parent de notre patrie, il subsiste encore au
» milieu de vous; il vous anime; il vous excite
» à la valeur, à la confiance dans vos chefs,
» sans laquelle la valeur est inutile; à toutes
» les vertus guerrières dont il nous a laissé
» tant et de si glorieux exemples. Puissent les

» douceurs d'un gouvernement prospère cou-
» ronner les efforts des Français! C'est alors,
» guerriers estimables, que vous jouirez des
» honneurs dus aux vrais citoyens; vous vous
» entretiendrez de cette contrée lointaine que
» vous avez deux fois conquise et des armées
» innombrables que vous avez détruites, soit
» que la prévoyante audace de Bonaparte aille
» les chercher jusque dans la Syrie, soit que
» l'invincible courage de Kléber les dissipe
» dans le cœur même de l'Egypte. Que de glo-
» rieux et touchans souvenirs vous aurez à re-
» porter dans le sein de vos familles! Puissent-
» elles jouir d'un bonheur qui adoucisse l'amer-
» tume de vos regrets! Vous mêlerez souvent à
» vos récits le nom chéri de Kléber; vous ne
» le prononcerez jamais sans être attendris, et
» vous direz : Il était l'ami et le compagnon
» des soldats; il ménageait leur sang et dimi-
» nuait leurs souffrances.

» Il est vrai qu'il s'entretenait chaque jour
» des peines de l'armée et ne songeait qu'aux
» moyens de les faire cesser. Combien n'a-t-il
» pas été tourmenté par le retard, alors inévi-
» table, de la solde militaire! Indépendamment
» des contributions extraordinaires, objet des

» seuls ordres sévères qu'il ait jamais donnés, il
» s'est appliqué à régler les finances, et vous
» connaissez le succès de ses soins. Il en a con-
» fié la gestion à des mains pures et désignées
» par l'estime publique. Il méditait une organi-
» sation générale qui embrassât toutes les par-
» ties du gouvernement : la mort l'a interrompu
» brusquement au milieu de cet utile projet. Il
» laisse une mémoire chère à tous les gens de
» bien : personne ne désirait plus et ne méritait
» plus d'être aimé. Il s'attachait de plus en plus
» ses anciens amis parce qu'ils lui offraient des
» qualités semblables aux siennes. Leur juste
» douleur trouvera du moins quelque consola-
» tion dans l'estime de l'armée et l'unanimité de
» nos regrets.

» Réunissez donc tous vos hommages, car
» vous ne formez qu'une même famille, guer-
» riers, que votre pays a appelés à sa défense;
» vous tous, Français, qu'un sort commun
» rassemble sur cette terre étrangère; vos hom-
» mages s'adressent aussi dans cette journée
» aux braves qui, dans les champs de Syrie,
» d'Abouqyr et d'Héliopolis, ont tourné vers
» la France leurs derniers regards et leurs der-
» nières pensées.

» Soyez honorés dans ces obsèques, vous
» qu'une amitié particulière unissait à Kléber,
» ô Caffarelli! modèle de désintéressement et
» de vertus, si compatissant pour les autres, si
» stoïque pour vous-même.

» Et vous, Kléber, objet illustre et dirai-je
» infortuné de cette cérémonie qui n'est suivie
» d'aucune autre, reposez en paix, ombre ma-
» gnanime et chérie, au milieu des monumens
» de la gloire et des arts! Habitez une terre
» depuis si long-temps célèbre; que votre nom
» s'unisse à ceux de Germanicus, de Titus, de
» Pompée et de tant de capitaines et de sages
» qui ont laissé, ainsi que vous, dans cette
» contrée, d'immortels souvenirs. »

Ce discours, écouté dans le silence et dans le recueillement, fut suivi du défilé des troupes, qui, s'arrêtant par pelotons devant le sarcophage, firent une troisième décharge de mousqueterie, pendant que l'artillerie de campagne, celle de la citadelle, des forts et du camp retranché, tiraient également.

En sortant par la porte de la demi-lune, le cortége se dirigea vers le monticule du fort de l'Institut, où devait se consommer le supplice du fanatique Souleymân-êl-Haleby et des trois

ment de mort, Souleymân cherchait, par des secousses répétées, à prendre une position qui le fît mourir plus vite; promenant avec sang-froid et fierté son regard sur les spectateurs, il demanda de l'eau [1], et comme on ne lui en donnait point, il cracha sur la foule. Pendant trois heures, il resta agonisant sur le pal, remuant sa tête de temps à autre pour avancer l'heure de sa fin, cherchant à se dégager des cordes qui le maintenaient et à se ployer en arrière. Les uns disent qu'il mourut après avoir réussi dans un mouvement pareil; les autres racontent qu'un verre d'eau donné par un soldat au bout d'un fusil avança son dernier instant.

Ainsi mourut ce jeune fanatique, digne de servir une cause meilleure, plein d'un courage surhumain et d'une fierté plus énergique que les plus poignantes douleurs. Il mourut glorieux de son crime, sans désaveu ni regret du passé, remerciant Allah de l'avoir dirigé dans ce saint duel, et continuant sa prière tant qu'un souffle de voix arrivait à ses lèvres, les agitant encore d'une manière convulsive quand la voix lui manqua. Le chirurgien Larrey,

[1] On refuse de l'eau aux empalés, parce qu'on prétend que dès qu'ils ont bu ils expirent.

ayant réclamé son cadavre, le disséqua et le donna, à son retour d'Égypte, au Cabinet de l'Ecole-de-Médecine de Paris[1]. Comme on peut le croire, nos phrénologistes modernes ont étudié son crâne, et les bosses du meurtre et du fanatisme religieux y paraissent en effet fort saillantes.

Pendant ces trois jours de deuil et de supplice, la population du Kaire resta muette et consternée. Elle semblait par son silence témoigner son éloignement pour le crime du jeune fanatique; par sa consternation, elle semblait dire que l'avenir de l'Égypte, un instant raffermi sous Kléber, allait de nouveau être livré à l'hésitation et aux chanceuses éventualités de révoltes intestines et de guerres étrangères.

[1] Le poignard avec lequel il tua Kléber est au Muséum d'artillerie,

CHAPITRE II.

Caractère et biographie de Menou. — Sa haine contre Kléber. — Dispositions de l'armée à son égard. — Ses intrigues. — Négociations diplomatiques.

Le nouveau Général en chef, dont le mandat intérimaire devait se changer en mandat définitif, n'était ni populaire parmi les troupes, ni estimé des officiers supérieurs. D'une ambition au-dessus de son mérite et de son courage, Jacques-Abdallah Menou n'avait pris part à aucune des luttes actives de la conquête : il s'était tenu à l'écart des batailles, et son nom était à peine connu du soldat.

Menou, mêlé de bonne heure à toutes les intrigues des clubs parisiens, avait dû son avancement à des influences politiques plutôt qu'à des titres militaires. Ennemi et antagoniste de Bonaparte au 13 vendémiaire an IV, il avait prévu dès lors que le jeune capitaine, qui débu-

tait ainsi, devait fournir une brillante carrière. Aussi chercha-t-il à se lier à sa fortune par tous les moyens possibles; il le flatta, se montra dévoué, se posa auprès de lui, moins comme homme de guerre que comme homme d'affaires, et parvint à se faire dans l'armée une réputation de bon administrateur.

Quand il partit pour l'expédition d'Égypte, c'était là le rôle auquel il visait. Ancien membre de l'Assemblée constituante, il parlait toujours de ses travaux législatifs, il aimait à discuter impôts et finances, improvisant des réformes hypothétiques et ne demandant que l'occasion de vérifier sa science expérimentale en matière administrative. Bonaparte n'en fut pas dupe alors. Avant de quitter Paris, il avait jeté les yeux sur Poussielgue, dont il avait éprouvé déjà la sagacité et le zèle: Menou fut mis à l'écart. On ne s'en servit pas même activement comme général divisionnaire, car il avait fallu peu de temps à Bonaparte pour juger sa capacité guerrière.

On laissa donc Menou tranquille dans sa résidence de Rosette, qu'il avait adoptée dès les premiers jours de la descente. Il fut libre d'écrire de là d'immenses et verbeuses lettres sur

le Delta, sur l'organisation territoriale de l'Égypte, de donner des conseils qu'on n'adoptait pas, de soumettre des plans qui allaient au rebut. Pour amuser ses loisirs, il y put apostasier tout à son aise, intriguer avec les ulémas et les cheyks, épouser une musulmane, faire des promenades sur les deux rives du Nil. Devenu pour les troupes un objet de risée et comme renégat et comme général inactif, il poussa la mollesse jusqu'à éluder pendant deux mois un ordre de Bonaparte qui l'appelait en Syrie comme gouverneur, arrangeant si bien les choses que, lorsqu'il s'y rendit, la retraite s'effectuait. Il n'alla que jusqu'à Kattiéh. Pendant deux ans on ne put l'arracher à son harem de Rosette. Lors de la bataille d'Abouqyr, il vint à Alexandrie pour y séjourner huit jours. Lors du départ de Bonaparte, confident de ses projets et investi par lui du commandement de la Basse-Égypte, il s'obstina à transporter à Rosette le siége du commandement de toute la contrée jusqu'alors fixé à Alexandrie, et Kléber fut obligé de céder à ses instances. On l'avait vainement convoqué au rendez-vous d'Héliopolis, appelé vainement aussi à la reprise du Kaire; mais le jour où, par une fatilité impos-

sible à prévoir, Kléber, tué par un assassin, laissait une succession vacante, Menou se trouvait au Kaire pour la recueillir.

S'il se fût trouvé absent, les choses n'auraient pas tourné ainsi. L'armée désignait d'une voix Reynier; Reynier, excellent militaire, bon administrateur, Reynier, doué de tact, de sang-froid et de courage, officier qui avait fait ses preuves devant l'armée, aux avant-postes, en Égypte et en Syrie; ami de Kléber, confident de ses projets et digne de les exécuter. Dans l'absence de Menou, l'intérim lui serait échu, et l'armée d'Égypte aurait pu croire encore à son étoile. La présence accidentelle de Menou au Kaire fit tourner les choses autrement.

Ce qui rendait ce choix plus désastreux encore, c'était la vieille rancune du nouveau Général en chef pour son prédécesseur. Son avénement devait ainsi devenir une réaction contre Kléber. Menou, tourmenté de la conviction d'une impuissance personnelle, haïssait toutes les supériorités. Il avait subi celle de Bonaparte, trop haute pour qu'elle fût marchandée; mais celle de Kléber l'avait offusqué de tout temps. Il avait, vis-à-vis du nouveau chef, usé de délation et de calomnie dans une corres-

pondance secrète avec le premier Consul, espérant ainsi ruiner peu à peu celui qu'il n'osait heurter de front.

Aussi, lorsqu'après de feintes répugnances il eut pris le commandement intérimaire, il ne déguisa aucune de ses haines antérieures. Soit qu'il espérât flatter les préventions de Bonaparte, soit qu'il obéît seulement à ses inspirations rancuneuses, il commença par jeter du blâme sur ce qui avait été fait avant lui; il écrivit dans une proclamation du 3 messidor (22 juin) : « La capitulation d'él-Arych, sur » laquelle je ne me permets aucune réflexion, » fut conclue, » insultant par ces mots des cendres encore chaudes. Il affecta de repousser les précédens glorieux du Général mort, ou d'en attribuer tout le mérite à l'armée. Il alla plus loin encore, s'il faut en croire quelques historiens : un fils lui étant né, il le nomma *Souleymân*, nom de l'assassin de Kléber. Cette coïncidence était involontaire de sa part, il faut le dire à la justification de Menou trop décrié ailleurs; mais c'était un oubli, une maladresse impardonnables.

Menou commit d'autres fautes à son début. Se sentant impopulaire, il chercha à se faire

un noyau de partisans. L'armée était composée, on l'a vu, d'élémens distincts; elle avait deux camps bien nuancés, même sous Bonaparte et sous Kléber. On a nié à tort ce fait. Mais au-dessus de ces petites dissidences, au-dessus de cette armée d'Égypte, une et double, mi-partie d'armée du Rhin et d'armée d'Italie, avaient plané jusqu'alors des chefs dont l'autorité dominait ces nuances d'origine, dont le nom imposait aux partis et ralliait toutes les volontés à l'intérêt commun. Bonaparte et Kléber n'avaient pas besoin d'intrigue pour se faire obéir; leur caractère, leur courage bien connus suffisaient. Menou, au contraire, dont l'influence n'était pas établie, sans nom retentissant, sans action directe sur les troupes, ne pouvait régner qu'en divisant. Les tripotages, les calomnies, les délations étaient pour lui un moyen de gouvernement : il en usa.

Son premier soin fut d'établir d'une manière plus profonde cette scission que ses deux devanciers avaient combattue et annulée. Non-seulement il maintint la grande distinction d'armée d'Italie et d'armée du Rhin; mais il trouva moyen de l'envenimer encore en l'aggravant : il créa les colonistes et les anti-colonistes. Tout

ce qui était pour lui, il l'appela coloniste; les anti-colonistes étaient les partisans de Kléber, ceux qui avaient bondi de joie au traité d'êl-Arych, qui ne voulaient plus de l'Égypte, qui n'en avaient jamais voulu, même sous Bonaparte qui se défiait d'eux. Il arrangea ainsi son thème de manière à passionner les deux partis, pour que sa capacité personnelle fût laissée hors de cause dans ce conflit des opinions militaires. Quelqu'un s'avisait-il de douter de son génie : « C'est un anti-coloniste,» disait-il, et voilà que cet homme était mis au ban de la partie moutonnière de l'armée! Cette classe de mécontens, anti-colonistes ou non, fut bientôt très-nombreuse; elle forma la majorité parmi les officiers et parmi les troupes.

Menou n'épargna rien pourtant à l'effet de conquérir une espèce de popularité. Dans les premiers jours de son installation, il accabla de visites les généraux dont l'influence seule le soutenait alors; il alla au devant de leurs avis, prodigua jusqu'à l'exagération les témoignages de modestie, se fit humble et petit d'une manière affectée. Ceux qui plus tard devaient devenir l'objet de ses persécutions et de ses calomnies furent les plus visités de tous et les plus

consultés. Quant aux soldats, il essaya d'autres moyens; au lieu de continuer le ton bref, précis, formel de ses devanciers, il affecta dans ses ordres du jour une familiarité bavarde. « Généraux, officiers, sous-officiers, soldats, » disait-il, la vérité tout entière doit vous être » connue; je vous dirai toujours la vérité, » rien que la vérité. » Puis il entrait dans une espèce de polémique sur les actes de ses prédécesseurs et sur ses projets futurs, blâmait par voie d'insinuation, et calculait ses termes de manière à se grandir aux dépens des autres. Ensuite, pour occuper l'attention, il consignait dans la pièce officielle tous les bruits vrais ou faux qui circulaient à Alexandrie et à Rosette sur les affaires européennes; il donnait ainsi à des fables souvent contradictoires une authenticité et une gravité puériles. L'emphase de ses manifestes n'abusa point la sagacité instinctive du soldat : habitué au laconisme de Kléber et de Bonaparte, il comprit bien vite tout ce qu'avait de creux et de ridicule le verbiage du nouveau chef. On en rit, on en plaisanta tout haut dans les casernes, et la chose en vint au point qu'un jour Menou reçut un brevet, sur parchemin, qui lui conférait le grade de *chef*

d'état-major de la grande armée des gobe-mouches. Pour qu'on osât cette sanglante plaisanterie, il fallait que le Général en chef fût tombé bien bas dans l'esprit de l'armée.

Un autre moyen de popularité à l'usage de Menou, c'était d'affecter la plus grande sympathie pour le sort des troupes. On n'avait, selon lui, rien fait pour elles jusqu'alors : tous les employés de l'administration s'étaient ligués pour mieux voler le soldat. Des abus crians restaient à réformer; il allait y porter la lumière, donner à la gestion des intérêts de l'armée une impulsion loyale et neuve. Il se chargeait, lui l'administrateur, le financier, l'économiste par excellence, l'homme pur et intègre, le phénix des généraux vertueux, il se chargeait de procurer aux militaires un bien-être dont ils n'avaient jamais joui, de les garder à l'avenir contre les fripons et les dilapidateurs. Pour première preuve, il allait, disait-il, mettre la solde au courant, résultat amené par Kléber et dont Menou se faisait les honneurs; puis il annonçait avec ostentation qu'une commission veillerait désormais à la fabrication du pain. La mesure était utile sans doute, mais sans jactance elle n'en eût valu que mieux.

Voilà quels soins remplirent les premiers momens du généralat de Menou. Bientôt pourtant il fallut s'occuper d'autre chose que d'intrigues. Les affaires extérieures commandèrent son attention. On en était alors vis-à-vis des Anglais à une guerre de phrases. Ce Morier, agent subalterne, que lord Elgin avait envoyé en éclaireur, était devenu au Kaire un personnage important. Pour amuser le soldat, on avait imprimé tout au long, dans le *Courrier d'Égypte*, un livret de notes écrites jour par jour, que cet agent avait perdu dans la retraite du Grand-Vizir. Il y était question de *ruse de guerre*, et l'armée, et Menou, et les journaux du temps firent de l'indignation pendant une année sur cette *ruse de guerre*, dont personne ne précisait la nature. Quand on en parlait à sir Sydney-Smith, il répondait par la phrase suivante, plus digne et plus grave cent fois que les déclamations vagabondes de Menou : « Les » ruses de la guerre ne sont connues ni de vous, » ni de nous ; et outre que je continuerai à me » comporter moi-même avec la même fran» chise et la même loyauté, j'emploierai tous » mes efforts pour qu'aucune personne sur la» quelle je puis avoir de l'influence, ne tienne

» une conduite contraire à ces principes. » Le fait est que Morier, aux yeux de ses compatriotes, n'avait d'autre autorité que celle d'un porteur de paroles, et que les rodomontades singulières dont il chargeait son agenda étaient le résultat d'une impression personnelle. Singulier diplomate en effet que celui qui, chargé d'instructions peu honorables, en eût chaque jour laissé des traces dans un monologue écrit, inutile et dangereux ! Le seul rôle de Morier, résident britannique au camp ottoman, était de se conformer aux instructions qu'il recevait, soit de la croisière, soit de Constantinople. Ce fut par suite de ces ordres qu'il s'effaça à Matariéh, et qu'il écrivit ensuite de Jaffa la lettre suivante, sous la date du 2 juin 1800 (13 prairial an VIII).

« Monsieur le Général,

» J'ai l'honneur de vous communiquer que » Sa Majesté Britannique, en donnant des or» dres à ses flottes d'accorder le passage libre » en France aux troupes françaises qui se trou» vent en Égypte, les a fait accompagner de » passeports de son ambassadeur extraordi» naire et plénipotentiare près de la Sublime» Porte.

» Les obstacles que vous avez toujours cités
» comme empêchant de votre côté l'exécution
» de la convention d'él-Arych, n'existeront
» donc plus aussitôt que vous et votre armée
» vous voudrez évacuer l'Égypte. »

A cette dépêche formelle, Kléber avait répondu en donnant de la publicité aux passages les plus louches de l'agenda de Morier. Après avoir transcrit la phrase accusatrice, il ajoutait:

« Cette note faisant connaître d'une manière
» non équivoque que ce Morier est un fourbe,
» chargé, dit-il, de mettre à exécution une *ruse*
» *de guerre* à l'ombre d'un traité, on a jugé
» qu'il était de la loyauté française de prévenir
» ce Morier que tout individu qui, à l'avenir,
» se présenterait de sa part à l'armée de la Ré-
» publique en Égypte, sera considéré comme
» espion, et traité en conséquence. Selon l'usage
» de toutes les nations, il sera pendu à un ar-
» bre; le même sort lui est réservé s'il osait s'y
» présenter lui-même. Ce Morier ne peut être
» que désavoué par lord Elgin, au nom du-
» quel il a l'audace de parler.

» On prévient aussi le susdit Morier que cent
» cinquante-deux Anglais de différens grades,
» et à la tête desquels se trouve M. Courtenay

« Boyle, répondront au Général en chef du
» moindre mauvais traitement que pourrait es-
» suyer, à l'armée ottomane, le chef de bri-
» gade Baudot, aide-de-camp du Général en
» chef Kléber. »

Cette note, rédigée sous les yeux de Kléber, ne fut envoyée que par Menou, et avec de légères modifications. C'était répondre avec de la passion puérile à une communication qu'il fallait nier. Morier étant un espion, on n'avait pas à s'occuper autrement de lui qu'en sévissant si on le prenait. Il y avait d'ailleurs une gaucherie bien grande à faire intervenir là-dedans les cent cinquante-deux Anglais victimes d'un naufrage sur les côtes. Menou eut le mauvais goût de répéter cette menace dans une lettre à sir Sydney-Smith, qui en appela au droit international.

Jamais, il faut le dire, on ne vit les rapports diplomatiques entre la croisière et le général français, prendre des allures aussi fanfaronnes, aussi mesquines, que sous Menou. Le commodore Sydney-Smith, dont l'honneur était en jeu dans toute cette affaire, chercha vainement à y mettre des formes et de la précision. Autant Kléber s'était montré simple, noble et franc,

autant Menou fût ergoteur, bavard et commun. Cela ne put pas durer long-temps ainsi. Sir Sydney-Smith tenait à son traité; il voulait l'accomplir dans toute sa sincérité, ou du moins se montrer jusqu'au dernier moment disposé à le faire : il envoya donc encore son lieutenant Wright du vaisseau *le Tigre*, d'abord à Alexandrie, où on ne voulut pas le recevoir, puis à Jaffa et à Salahiéh, d'où quelques propos tenus parmi les soldats le firent renvoyer. Plus tard, sur les réclamations de Menou, il fit relâcher l'aide-de-camp Baudot, enlevé dans un guet-apens lors de la bataille d'Héliopolis, et gardé depuis en ôtage par le Grand-Vizir, qui voulait l'échanger avec Moustafa-Pacha; mais lorsque le Commodore vit que ses avances restaient sans effet, lorsqu'il fut informé d'autre part que Menou s'était posé devant l'armée comme dominé par la pensée de conserver l'Égypte et de la coloniser pour la République; alors il coupa court à des démarches qui devaient avorter en joutes épistolaires, combat favori de Menou.

Quant aux négociations directes avec la Porte, le nouveau Général en chef en déclina la responsabilité. Il eût été possible alors, avec de l'habileté et de la vigueur, de rompre l'al-

liance de l'Angleterre avec la Porte, ou d'obtenir au moins dans la guerre imminente la neutralité de cette dernière puissance. Le Capitan-Pacha, qui commandait alors la flotte ottomane, homme d'expérience et de capacité, bien plus instruit et bien plus maniable que le Grand-Vizir, le Capitan-Pacha se prêtait à des ouvertures de ce genre : il s'offrit à les faire appuyer à Constantinople; mais Menou entra dans cette pensée avec une hésitation et une répugnance si visibles; il s'en référa avec une abnégation si complète aux instructions de l'ambassade française et aux négociations qui pouvaient s'entamer à Paris, que les Turks, doutant désormais de son désir sérieux de traiter, renoncèrent à toute communication avec l'Égypte, et se rapprochèrent plus que jamais des Anglais, avec qui ils allaient bientôt ouvrir une nouvelle campagne.

—

CHAPITRE III.

Situation militaire du pays. — Mouvemens de troupes. — Mohammed-Bey-êl-Elfy. — Tribus arabes. — Mutations dans les commandemens. — Lanusse et Damas. — Promotions dans l'armée.

Quand Menou prit l'Égypte après Kléber, la situation militaire du pays était si bien assurée qu'on pouvait maintenir les troupes dans leurs divers quartiers et attendre les événemens. Cette circonstance servait le nouveau Général, qui, dans des temps plus difficiles, n'aurait pas sans doute osé garder un poste militant. Pour déguiser toutefois son côté faible, il ordonna avec une jactance puérile quelques mouvemens de troupes; mais si inutiles, si faux, qu'ils furent pour toute l'armée un sujet de risée et de sarcasmes. Une tribu arabe venait-*elle* à paraître sur la lisière du Désert; un corps de Mamlouks s'ébranlait-il dans le Saïd? A l'instant même des courriers partaient avec

des ordres de guerre, qui n'aboutissaient en définitive qu'à des marches fatigantes et sans résultat.

Au commencement de thermidor an VIII (fin de juillet 1800), le bruit courut, un bruit vague, fugitif, que l'armée du Grand-Vizir s'était ébranlée pour venir forcer la frontière. Au lieu de vérifier le fait, d'attendre des renseignemens plus précis, Menou voulut singer l'activité de Bonaparte ; le jour même il dirigea des troupes vers Salahiéh. Arrivés là, nos soldats ne trouvèrent pas l'ennemi, comme on peut le croire ; mais ils n'y trouvèrent pas de vivres non plus, car les magasins n'avaient pas pu être formés. Il fallut en toute hâte les rappeler au Kaire, furieux du désappointement, et exténués d'une double traite dans ce chemin sablonneux.

Menou entendait la guerre ainsi ; il agissait quand il ne fallait pas agir, et n'agissait pas quand il le fallait : c'est le résumé de sa vie militaire. Mohammed-Bey-êl-Elfy, arrivé de Syrie, avait paru dans le Charkiéh, annonçant que de là il irait rejoindre Mourad-Bey, l'allié des Français. Cependant, comme il tardait à s'exécuter, et qu'au lieu de gagner le Saïd, il

séjournait chez les Mohâreb, tribus d'Arabes rebelles qui habitaient les sables à l'orient d'Atfiéh, Menou donna l'ordre de poursuivre le bey et ses Mamlouks. On envoya contre eux un détachement de dromadaires, pendant que d'autres partis se portaient vers l'isthme de Suez pour lui couper la retraite. Cette chasse fut longue et vive : tous les équipages de Mohammed-él-Elfy tombèrent au pouvoir des dromadaires, et lui-même, réduit à une escorte de vingt-cinq cavaliers, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Quand, plus tard, l'inondation eut couvert les terres, et rendu toute agression étrangère temporairement impossible, au lieu de laisser les soldats se refaire dans le repos, Menou ordonna au général Friant d'aller avec sa division relever à Alexandrie, Rosette et Rahmaniéh, celle du général Lanusse, qu'il ne voyait pas, sans quelque inquiétude, placé aussi loin de son contrôle. Lanusse avait eu le tort, aux yeux de Menou, d'avoir été son compétiteur direct et son remplaçant dans le gouvernement d'Alexandrie. Cette rivalité heureuse et honorable ne lui fut pas pardonnée par le rancuneux Général. Lanusse était d'ailleurs un des amis

de Kléber ; un des hommes dont ce dernier avait su apprécier le dévouement et le courage. Tout cela pouvait compter alors pour autant de titres de disgrâce. Elle fut prompte, mesquine et gauche. Lanusse était admirablement placé à Alexandrie ; il connaissait toute la défense de la côte ; il était aimé et redouté des tribus nombreuses et guerrières qui peuplent le Bahiréh ; il pouvait, dans ce poste, rendre d'immenses services ; sauver l'Égypte peut-être, car c'était désormais de ce côté qu'elle allait être menacée. D'ailleurs, pour le déplacer, il fallait ordonner un mouvement de troupes, et comme la peste était presque permanente à Alexandrie, Menou s'exposait à infecter le Kaire pour satisfaire à une petite vengeance. Il était obligé encore à de grands frais de transports dans un moment où la plaine était inondée ; il devait mettre à requisition les djermes du Nil, précieuses alors pour l'approvisionnement d'Alexandrie. Malgré tant de raisons pour attendre, il rappela Lanusse sur-le-champ, avec éclat, afin qu'il ne se méprît point sur l'intention de cette mesure ; il lui assigna la résidence du Kaire, craignant de la part de cet esprit actif, entreprenant, intrépide, quel-

que coup hardi, quelque complot décisif, que sa division semblait disposée à seconder.

Les préventions de Menou ne se bornaient pas à proscrire les hommes; elles lui faisaient repousser les idées les plus utiles, les plus salutaires pour l'armée. Trois tribus arabes des environs de Ghazzah, les Terrabyns, les Tzerras, les Anagrâs, en guerre avec les Osmanlys qui avaient tué leurs chefs, parurent sur la lisière du Désert, implorant du général Reynier la permission de s'établir en Égypte, sous le patronage des Français. A l'appui de cette demande, ils invoquaient une alliance précédente, contractée avec Bonaparte pendant la campagne de Syrie.

Reynier ne repoussa point ces ouvertures. Il jugea que, placés au cœur du Désert, dans une zône intermédiaire entre les Français et les Osmanlys, ces Arabes pourraient servir d'éclaireurs aux postes de Salahiéh et de Kattiéh. Il calcula en outre qu'en les intéressant aux captures, on pourrait les charger d'intercepter la contrebande de grains qui se faisait par cette route, et qu'enfin, dans le cas d'une reprise d'hostilités, ils pourraient devenir des alliés utiles. Ces trois tribus déclaraient composer un

effectif de sept mille individus, hommes, femmes, enfans, vieillards compris; ils avaient, d'après leur calcul, un peu exagéré peut-être, cinq cents cavaliers et huit cents hommes montés à dromadaires. Reynier les écouta donc; il proposa au général Menou de leur accorder une portion de l'Ouady-Toumylat et le Désert qui le sépare de Kattiéh et de Suez. Il lui dépêcha même les nouveaux cheyks qu'ils s'étaient donnés à la mort de ceux que les Osmanlys avaient tués. Mais soit qu'une ouverture de la part de Reynier eût une réaction funeste sur le résultat de cette entrevue, soit que les Arabes envoyés n'eussent pas l'intelligence de leur mission, l'affaire avorta, ou resta sur des termes mesquins.

Les mois de thermidor et fructidor s'écoulèrent ainsi, au milieu de petites cachotteries et d'intrigues secondaires. Menou n'osait se prononcer encore; il voyait bien qu'il n'était ni aimé, ni estimé; que le soldat manquait de confiance en lui, et les officiers de respect. Il sentait qu'une situation pareille n'était pas tenable, et qu'il fallait se faire un parti dans l'armée, à l'aide du favoritisme. Vis-à-vis des uns il voulait user de tracasseries telles

que leur honneur s'en révoltât et qu'ils abandonnassent la partie; vis-à-vis des autres, il procéda avec moins de ménagemens encore; il les destitua sans motifs, et donna leurs postes à des créatures qui lui étaient dévouées.

Lanusse, nous l'avons dit, fut le premier atteint par ces vengeances systématiques. Arrivé au Kaire, il s'y vit abreuvé de dégoûts; on espérait le forcer à demander son retour en France, ou le pousser à quelque acte qui pût motiver une disgrâce. Mais doué de fermeté patiente et de dévouement à ses devoirs, Lanusse souffrit noblement tous ces petits outrages; il se crut d'autant plus utile à un poste actif, que Menou peuplait les états-majors d'hommes plus nouveaux et moins faits au service. Ce digne et brave militaire resta, malgré Menou, pour mourir à la bataille de Canope.

La seconde victime du nouveau Général en chef, fut le chef d'état-major général Damas. Damas, l'*alter ego* de Kléber, était resté à son poste depuis la mort de son ami : en dépit de quelques tracasseries, il avait continué à faire toute la besogne, loyalement, activement, avec sagacité. Cela dura jusqu'au mois de fructidor où, Menou, se jugeant assez solidement ins-

tallé pour risquer un coup-d'état, lui ordonna de cesser ses fonctions par une simple lettre. Cette lettre n'alléguait aucun motif. Damas, étonné de cette brusque révocation, en demanda la cause : il dit que, dans un cas pareil, l'autorité d'un général par intérim n'était guère que suspensive, et qu'il conviendrait peut-être d'attendre les ordres de la métropole; à moins toutefois qu'il ne se trouvât dans une position à être traduit devant un conseil de guerre. Il ajouta qu'il désirait que cette solennelle épreuve eût lieu à son égard. Menou garda sa lettre sans y répondre; il refusa même de recevoir Damas en audience.

Alors les généraux de division Reynier et Friant intervinrent. Ce caprice de Menou pouvait avoir une influence sérieuse sur la discipline de l'armée, et il fallait arrêter dans le début cette marche de proscriptions et de catégories. Ils se rendirent chez le Général en chef, l'engagèrent à vaincre ses antipathies personnelles pour ne voir que les services et non les hommes. Ils ajoutèrent, en faveur de Damas, que cet officier s'était toujours montré auprès de Kléber comme favorable à Menou; ils firent valoir la nécessité de maintenir l'union dans

l'armée, et d'éteindre les partis dans une pensée commune d'honneur et de gloire. A cela Menou répondit « qu'il n'avait aucune » animosité contre Damas; que le seul bien » du service l'avait guidé dans cette mesure; » qu'entre le chef de l'état-major et lui il y » avait seulement incompatibilité d'humeur et » opposition de vues; que dès-lors ils ne pou- » vaient travailler ensemble, etc. » La conclusion de cet entretien fut une espèce d'arrangement amiable par lequel Damas consentit à quitter le Kaire pour le commandement des provinces de Benysoueyf et du Fayoum. On consigna dans l'ordre du jour quelques éloges pour le fonctionnaire disgracié, et, peu de jours après, Lagrange, nommé chef de l'état-major-général, laissait à Menou la liberté plénière pour des manifestes et des proclamations à l'armée. C'est là ce que voulait le Général en chef. Damas l'aurait gêné. Depuis ce jour, il donna ses audiences dans son cabinet de l'état-major-général, où il aimait à paraître enterré sous des dossiers énormes. L'étalage des affaires allait à son organisation : il était né pour devenir un bon chef de bureau.

L'Égypte n'était plus alors ce théâtre impo-

sant, où régnait une pensée, une volonté, une action. L'armée n'était plus ce corps compacte que l'ordre d'un chef trouvait obéissant. Avec Bonaparte, avec Kléber, qui se fût permis de discuter, de marchander l'autorité du chef? Quelle tête pouvait se croire assez haute pour balancer l'une ou l'autre de ces têtes? Il y avait alors quelque grandeur, quelque noblesse, quelque harmonie dans l'attitude des conquérans. La conviction du génie du chef, la foi dans sa supériorité attéraient toutes les rivalités secondaires, et limitaient l'ambition dans les bornes du devoir.

Avec Menou, les rôles avaient changé. On ne croyait pas au commandant nouveau, et, dans la hiérarchie inférieure, on discutait, on examinait ce que la circonstance pouvait nécessiter de tempéramens et de modifications. On ne laissait plus au chef l'initiative des actes, la pensée exclusive des plans généraux; chacun se croyait autorisé à travailler dans l'intérêt de tous, à dresser une organisation nouvelle, en affectant de ne point croire à l'efficacité et à la durée des choses qui existaient, et du chef qui avait la mission temporaire de les régler. D'un autre côté, d'autres individus, ja-

loux d'exploiter cette espèce d'interrègne au profit de leur avancement, avaient formé à Menou une espèce de cour intéressée, qui ne le servait qu'à condition d'être servie. Menou avait vu que c'était là son seul moyen d'action sur une armée qui se tenait éloignée de lui. Doué de quelque connaissance des hommes, il avait compris que souvent on est plus porté à saluer la médiocrité qui sert, que la capacité qui ne profite pas. Avec une pluie de grades et d'honneurs, il était possible de s'introduire dans les troupes, d'y avoir des partisans, sinon convaincus, au moins dévoués. Il ne faillit pas à cette condition de son existence future. L'armée était encore obéissante, mais qui répondait de l'avenir! Quelques promotions pouvaient d'ailleurs le servir si bien! Pourquoi s'arrêter devant quelques scrupules!

Le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), il mit à exécution ce dernier moyen de conquérir un peu de popularité. Six généraux de brigade furent nommés, et avec eux les officiers nécessaires pour les remplacemens des autres grades. Ces choix, il faut le dire, tombèrent presque tous sur d'excellens militaires, qui méritaient de l'avancement, soit par les

services rendus, soit par l'ancienneté; mais l'effet de promotions semblables était au moins de désarmer ceux qu'on ne pouvait pas gagner. Cette tactique réussit; Menou eut bientôt un parti dans l'armée, aussi ardent, aussi aveuglément dévoué que le parti contraire était calme et patient. Il en vint ainsi à se faire une réputation de générosité vis-à-vis de ceux qui se ralliaient à lui, et quelques officiers qui jusque-là avaient gardé rancune au Général incapable, au Zoïle de Kléber, laissèrent expirer leurs haines devant le dispensateur des grades.

—

CHAPITRE IV.

Innovations administratives. — Mesures concernant l'armée. — Direction des revenus publics. — Plans d'Estève. — Situation des finances. — Ressources nouvelles. — Mutation de l'ordonnateur en chef d'Aure. — Abolition d'usages égyptiens. — Béniches et châles. — Investitures des Cheyks. — Conseil privé de l'Égypte. — Taxes commerciales. — Code douanier. — Formation d'un Divan. — Organisation judiciaire. — Taxes sur les corporations. — Dépêches au ministère. — Déclamations politiques.

La visée principale de Menou dans son poste militaire, ce n'était pas tant le désir de commander à la plus vaillante armée qui fût au monde, que l'occasion de signaler cette science administrative dont il avait la prétention plutôt que le fait. Brasser des affaires, gérer un pays, le bouleverser à sa guise, manipuler de la besogne de détail, être à la fois manutenteur, percepteur, maître et valet, chef et ouvrier, se mêler de tout, embrouiller en voulant ré-

glementer, dérouter tous les services pour les réorganiser, voilà à quoi il employa ses meilleures journées, voilà la clef du changement survenu dans l'état-major-général.

Les premiers ordres du jour de Menou se limitèrent à des questions qui intéressaient l'armée seule, la fabrication du pain, la police des hôpitaux, déjà améliorée par Kléber, le réglement des transports de la marine, la mise en vigueur de nouvelles lois sanitaires, la continuation des travaux de défense, le personnel des bureaux, la prédication quotidienne de thèses morales contre l'ivrognerie ou l'intolérance, et autres objets de philosophie pratique. Mais plus tard, l'audace lui étant venue avec le succès, il visa à d'éclatantes et complètes réformes dans la gestion du pays.

Les Cophtes avaient jusque-là exercé le monopole de la perception publique, évidemment à leur bénéfice, au préjudice du trésor de l'armée, et à la grande désolation des habitans. Menou voulut les réduire au rôle d'agens secondaires. Le directeur des revenus publics Estève, homme de capacité financière, mais souvent contrarié par Menou, en prépara le moyen de la manière la plus adroite. Au mois

de messidor an VIII (juillet 1800), il rassembla chez lui, sous le prétexte d'une communication officielle, les agens cophtes les plus entendus en matière de perception; puis, ayant fait entourer sa maison, il déclara à ces indigènes que leur liberté était au prix de la déclaration franche et sincère de leurs procédés de perception. On les retint alors en prison au nombre de cent environ, pendant l'espace de trois mois, au bout desquels ils avaient livré leurs documens. Ainsi ils dressèrent les états des trois espèces d'impositions alors en vigueur, le miry, le kouchoufyéh et le fayz; le miry, tribut prélevé au profit du Sultan; le kouchoufyéh, taxe militaire au profit des gouverneurs, officiers et soldats; le fayz, droit foncier réservé au moultezim, propriétaire ou fermier de la terre dont le fellah est le paysan cultivateur. A ces détails déjà connus, les Cophtes ajoutaient les renseignemens les plus précis sur le cadastre de l'Égypte, sur les revenus des champs cultivés, sur les charges proportionnelles qu'ils supportaient, enfin sur une foule de taxes secondaires trop nombreuses pour être citées.

A la suite de cette enquête, il vint à la pensée d'Estève de supprimer ce cumul de taxes,

dans l'intérêt du cultivateur, et de remplacer le tout par un droit unique et uniforme. Son projet frappait le moultezim, ou possesseur intermédiaire qui tenait les terres du Grand-Seigneur à bail emphytéotique et les louait ensuite au fellah. On lui enlevait la supériorité personnelle et territoriale et on le réduisait à la portion congrue, en changeant son rôle oisif de tenancier en celui d'exploitant actif. Dans ce nouveau cadastre, les terres *attar* devaient appartenir aux fellahs, les terres *ousyéh* aux moultezims; les terres *rezaqs* et *allaqs* n'auraient pas changé de mains. Sur cette nouvelle distribution, l'arpentage complet des terres arables devait être fait. Sur 1683 villages principaux ou chefs-lieux d'arrondissement, 1065 étaient mesurés déjà; le reste l'eût été peu à peu; et le feddan, invariable désormais, eût servi de mesure commune à toute l'Égypte. Quatre classes de terrain eussent été créées, afin de ne les atteindre que dans la proportion des revenus; la première imposée à 540 médins par feddan; la deuxième à 450; la troisième à 360; la quatrième à 270. Des trésoriers provinciaux devaient surveiller dans chaque village le cheyk él-beled, chargé de la levée de l'impôt et assisté

d'un agent copte. La répartition des taxes perçues devait se faire comme il suit : $^8/_{24}$ pour l'armée ; $^{12}/_{24}$ pour les moultezims que l'on dépossédait ; et le principal moultezim était alors l'armée qui s'était substituée aux droits des Mamlouks ; $^3/_{24}$ aux cheyks él-beled, pour frais de perception ; $^1/_{24}$ à l'intendaut et à l'écrivain. Cette organisation nouvelle produisait 37 millions : c'était 10 millions de dégrèvement sur les taxes anciennes et sur les avanies sans nombre dont on chargeait les paysans ; mais c'était encore 15 millions de plus que la somme nette annuellement recueillie jusqu'alors[1].

Tel était le projet d'Estève. Menou le chicana, le marchanda, le réduisit à des proportions si étroites et si mesquines, que tout le fruit en fut perdu. Menou ne comprenait, même en administration, que les très-petites choses ; ce qui avait quelque grandeur dépassait sa portée. Il se borna à créer des directions spéciales pour chaque objet sous la surveillance du directeur-général. En multipliant les places, il multipliait ses moyens d'influence.

Les taxes de guerre, se combinant alors avec

[1] Manuscrit de M. Peyrusse, secrétaire-général des finances en Égypte.

les rentrées ordinaires de l'impôt, plaçaient la caisse de l'armée dans une situation prospère. La solde venait d'être mise au courant, et il restait peu de dettes à acquitter. On assigna des fonds pour les fortifications; on créa de nouveaux employés français et turks, comme si les ressources du trésor public étaient inépuisables, et, tout en parlant d'économie, on en vint à porter les dépenses de l'armée de 17 à 1800,000 fr. par mois. Cela se maintint ainsi pendant quelques mois; mais bientôt il fallut en rabattre.

Aux derniers jours de thermidor, les coffres étaient vides. Les divers droits établis rapportaient peu; la taxe territoriale ne pouvait être perçue qu'après l'inondation. Bref, on manqua d'argent. On s'adressa aux Cophtes, comme dans les temps les plus critiques, et on leur imposa un emprunt forcé, remboursable sur les contributions non perçues. Le premier emprunt ne suffisant pas, on en fit un second; mais cette manière d'escompter l'avenir ne pouvait pas être de longue durée. Il fallait prévoir d'ailleurs que, la guerre venue, on aurait besoin de ressources extraordinaires. Dans le cas d'agression, une réserve était d'autant plus

indispensable que plusieurs revenus, comme ceux des douanes, s'arrêteraient sur-le-champ, et que la perception des autres impôts, accomplie à l'aide de baïonnettes, souffrirait d'une diversion qui aurait appelé les troupes à la défense du territoire.

Mais Menou, possédé de la manie d'innover, et jaloux de caresser les passions ambitieuses de quelques hommes, improvisa des comités, en nomma les membres, multiplia les attributions et les traitemens, fit des enquêtes sur tout, excepté sur les moyens de simplifier l'administration et de parer aux éventualités d'une guerre. En vain l'ordonnateur en chef d'Aure, homme de tête et de prévoyance, lui fit-il quelques représentations au sujet des magasins à former dans toutes les places, et à la frontière surtout. Ces magasins, il suffisait que Kléber les eût ordonnés, il suffisait que d'Aure son ami les conseillât, pour que Menou les jugeât inutiles. On avait résolu, quelques jours après la reprise du Kaire, qu'Alexandrie aurait des vivres pour nourrir toute l'armée pendant un an; Menou jugea que deux mois de vivres c'était assez, et, malgré les raisons les plus décisives, il persista dans ce système.

Les démarches de l'ordonnateur en chef, dans cette occasion et dans une foule d'autres où il fit passer l'intérêt du service avant le désir de gagner les bonnes grâces du chef, lui valurent bientôt les colères de Menou et surtout cette incompatibilité qui avait motivé la destitution de Damas. Celle de d'Aure ne se fit pas attendre; pour la motiver, le Général en chef prit le biais le plus maladroit et le plus absurde. Ayant reçu de France l'arrêté des consuls qui organisait les inspecteurs et les commissaires des guerres, il le communiqua à d'Aure, en lui vantant l'importance des fonctions d'*inspecteur en chef*. Après quelques éloges hypocrites, il lui offrit cette place, avec la pensée mal déguisée de nommer un ordonnateur en chef qui l'aidât à manier les affaires selon son goût. D'Aure ne soupçonnant pas le piége, et croyant qu'il s'agissait d'un grade au moins équivalent, accéda à la fantaisie de Menou. Mais quelle fut sa surprise, lorsque dans l'ordre du jour du 30 vendémiaire an IX (22 octobre 1800), il se vit porté comme simple inspecteur aux revues, tandis qu'on lui donnait le commissaire Sartelon pour successeur dans le poste d'ordonnateur en chef! Vivement blessé, il se rendit chez

le Général, réclama de lui ou l'exécution entière de sa promesse, ou son maintien dans la place qu'il occupait. « Je ne puis la perdre, » disait d'Aure, que si je me trouve dans un » cas de malversation ; si l'on a quelque grief à » faire valoir contre moi, qu'on me traduise » devant un conseil de guerre. » D'Aure était si estimé dans l'armée, il avait obtenu une confiance telle et si bien méritée de la part de Kléber, que Menou se prit à redouter cette fois l'indignation générale. D'Aure ne rentra pas dans l'emploi d'ordonnateur en chef, mais il eut au moins le grade nominal d'inspecteur en chef aux revues. Par la même occasion, Menou réduisit à vingt-deux le nombre des commissaires des guerres, mettant les autres en disponibilité.

Menou s'était ainsi peu à peu formé un entourage dévoué, Lagrange à l'état-major, Sartelon à l'administration : le directeur-général des revenus publics, Estève, le contrariait peu. Alors il opéra en grand sur le pays.

D'après l'ancien usage égyptien, les moultezims, quand ils entraient en possession des terres, confirmaient les cheyks existans, ou en nommaient d'autres à leur dévotion. Cette cé-

rémonie d'investiture se pratiquait en revêtant les cheyks de béniches et de châles, et ceux-ci, en retour, faisaient aux moultezims un cadeau de chevaux, de chameaux et de bestiaux, cadeau d'une valeur à peu près double du présent reçu. Les grands propriétaires renouvelaient cette investiture toutes les fois qu'ils le croyaient praticable et utile; et quelques-uns même l'avaient convertie en une prestation en argent, imposée tous les deux, trois ou quatre ans, sur les cheyks pour peser en définitive sur les fellahs.

Cette contribution, abusive peut-être, était entrée dans les mœurs du pays; elle se percevait avec une solennité qui ressemblait à une nouvelle constatation de droits. Il y avait là, pour qui eût su manier cet instrument, le germe d'une organisation municipale. Les cheyks êl-beled, véritables maires et percepteurs des villages égyptiens, étaient des agens de civilisation qu'il ne fallait ni méconnaître ni briser. Il fallait élargir leurs attributions au lieu de les restreindre, et leur donner une importance politique au lieu de les réduire au rôle que les Cophtes avaient joué jusque-là, celui de percepteur. Séduit par un faux calcul qui lui présen-

tait un résultat de trois millions de produit, Menou oublia que tout ne se résume pas en argent dans le gouvernement d'un pays; il sacrifia à une opération de finances, à une augmentation de rentrées, une influence que l'on devait utiliser d'une manière plus fructueuse pour l'avenir de la conquête. Les béniches et les châles furent supprimés avec la cérémonie d'investiture; les cheyks, retirés de l'inspection des commandans de province, passèrent sous la police du payeur-général. Ce changement fut subi par ces maires de village comme un affront et une honte : jusqu'alors, sous quelque régime qu'ils vécussent, ils n'avaient eu à se courber que sous le sabre militaire; maintenant ils étaient obligés de passer sous les bâtons d'inspecteurs turks et cophtes. Un des directeurs-généraux de cette administration indigène était un cheyk du Kaire, Souleymân-êl-Fayoumy, qui déjà deux fois avait trahi la confiance des Français.

D'autres ordres du jour, se suivant à la file, apprirent à l'armée que son nouveau chef était possédé d'un fanatisme réformateur. Un droit établi sur les ouvrages d'or et d'argent, un code forestier, ridicule dans un pays sans bois; des

traités avec les neutres pour un commerce éventuel; des commissions judiciaires pour organiser des tribunaux dans le pays; une autre commission d'agriculture, une autre commission pour inspecter les voies d'eau et présenter un nouveau système de canalisation : voilà ce qu'il fit coup sur coup, désireux de tailler de la besogne à des imaginations oisives, d'étourdir l'armée par le fracas de manifestes successifs, porté d'ailleurs à ce genre de travail par goût et par caractère.

Un jour, se souvenant que les colonies avaient chacune leur conseil privé, il en composa un pour l'Égypte, par un arrêté du 17 fructidor an VIII (1er septembre 1800) qui, pour premières promotions, en nommait membres Fourier, Lepère, Conté, Champy, Costaz, Jacotin, Thevenin, Reynier, frère du général, Regnier, commissaire des guerres, Girard et Chanaleilles, sans compter les généraux membres de droit. Ce conseil ne s'assembla même pas. Relevant d'une façon immédiate du général qui le créait, qui pouvait élargir ou limiter ses attributions, Menou l'eût conservé tant qu'il aurait approuvé sans réserve ses désastreuses innovations. Tout contrôle, toute cen-

sure devaient le faire supprimer. Les membres élus ne voulurent pas se résigner à cette comédie ; l'emploi de muets ne leur allait pas : ils déclarèrent que, s'ils étaient convoqués, ils feraient dissoudre le conseil. Aussi Menou n'en parla-t-il plus, et l'ordre du jour du 17 fructidor mourut sans effet comme une centaine d'autres. N'importe ! Cela tenait le réformateur en haleine.

Il s'exerça ensuite sur le commerce. Dans un pays où l'autorité fiscale est si souvent marchandée par le contribuable, il ne craignit pas de refaire tout le code douanier. C'était toujours, dans l'exorde et dans l'exposé des motifs, une série de miraculeuses mesures, d'inspirations venues d'en haut pour le plus grand bonheur des administrés ; mais, quand on en venait à la pratique, tout se résumait en entraves, en impossibilités et en vexations. Kléber avait cru devoir, pour faciliter les importations des vivres nécessaires à l'armée, supprimer les droits et établir des primes ; Menou supprima les primes et rétablit les droits. Les échanges de l'Arabie avec l'Égypte, des cafés de Moka contre les grains du Saïd, se faisaient ordinairement à Qosséyr, port le plus voisin et

le plus propice. Menou voulut essayer de les faire refluer à Suez ; mais il s'y prit d'une façon assez maladroite pour que Qosséyr, alors cédé à Mourad-Bey, perdît une portion de son commerce sans que Suez en profitât.

Le code douanier avait supprimé une portion des droits intérieurs ; mais cette mesure ayant déterminé un trop grand vide dans le trésor, il fallut créer des espèces d'octrois. Ce nouveau tarif ne s'établit pas sans froissement et sans secousse. Au lieu d'une perception affermée aux propriétaires des okkels, il fallut organiser un service d'employés semblable à celui de nos contributions indirectes. Les nouveaux droits diminuant la circulation intérieure, firent hausser le prix des denrées, et les troupes, dont les rations étaient payées en numéraire, en souffrirent long-temps.

Dissous après la convention d'él-Arych, le Divan du Kaire n'avait pas été réorganisé depuis : Menou le rétablit ; il en fit un tribunal d'appel pour les indigènes ; une cour souveraine, chargée de poursuivre et de punir les délits et les crimes qui se dérobaient à la faveur d'influences locales dans toutes les provinces.

Bonaparte avait composé le Divan d'hommes

influens parmi leurs nationaux, sans distinction de cultes : Menou n'y admit que des Musulmans ; les chefs des autres religions, dont il se réservait le choix, n'eurent que le droit de séance avec voix consultative. Il institua des tribunaux pour juger les débats survenus non-seulement de Musulman à Musulman, mais encore de Musulman à Chrétien. Les ordres que Bonaparte avait donnés pour empêcher la corruption des juges furent renouvelés. Menou défendit en outre le *dyéh* ou rachat du sang, tradition fanatique, que le Koran autorisait, et qu'il était difficile d'extirper par un simple arrêté administratif. Ce *dyéh* était le cas d'hostilité à outrance entre deux villages, par suite d'un meurtre commis. Il y a alors du *sang entre eux*, jusqu'à ce que la paix se fasse devant le kâdy. Quand elle est faite, on compte les morts de chaque côté, et l'on indemnise avec de l'argent le village qui en a le plus perdu.

Les membres du nouveau Divan du Kaire étaient les cheyks Abd-Allah-êl-Cherqaouy ; Souleymân-êl-Fayoumy ; Mohammed-êl-Emyr ; Moustafa-êl-Saouy ; Mohammed-êl-Mohdy ; Abd-errahman-êl-Gabarty [1] ; Seyd-Aly

[1] Auteur de l'histoire arabe que nous avons plusieurs fois citée.

de Rosette ; Khalil-él-Bekry ; Moussa-Sirsy.

Fourier devait assister aux séances en qualité de commissaire chargé de l'administration de la justice.

D'autres mesures de détail furent moins utiles, moins réfléchies que celle-là. Ainsi le commerce se révolta quand il porta le droit que les peseurs jurés percevaient à leur profit à 2 et 3 p. % de la valeur des marchandises, et surtout quand il voulut faire supporter aux denrées reçues comme impôt cette charge exorbitante. Ainsi il n'y eut qu'un cri de blâme dans l'armée quand, après avoir déclaré que les successions des Français seraient passibles d'un impôt local appelé *beyt-él-mâl*, on voulut affermer cet impôt à des Cophtes, et qu'on leur fit valoir comme motif d'enchérissement les chances de mort si fréquentes parmi les officiers et les généraux de l'armée.

Aux yeux de Menou, toute question se rétrécissait dans des proportions financières. Quand il réglementait le commerce, peu lui importait de le ruiner. Il ne voyait que le trésor caché dans le ventre de la poule. Ce que ni Bonaparte ni Kléber n'avaient osé, il le fit ; il établit un droit sur les corporations, et les

anéantit presque toutes, musulmanes ou chrétiennes, paisibles ou hostiles, amies ou ennemies. Les Musulmans, les Cophtes, les Syriens, les Grecs, les Juifs, les Francs furent atteints tour à tour. Les Syriens, maltraités dans le sac de Boulaq, pillés et malheureux, avaient eu la promesse de Kléber qu'ils seraient indemnisés. Menou changea cette promesse en une capitation de 150,000 francs. Les Grecs, sur qui roulait tout le commerce maritime, bons caboteurs, excellens soldats à l'occasion, géographiquement placés pour servir d'intermédiaires entre la France et l'Égypte, les Grecs avaient quelque droit à être ménagés par la fiscalité nouvelle : on les taxa à 50,000 francs, pauvre ressource, chèrement payée par la désaffection. Les Francs avaient été les premières victimes du siége ; une foule de pères de famille avaient péri égorgés par les Osmanlys ; on leur devait une réparation : ils furent imposés à 40,000 francs. Les Juifs seuls, les plus riches des négocians de l'Égypte, courtiers, sérafs et interprètes, furent ménagés.

Ainsi l'arrêté qui ne parlait que d'impulsion féconde à donner au commerce, l'étouffait et le tuait en réalité. Dès-lors les affaires langui-

rent. Au lieu de réformer ces vicieuses dispositions, Menou fit sonner bien haut des rapports présumés qui venaient de s'établir entre lui et le chéryf de la Mekke; il parla des caravanes immenses que lui envoyaient des princes arabes et les rois de Darfour et de Dongola. Pour prouver combien la même tête, si capable de grandes choses, avait de facultés d'analyse pour les plus petites, il s'occupa d'un jardin public, d'un musée, d'une bibliothèque, d'une salle de dissection; il poursuivit en Egypte l'usage d'une liqueur spiritueuse qui s'y fabrique avec la plante du chanvre, et rédigea à ce sujet un ordre du jour qui ferait honneur aux sociétés de tempérance. Ses lettres au ministre de la guerre et à Bonaparte lui-même n'étaient pleines que de ces ridicules détails. Au lieu d'exposer des faits de haute politique, de demander ce que le pouvoir exécutif voulait et pouvait pour l'Égypte, il sollicitait un envoi de charrues, de plants d'arbres, pêchers, abricotiers, poiriers, etc. Il ne demandait pas un renfort de soldats, mais de jardiniers. Dans toutes ses dépêches, au milieu de ses haines mal déguisées contre Kléber et ses partisans, perçaient un grand conten-

tement de lui-même, une affectation emphatique à vanter l'état de l'armée, comme si quelque gloire en eût rejailli sur lui; un luxe de mots pour les plus petites choses; un commérage perpétuel roulant sur des faits sans importance directe; un désir de se faire valoir par le tour de la phrase autant au moins que par le mérite de la pensée.

Pendant qu'il faisait ainsi un peu de colonisation pratique avec la métropole, il cherchait à faire de la politique sociale au Kaire. Les souvenirs de l'Assemblée constituante le poursuivaient, et c'était sans doute par quelque réminiscence oratoire qu'il écrivait dans le *Courrier d'Égypte* le 18 thermidor an VIII (6 août 1800):

« L'aristocratie des richesses domine dans » cette ville plus peut-être que partout ailleurs, » de manière que l'influence des gens puissans » y écrase sans cesse le peuple qui supporte » presque tout le poids des impositions. Il en» tre puissamment dans les intentions du Gé» néral en chef de diminuer autant que possible » cette influence, et de relever la classe labo» rieuse des fellahs. »

Il ne se borna pas à ces phrases déclamatoires renouvelées de Babœuf; un jour il se

réveilla avec l'idée de fonder un *Moniteur arabe*, idée réalisée depuis par Mohammed-Aly. Une seule chose l'arrêta, le choix d'un rédacteur indigène. On avait bien trouvé, parmi nos orientalistes et nos interprètes, des hommes capables de réaliser ce projet, Belletête, Marcel, dom Rafael; mais pas un cheyk ne le comprit ou ne voulut le comprendre, et Menou d'ailleurs, sautant d'une idée à une autre, oublia bientôt celle-là.

CHAPITRE V.

État des esprits. — Plaintes contre le général Menou. — Mesures prises à l'égard des ingénieurs. — Contrariétés gratuites qu'il fait subir aux membres de la Commission des sciences et arts. — Démarches des généraux de division auprès de lui. — Sa confirmation.

Ces innovations dans toutes les branches du service, ce système de favoritisme appliqué à la conquête d'une popularité, ces déclamations vulgaires, ces cours de morale et de probité professés dans des ordres du jour, ces destitutions brutales, ces promotions passionnées; tous ces plans et tous ces actes ne relevèrent pas aux yeux de l'armée un général qu'elle avait subi, mais qu'elle n'eût pas élu. Plus l'expérience se prolongeait, plus il était facile de voir que cette déconsidération réagirait sur l'avenir des affaires égyptiennes.

Menou d'ailleurs, s'il se créait un petit noyau de fanatiques partisans, trouvait le moyen de

s'aliéner toute la partie éclairée de l'armée. La Commission des sciences et arts eut surtout à se plaindre de lui. Sachant que peu de ses membres se prêteraient à lui vouer quelque sympathie, il frappa le corps en bloc, l'abreuva d'humiliations et de dégoûts.

Son premier acte avait été de séparer d'autorité de cette Commission les membres qui formaient des corps, même étrangers au service militaire. Dans le nombre, les ingénieurs des ponts-et-chaussées eurent le plus à souffrir de ses caprices; libres jusqu'alors dans toutes leurs opérations, choisissant d'eux-mêmes les lieux où leur science devait trouver des alimens plus utiles, ils furent privés désormais de cette faculté de direction; ils eurent des travaux assignés, des circonscriptions prescrites; on leur donnait l'ordre de se rendre dans de certaines provinces pour y lever des plans de canaux, quand les terres étaient inondées, ou bien encore d'y reconnaître la hauteur des crues quand les eaux étaient basses. Les ingénieurs obéirent; mais dès-lors ils ne purent rien faire.

La Commission en masse, rappelée par Kléber de la Haute-Égypte au moment où le traité

d'Al-Arych fut conclu, avait projeté, lors de la reprise du Kaire, une seconde et fructueuse campagne, qui, de la Thébaïde, l'eût portée jusqu'en Nubie et sur les plateaux abyssiniens. Il était question de reconnaître d'abord le pays des Barabrâs, que les rapports indigènes représentaient comme couvert de temples aussi beaux, aussi bien conservés que ceux du Saïd. Tout semblait sourire à cette merveilleuse excursion scientifique; l'état calme de la contrée, la protection de Mourad-Bey, et le concours qu'il avait promis à la grande entreprise, l'enthousiasme et l'élan des voyageurs. Tout cela avorta par la faute de Menou, par les retards qu'il mit à prendre une décision. Pendant trois mois, il retint au Kaire la caravane savante prête à partir; l'autorisant aujourd'hui, la retenant demain, n'ayant de force et de volonté que pour les tripotages, ne voyant pas ce qui aurait pu résulter pour l'avenir de la science d'un tel voyage entrepris à cette époque et avec de tels moyens. Rien de grand ne pouvait se classer dans cette tête.

Découragés par cette force d'inertie et par ces interminables délais, les membres de la Commission renoncèrent à leur projet collectif,

et, dispersés dans des localités diverses, ils reprirent leurs travaux. Rozières et Coutelle obtinrent la permission de se mêler à une caravane de Tor et d'aller reconnaître et décrire le mont Sinaï. Raffeneau-Delille, alors à Syout, devait aller visiter la grande Oasis; mais les occasions manquèrent pour qu'il pût faire ce voyage. Marcel en cherchait une vainement pour aller dans les couvens cophtes recueillir les anciens et précieux manuscrits qui s'y trouvaient enfouis. Martin effectuait la reconnaissance du lac Mœris, à l'aide d'un cheyk arabe entre les mains duquel il s'était confié. Ainsi l'impulsion ne venait plus d'un chef; elle était individuelle. Menou laissait faire, mais ne faisait pas. Son initiative ne portait que sur des objets d'administration.

Son vrai rôle pourtant, son rôle de Général intérimaire, était moins d'innover que de continuer. Menou savait-il alors si les ordres de la métropole ne l'obligeraient pas à céder le poste? Et, dans le doute, ne valait-il pas mieux s'abstenir qu'agir? Ces réformes, bonnes ou mauvaises, improvisées coup sur coup, ne pouvaient-elles pas devenir un embarras pour son successeur, si on lui en donnait un? Ces muta-

tions dans le personnel, ces promotions hâtives ne semblaient-elles pas plutôt le fait d'un homme qui veut abuser d'une autorité temporaire, que d'un chef à qui le temps ne peut pas manquer pour mûrir des plans sages et réguliers? Les murmures de la population, les plaintes des cheyks, le mécontentement de l'armée prouvèrent du moins que l'opinion publique se prononçait dans ce sens.

Cet état des esprits frappa les généraux de division réunis au Kaire. Il faut dire que, prévenus contre Menou, ils étaient plutôt disposés à exagérer ces symptômes défavorables qu'à les atténuer. Menou, accepté par eux avec répugnance et avec colère, n'avait pas pu leur vouer en retour de l'affection et de la confiance. D'un côté le mépris, de l'autre la rancune; ici des subalternes qui se sentaient plus forts que leur chef; là un chef obligé de dévorer les injures de ses subalternes; ceux-ci ne donnant que des avis incomplets, sûrs d'ailleurs que celui-là, par esprit d'antagonisme, suivrait la pensée contraire; voilà où en était le gouvernement de l'Égypte.

Les généraux de division, réunis au Kaire, crurent donc qu'il était de leur devoir d'inter-

venir. Il fallait sauver l'armée et la colonie. Les troupes paraissaient mal disposées; l'état-major était en grande partie hostile; l'incapacité du nouveau Général en chef, sentie par tous, semblait, dans un temps plus ou moins rapproché, devoir précipiter la perte de la conquête. Les généraux se concertèrent donc pour aviser. Les uns voulaient porter sur-le-champ le général Reynier au commandement de l'armée, à l'exclusion de Menou. D'autres demandaient qu'on poursuivît ce dernier par-devant un conseil de guerre. D'autres enfin, plus modérés, pensaient qu'il fallait seulement se rendre chez lui en corps pour lui faire des représentations.

Au milieu de ces vues diverses, la position de Reynier était devenue fort délicate. En engageant Menou à prendre le commandement de l'armée, il lui avait promis ses conseils. Il aurait tenu complètement sa promesse, si les intrigues de Menou ne l'eussent mis hors de cause dans toutes les grandes questions qui s'agitaient. Plus tard cependant, devenu le point de mire de l'armée, désigné comme le seul chef capable de la commander, il craignit d'avoir favorisé par son inertie une infraction

éclatante à la discipline. A toutes les propositions qui lui furent faites, il opposa des refus formels. Seulement, quand il s'agit d'essayer auprès de Menou la voie de représentations sur le système déplorable qu'il suivait, il consentit à agir de concert avec ses collègues et à porter la parole au besoin.

Cette démarche solennelle, retardée par l'arrivée de quelques dépêches de France, eut lieu définitivement le 6 brumaire an IX (28 octobre 1800). De tous les généraux de l'armée, Destaing était le seul que Menou eût pu rallier à son parti. N'espérant plus vaincre les répugnances des autres, il avait essayé de correspondre directement avec les chefs de corps, laissant ainsi les généraux en dehors de toute coopération active. Il devenait urgent de s'expliquer là-dessus. Réunis chez le commandant de la place Belliard, les généraux Reynier, Damas, Lanusse et Verdier, se consultèrent et prirent le parti de se rendre à l'instant même chez le Général en chef. A l'aspect de ces visiteurs, Menou se troubla; il ne savait si cette démarche cachait un complot contre sa personne; il alla même jusqu'à croire qu'on voulait le destituer, ou lui arracher une démission

par la menace. Sans paraître s'inquiéter des préoccupations de Menou, les généraux déroulèrent tous les griefs qui faisaient le sujet de leur démarche. Ils dirent qu'ayant constamment vécu aux armées, ils y avaient vu régner l'union et la bonne intelligence; que l'armée d'Orient, entre autres, avait joui de la plus grande tranquillité sous Bonaparte et sous Kléber; qu'ils voyaient avec peine des germes de division s'élever, et qu'en recherchant leur cause, ils la trouvaient dans sa conduite depuis qu'il avait pris le commandement; que le meilleur moyen de rétablir la bonne harmonie serait de revenir sur quelques mesures contraires à l'intérêt général, de se régler à l'avenir sur les lois de la République et sur les principes de la hiérarchie militaire, et surtout de couper court à toutes les intrigues. Puis ils parlèrent des inconvéniens qui s'attachent aux innovations en général, détaillèrent ceux qui entachaient une portion de ses arrêtés, tels que l'organisation du droit des cheyks et du droit sur les successions; ils lui firent sentir qu'il ne pouvait, dans aucun cas, se mettre au-dessus des lois françaises; que s'il représentait le gouvernement par rapport à l'administration de

l'Égypte, il n'était pour l'armée que le Général en chef; que si l'Égypte était déclarée colonie, le gouvernement déterminerait son administration, et que ce devait être pour lui un motif de ne pas hâter ses réformes. Ils ajoutèrent que proclamer l'Égypte république, avant que l'ordre formel en fût venu de la métropole, était une mesure à la fois imprudente et impolitique; imprudente, car elle pouvait être désapprouvée; impolitique, car jusqu'alors on n'avait pas pris vis-à-vis des Égyptiens une position aussi tranchée. Ils l'invitèrent, en finissant, à rester fidèle aux précédens établis par Bonaparte et par Kléber, tant dans leurs rapports avec l'armée, que dans leur ligne de conduite vis-à-vis des indigènes. Les innovations dangereuses et brusques, les destitutions sans motifs, les avancemens systématiques, tout fut passé en revue et vigoureusement attaqué, Menou présent, sans qu'il interrompît les généraux pour s'excuser, pour se défendre.

Après les griefs publics vinrent les griefs individuels. Une souscription avait été ouverte dans l'armée pour élever un monument à Kléber, et Menou, non-seulement n'y avait pas souscrit, mais il avait même refusé de l'an-

noncer dans l'ordre du jour. Pour mieux marquer l'intention haineuse, et faire voir que l'exclusion n'était pas générale, il indiquait pourtant l'ouverture d'une souscription semblable pour le général Desaix, dont on venait d'apprendre la mort. Quand Reynier articula ce fait, Menou s'en défendit; il protesta de son ignorance, et promit de réparer l'oubli. On parla encore de divers objets de détail qui regardaient soit l'armée, soit l'état-major, en évitant de mêler à tout cela des questions personnelles. Dans tout le cours de cet interrogatoire, Menou eut l'air embarrassé, inquiet, craintif. Il répondait vaguement, comme un prévenu sur la sellette, ayant l'air de craindre qu'on ne tournât ses paroles contre lui. On voyait qu'il redoutait un événement décisif, comme résultat de cette démarche. Vers la fin pourtant, devinant que les généraux n'iraient pas jusqu'au coup-d'état, il reprit courage et demanda un jour pour faire une réponse par écrit. Le lendemain, cette réponse n'arriva pas; Menou dit seulement à l'un des généraux qu'il entrait dans le mérite de leurs représentations collectives; mais que, pour ne pas faire preuve aux yeux de l'armée d'une instabilité trop grande,

il désirait ne revenir sur les mesures prises que peu à peu et à l'aide du temps. La chose traîna jusqu'au 10 brumaire an IX (1er novembre 1800), où les généraux eurent une seconde entrevue, dans laquelle leurs réclamations furent reproduites et motivées plus fortement que jamais. Quelques détails de réglement sur les droits de succession étaient le seul pas que Menou eût fait; mais il promit qu'on ne tarderait pas à obtenir satisfaction sur le reste.

Dans la journée que marqua cette seconde entrevue, une fête de deuil réunit l'armée. La cérémonie funèbre en l'honneur de Desaix se célébra dans la plaine de la Qoubbéh. On savait alors que ce brave général, donnant avec la réserve aux champs de Marengo, était tombé, frappé d'une balle, le même jour où Kléber expirait sous le poignard d'un assassin. On savait d'une manière sommaire les premiers faits de cette grande campagne qui nous rendit l'Italie et courba l'Autriche jusqu'à ce qu'elle eût demandé grâce par la paix de Lunéville. Mais les joies de cette victoire étaient mêlées de regrets; la vieille armée d'Égypte surtout, absente de la lutte, y avait perdu un homme qui semblait arriver là pour la représenter. Desaix



était mort, Desaix, le pacificateur du Sayd, le négociateur d'él-Arych, héroïque dans sa simplicité, modeste autant que courageux, dévoué comme citoyen et comme soldat; Desaix, l'un des généraux que tous les partis aimaient, qui fut pleuré et loué de tous.

Au point du jour, la citadelle annonça le deuil par une décharge, et les troupes allèrent se ranger dans la plaine de la Qoubbéh où s'élevait le cénotaphe. Bientôt on y vit arriver à la file un détachement de dromadaires, un bataillon de sapeurs, les aérostiers, un régiment d'artillerie à pied, la musique, les détachemens des demi-brigades dans leur ordre de bataille, les cheyks et les grands du pays, un peloton des guides à cheval, la musique des guides, le quartier-général, les guides à pied, les chefs d'administration, les membres de l'Institut et les officiers civils, les guides à cheval, le piquet du Général en chef, un régiment de cavalerie. On avança ainsi vers le cénotaphe, placé à quatre cents mètres à l'est du dôme de la Qoubbéh. Ce monument, de neuf mètres d'élévation, était composé d'un soubassement, d'un socle et d'un tombeau. Le soubassement et le socle étaient ornés de trophées d'armes, de pilastres

et de trépieds. Au-dessus s'élevait le tombeau de forme antique, avec des inscriptions sur toutes les faces. Devant le monument, en présence de l'armée muette et recueillie, Fourier prononça un discours que précéda et que suivit une décharge de canons et de mousquets. Aucun des généraux ne prit la parole, car Menou avait témoigné le désir qu'aucun autre discours ne fût prononcé après l'oraison funèbre officielle.

Reynier et ses collègues n'obtenaient rien pourtant, malgré toutes leurs instances. Menou venait au contraire d'expédier en grande hâte le général Vial et le chef de brigade Lazowski, pour présenter au gouvernement les faits relatifs à la situation intérieure de l'Égypte ; tandis qu'eux, agissant en dehors de la sphère officielle, ne pouvaient exposer leurs vues et motiver leur mécontentement. Cette querelle du reste s'amortit tout-à-coup devant une décision qui la dominait. Le 12 brumaire (3 novembre), un exprès, arrivé de France, porta à Menou la nouvelle de sa confirmation. De général intérimaire, il devenait Général en chef définitif. Alors, dans une dernière entrevue, Reynier, Damas, Lanusse, Belliard et Ver-

dier cherchèrent à se maintenir sur leur terrain; mais les rôles avaient changé. Menou promit bien encore, mais vaguement, mais en demandant d'autres délais. Pendant ce temps, il accréditait dans l'armée le bruit qu'on avait voulu lui faire violence; il faisait engager sous main Lanusse, Verdier et Damas, à quitter la partie et à retourner en France. L'armée ne le crut pas, et Damas, Verdier et Lanusse persistèrent à rester, malgré les dégoûts dont on les abreuvait.

Ce qui résulta toutefois de cette démarche, c'est que Menou se montra désormais beaucoup plus sobre d'innovations; il consentit à ouvrir une souscription pour le monument de Kléber, et la mit à l'ordre du jour de l'armée; se voyant surveillé, il devint plus circonspect dans ses actes, et apporta quelque mesure dans les moyens d'influence dont il avait abusé jusqu'alors.

—

CHAPITRE VI.

Embarras dans les finances. — Imprévoyances administratives. — Menaces de guerre. — Impolitique conduite vis-à-vis de Mourad. — Opérations militaires dans le pays. — Arrivée des frégates *la Justice*, *l'Égyptienne* et *la Régénérée*, et du brick *le Lodi*. — Nouvelles de France. — Escadre de Gantheaume. — Prise de Malte.

Quand les embarras suscités à Menou par les généraux impatiens de lui obéir eurent cédé devant les ordres formels de la métropole, le Général en chef se trouva en face d'embarras nouveaux qui ne dérivaient plus que de lui, de ses innovations, de ses réformes et de ses fausses mesures.

La caisse de l'armée que la capitation de guerre avait momentanément remplie s'était épuisée en peu de mois; et les systèmes improvisés de perception et de régie n'avaient pas réalisé dans la pratique les chiffres trouvés sur le papier. Vers le milieu de frimaire

(premiers jours de décembre) la pénurie était des plus grandes. Les emprunts faits aux Cophtes avaient été dévorés aussitôt que perçus; les droits d'octroi ne suffisaient plus pour les dépenses et la solde de l'armée ; on avait gaspillé, une à une, des ressources laissées jusqu'alors en réserve et péniblement acquises, entre autres cinq cent mille francs en or, amassés par Kléber. Plus tard il fallut s'endetter davantage encore et escompter l'avenir. Le 15 pluviôse (4 février), l'ordre fut donné de percevoir trois millions de francs à compte de l'arriéré des impositions de l'an 1215 de l'hégire; mais le recouvrement difficile et long ne put devancer la crise qui se préparait à la veille d'une guerre soudaine.

La même incurie régnait dans les choses de l'administration. Le nouvel ordonnateur en chef Sartelon n'avait pas pu, plus que d'Aure, convaincre Menou de la nécessité de former des magasins. Les grains destinés à l'approvisionnement d'Alexandrie, et envoyés à Rosette en brumaire et frimaire, ne furent que dans la proportion de six mois pour l'armée et d'un an pour la garnison. On laissa en outre à Rosette, on ne sait pour quel motif,

dans une place ouverte et sans défense, du blé et de l'orge qui auraient été beaucoup mieux placés à Alexandrie et à Rahmaniéh. Les fortins construits sur les côtes ne furent approvisionnés que pour un mois. Belbeïs et Salahiéh n'eurent que des magasins insuffisans ; ceux de Damiette et de Lezbéh étaient plus considérables. La citadelle du Kaire avait des vivres pour trois mois.

Cependant de toutes parts grondaient des menaces de guerre. Quelques préludes impossibles à méconnaître signalaient des hostilités flagrantes. Du côté de Qattiéh et dans tout l'isthme de Suez, circulaient des partis de Mamlouks et de Janissaires qui poussaient de loin à loin jusque sur la terre d'Égypte. C'étaient des éclaireurs de l'armée du Grand-Vizir qui campait à Jaffa depuis le jour de sa retraite avec de misérables débris d'armée. Jaffa et él-Arych, retranchés tous les deux par des ingénieurs anglais, étaient devenus les deux boulevards avancés de l'ennemi, leurs deux têtes de bastion. N'osant pas donner un second acte au désastre d'Héliopolis, Youssouf-Pacha se tenait là, négociant avec la flotte anglaise et avec Constantinople, cherchant à

soumettre la Syrie par provinces et par districts, épuisant le pays de vivres et de contributions. Cette persistance à rester campé sur la frontière, avec des forces aussi réduites, indiquait une combinaison nouvelle, que d'autres symptômes trahissaient d'ailleurs. On savait que les Anglais, pour obtenir par la force l'évacuation de l'Égypte, allaient changer leur rôle de croiseurs maritimes contre celui de combattans actifs, et qu'à côté d'une escadre, le cabinet de Saint-James devait prochainement envoyer une armée.

Ce secret n'en était plus un : des espions grecs qu'on entretenait en Syrie l'avaient dénoncé à diverses reprises ; des bâtimens échappés à la surveillance britannique confirmèrent ces rapports ; enfin Mourad-Bey, qu'instruisaient les Mamlouks d'Ibrahym, dévoila toutes les circonstances de la ligue qui se préparait, le plan de campagne, les forces présumées des alliés, et la part que chacun d'eux cherchait à se faire dans l'entreprise.

La médiation bienveillante de Mourad-Bey allait plus loin encore. A cette époque, l'intérêt anglais était devenu si dominant à Constantinople, que le Divan s'en inquiétait, et qu'il se

défiait autant de ses auxiliaires que de ses ennemis. Si la Porte avait trouvé, vers ce temps, des dispositions accommodantes parmi les chefs de l'armée française, elle eût fait avec elle sa paix directe, plutôt que d'avoir à courir les chances d'une solidarité avec un État ambitieux et colonisateur. Youssouf-Pacha devait avoir reçu des instructions dans ce sens; car il n'eût pas osé de son chef entamer avec Mourad-Bey des ouvertures de ce genre par l'entremise d'Ibrahym-Bey. A son tour, Mourad-Bey, qui voyait dans ces négociations l'intérêt de ses alliés français, ne refusa pas d'être porteur de paroles.

L'occasion s'en offrit au moment où le bey prince du Sayd envoya au Kaire un délégué porteur du tribut de ses provinces. C'était Osmân-Bey-êl-Bardissy, dont les instructions secrètes roulaient sur la campagne combinée des Anglais et des Turks, et sur les moyens de la prévenir. Les détails que donnait l'envoyé de Mourad étaient des plus circonstanciés. Une armée anglaise, de dix-huit mille hommes, devait opérer son débarquement avec le Capitan-Pacha, tandis que le Grand-Vizir traverserait le Désert, et qu'une flotte anglaise, partie de l'Inde, arriverait à Suez

avec un corps de troupes. Pour fournir la preuve de sa bonne foi, Osmân-Bey-êl-Bardissy montra à Menou les lettres d'Ibrahym-Bey où se trouvaient consignées ces diverses révélations. Il ajouta de la part de Mourad que de semblables ouvertures n'étaient pas à négliger, que le sort de l'armée française, précaire et difficile, prendrait un grand appui d'un accord entre la Porte et les possesseurs actuels de l'Égypte; que cet acte décisif serait une légitimation du fait accompli et une arme contre des rivalités puissantes; que, dans ce moment d'ailleurs, il fallait avant tout rompre la ligue des ennemis, sauf à les achever ensuite partiellement. Venant à sa situation personnelle, Mourad demandait que, dans le cas d'un arrangement, on songeât à lui, qu'on fît la part de son intérêt; mais qu'en définitive, et si la chose ne se terminait pas à l'amiable, il serait fidèle à la cause des Français devenue la sienne, et enverrait les secours fixés par le traité d'alliance.

Au lieu d'entrer dans le mérite des conseils de Mourad-Bey, Menou aima mieux nier la vérité de ses renseignemens. Il ne discuta pas si une diversion opérée contre les Anglais, à

l'aide des Turks, serait une chose utile ; il dit que les Anglais et les Turks n'en viendraient jamais à une alliance offensive qui les fît entrer de concert en campagne ; puis, se trouvant piqué qu'un Mamlouk se crût mieux avisé que lui, il ajouta que Mourad-Bey ferait mieux de se tenir tranquille dans le Sayd, sans s'inquiéter de ce qui se faisait au loin, et sans entretenir des correspondances dangereuses avec la Syrie. A cela Osmân ayant répondu que Kléber avait demandé le contraire à Mourad-Bey, Menou le releva avec aigreur, disant qu'il ne se réglait pas sur les erremens de Kléber, et qu'il ne voulait pas vendre l'Égypte.

Toute cette entrevue fut ainsi remplie d'aigres débats et d'impolitiques récriminations. Un pardon que Mourad venait d'accorder à Mohammed-Bey-êl-Elfy servit de prétexte à des duretés ; et la demande d'Osmân-Bey, qui voulait visiter, de la part du Bey son maître, les principaux officiers-généraux de l'armée, poussa hors de toutes bornes le mauvais vouloir et la jalousie de Menou.

Osmân-Bey, peiné de cette réception, s'en ouvrit à Damas et à d'Aure, et il échappa alors à ce chef mamlouk un mot que l'événement justifia

d'une manière bien cruelle : « Un tel général, » dit-il, causera la perte de l'armée française. » L'agent du Bey resta encore quelque temps au Kaire, espérant que les faits justifieraient ses révélations, et que Menou, après avoir négligé les avis de Mourad quand la guerre pouvait être conjurée, utiliserait au moins ses offres de concours quand elle menacerait la frontière. Il n'en fut rien pourtant; la honte d'un tort évident rendit Menou encore plus injuste. Il refusa l'appui de Mourad-Bey, et alla jusqu'à suspecter sa bonne foi, en le menaçant d'un châtiment sévère s'il bougeait. Osmân-Bey partit désespéré.

Mourad pourtant se montra plus grand, plus élevé, plus digne que le Général français. Non-seulement il ne chercha pas à laver par la rébellion l'insulte gratuite qu'il venait de recevoir, mais encore il poursuivit à outrance Moulley-Mohammed, le même fanatique, dit-on, connu dans le Bahiréh sous le nom d'*Ange el-Mahady*, conspirateur infatigable qui, ressuscité du Désert après la victoire de Lanusse, avait figuré dans la seconde révolte du Kaire, s'était mêlé aux cavaliers fugitifs du Grand-Vizir, et, reparu depuis dans le Delta, joint

par nos troupes et chassé vers la Haute-Égypte, n'y avait trouvé qu'une seule tribu disposée à l'aider, celle des Djehemah. Quelques jours suffirent au Bey pour disperser ces bandes de Bédouins et d'aventuriers.

A la suite de la démarche de Mourad, tout le monde, Menou excepté, eut le pressentiment d'une guerre prochaine. On ne s'y trompait pas davantage en France, et Bonaparte, avant tous les autres, avait deviné une descente. Quand il avait mis pied à terre dans Paris, après son brusque débarquement à Fréjus, l'Égypte ne pouvait être la première de ses pensées. Déplacé, ignorant encore son avenir, méditant son 18 brumaire, il était impossible qu'il s'occupât d'abord de choses précaires et lointaines. Il ne voulait d'ailleurs pas conseiller un plan de conduite, ou demander comme une faveur que l'on secourût ses soldats d'Égypte. Il ne pouvait pas le faire; il ne le fit point. Dans les premiers mois de son consulat, cet intérêt à distance n'éveilla pas non plus ses sollicitudes immédiates. Il fallait réorganiser en France le pouvoir exécutif avec des attributions exorbitantes; il fallait créer des assemblées de muets, où la représentation devînt fictive, et comme

compensation à ces libertés que l'on immolait, offrir quelques conditions d'ordre et de stabilité intérieure, proclamer l'amnistie générale des proscrits; il fallait créer enfin, comme forme de gouvernement, une monarchie avec le nom de république, une monarchie tempérée par quelques institutions aristocratiques, comme le Sénat, et démocratiques, comme le Tribunat.

Après ces premiers soins, d'autres étaient survenus. Le premier Consul voulait la paix à cette époque; il la demanda directement, noblement, par une lettre au roi d'Angleterre; mais cette démarche restant incomprise, force avait été de préparer la guerre. On se battait toujours sur les Apennins et sur la ligne rhénane; Masséna venait de rendre Gênes, après une héroïque résistance; et les Autrichiens menaçaient de nouveau la frontière du Var. Les destins de la France, sauvés à Zurich par Masséna, demandaient un nouveau sauveur. Bonaparte quitta Paris, traversa le Grand-Saint-Bernard le 30 floréal an VIII (20 mai 1800), marcha sur Milan, y entra, alla ensuite chercher l'ennemi à Marengo, et y gagna l'Italie.

Au retour de cette campagne, il songea à l'Égypte. Maître de l'avenir, tranquille, voyant

que son étoile était redevenue sereine, il combina les moyens de secourir ses frères d'armes, de tirer d'embarras cette armée, l'un des plus beaux instrumens de sa gloire. Avisé par des agens sûrs, Bonaparte savait d'ailleurs que l'Angleterre méditait alors une descente en Égypte, avec les mêmes troupes que le général Brune avait chassées de Hollande, et que les Espagnols venaient de repousser du Ferrol. Il connaissait le mouvement des escadres britanniques dans la Méditerranée, les préparatifs qui se faisaient à Gibraltar et dans les îles Ioniennes, enfin les intrigues qui se nouaient à Constantinople, pour que l'agression nouvelle offrît un caractère de simultanéité et d'importance dont les autres avaient manqué jusqu'alors.

Les premiers navires armés furent *la Justice* et *l'Égyptienne*, qui mouillèrent à Alexandrie le 14 pluviôse an IX (3 février 1801), avec trois cents soldats, de l'artillerie et des munitions. Ce n'était rien; mais on projetait un armement plus considérable. Bientôt, en effet, Gantheaume sortit de Brest avec quatre vaisseaux de ligne et plusieurs frégates qui portaient quatre à cinq mille hommes. Cette esca-

dre parcourut l'Océan avec le plus grand bonheur; elle franchit le détroit de Gibraltar, et captura, sur la côte d'Afrique, la frégate anglaise *le Succès*. Cet incident heureux fut la cause d'une détermination malencontreuse. Les avis trouvés à bord de la prise parlaient d'une flotte considérable que l'Amirauté venait d'expédier sur les côtes de l'Égypte. Gantheaume eut peur; il craignit de sacrifier inutilement ses vaisseaux et ses frégates. Homme à vues assez étroites, pour ne rien dire de plus, il trouva que la conservation d'un petit nombre de bâtimens importait plus à la France que le salut d'une armée et la colonisation de l'Égypte. Au lieu de faire voile vers Alexandrie, il se rabattit sur Toulon. Vainement depuis essaya-t-il, sur des ordres formels, de reprendre la mer; les circonstances ne le servirent plus, et cet armement dispendieux n'aboutit qu'à une petite descente sur l'île d'Elbe. De toute cette escadre, *la Régénérée* seule, qui s'était détachée lors de l'appareillage, arriva devant Alexandrie, où elle mouilla le 10 ventôse an IX (1er mars 1801). Elle portait deux cents hommes de la 51e demi-brigade, une compagnie d'artillerie et des munitions. Le même jour, le brick

le Lodi, parti de Toulon, jeta aussi l'ancre dans le port. Ce double exemple prouvait qu'avec plus de résolution et de sang-froid Gantheaume aurait réalisé sa mission, si décisive pour l'avenir de l'Égypte. Cinq mille hommes de troupes fraîches, campés sur le littoral qu'allaient menacer les Anglais, suffisaient pour le salut de la conquête, assuraient la victoire contre les Anglais et contre les Turks.

Ce malheur n'arrivait pas seul. Réduite aux abois depuis long-temps, mourante de besoin, la garnison française de Malte avait rendu cette ville au général anglais Pigott, le 18 fructidor an VIII (5 septembre 1800). Un blocus de deux ans et un jour avait épuisé toutes les ressources des soldats et des bourgeois. On avait mangé tour à tour les ânes, les mulets et les chevaux qui se trouvaient dans l'enceinte des murs; puis on avait passé aux chats et aux chiens, et enfin aux rats, qui se faisaient plus rares de jour en jour. Dans le cours du siége, la consommation de l'armée assiégeante, en munitions, avait été de 52,000 boulets, bombes ou obus, et d'environ 700,000 cartouches.

Ainsi, le seul point intermédiaire entre la France et l'Égypte venait d'être occupé par les

Anglais. Le major-général Pigott commandait dans Malte, et le capitaine Ball, de la marine royale, en était le gouverneur civil. Cette circonstance fut décisive peut-être pour hâter des projets d'une nature plus étendue et d'un résultat plus douteux. La descente en Égypte fut résolue et organisée.

—

CHAPITRE VII.

Itinéraire de l'armée anglaise. — Son apparition sur la rade d'Abouqyr. — Débarquement. — Prise d'Abouqyr. — Bataille de Canope.

L'armée anglaise qui menaçait alors l'Égypte n'y arrivait pas à l'improviste, et sans avoir promené ses destins dans la Méditerranée. Sous les ordres de sir Ralph Abercromby, elle avait quitté Gibraltar le 11 brumaire an IX (2 novembre 1800); après une relâche à Minorque, elle s'était remise en mer le 30 brumaire (21 novembre), avait mouillé à Malte le 10 frimaire (1er décembre); puis, passant à la vue des rivages candiotes, elle avait le 8 nivôse (29 décembre) jeté l'ancre dans la baie de Macri.

Là les soldats, fatigués par le séjour du bord, obtinrent de camper à terre dans une plaine

spacieuse et salubre. On exerça l'armée à la descente; toutes les chaloupes du bord chargées de troupes se dirigeaient chaque jour vers le rivage, et les soldats apprenaient à se former en bataille aussitôt qu'ils avaient mis pied à terre.

Pendant ce temps, on cherchait à s'entendre avec le Grand-Vizir au sujet du plan de campagne des armées coalisées. Le major-général Moore, envoyé à Jaffa pour s'aboucher avec Youssouf-Pachâ, l'avait trouvé avec deux mille hommes à peine, incapable d'ouvrir la campagne, obligé de garder long-temps encore une attitude défensive. Le résultat de cette mission avait été de convaincre les Anglais qu'ils n'avaient rien à espérer de ce côté. Ils attendirent encore quelque temps les secours directs que Constantinople devait envoyer. Le Capitan-Bey était alors dans la rade de Macri sur son vaisseau amiral *le Táoussy-Bahary*, ou *Paon de la mer*. D'autres vaisseaux à trois ponts devaient le rejoindre. Enfin tous les préparatifs étant faits et la flotte ayant été renforcée par une multitude de polacres, chebecs et canonnières, lord Keith qui la commandait fit signal de mettre à la voile le 3 ventôse an IX (22 février 1801). Cette multitude de

bâtimens de toutes les grosseurs et de toutes les voilures offrait un imposant spectacle.

Neuf jours de traversée orageuse et pénible conduisirent la flotte dans la baie d'Abouqyr. Dans la soirée du 10 ventôse (1er mars), elle reconnut les attérages. Voici le détail de ses forces tant de mer que de terre :

Le Foudroyant, vaisseau amiral monté par lord Keith, de 80 canons.

Le Tigre, de 80
L'Ajax, de 80
Le Kent, de 74
Le Minotaure, de 74
Le Northumberland, de 74
La Swiftsure, de 74
Huit vaisseaux armés en flûte.
La Pénélope, frégate de 36 canons.
La Pique, de 40
La Flore, de 36
La Florentine, de 36
La Sainte-Dorothée, de 42
L'Ulysse, de 44
Trente-neuf autres frégates non armées;
Une corvette ;
Et trois bricks en guerre.

L'armée navale des Ottomans comptait six

vaisseaux dont l'un, *le Sultan Sélym*, de 110 canons, *le Táoussy-Bahary*, de 80, et quatre autres de 74; plus huit corvettes et une foule de polacres, chebecs, etc.

Cette flotte portait une armée anglaise composée de 15,000 hommes environ d'infanterie, 1,200 cavaliers et 600 artilleurs. Ses chefs étaient: sir Ralph Abercromby, généralissime;

Lieutenant-général : sir Hely Hutchinson;

Majors-généraux : Coote, Cradock, Cavan, Moore ;

Brigadiers-généraux : Doyle, Stuart; et ensuite Finch et Lawson.

Le Capitan-Pachâ avait sur son escadre 600 Albanais ou Janissaires.

Plus tard, le corps de Cipayes venus de l'Inde sous les ordres du major-général Baird, porta le total effectif de l'armée anglaise à 24,000 hommes; et les combattans turks accourus, soit par le Désert, soit par la Méditerranée, s'élevèrent à 28,000 hommes; en tout 52,000 ennemis.

A cela, d'après un relevé qui semble exact, les Français n'avaient plus que 15 à 16,000 hommes à opposer.

Avec de sages dispositions ce nombre aurait suffi; mais une fatalité désastreuse pesait

alors sur l'armée : Menou la commandait.

Menou averti par Mourad-Bey, par les lettres de *l'Égyptienne* et de *la Justice*, Menou qui n'avait pas même eu l'habileté de s'assurer au Kaire si 18,000 Anglais séjournaient ou ne séjournaient pas deux mois à Marmorice dans les eaux du Levant, Menou qu'une armée errante depuis cent trente jours sur la Méditerranée prenait au dépourvu, qui n'avait pas voulu ou qui n'avait pas su voir des apprêts si évidens et si hostiles, Menou, quand parurent devant Abouqyr l'amiral Keith et le général Abercromby, n'avait pris aucune mesure pour la défense de ce littoral. Il venait même de retirer de Damiette et d'Alexandrie, mille hommes de leurs garnisons, cinq cents à peu près de chacune. Avec l'intention de faire des chances à ses adversaires et de sacrifier la partie, on n'eût pas agi autrement.

La même fatalité sembla peser sur les mesures ultérieures quand le 13 ventôse (4 mars) un exprès eut annoncé au Kaire l'apparition d'une flotte. A cette nouvelle, Menou perdit la tête. Au lieu de partir lui-même pour Abouqyr, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître; à l'opposé de Bonaparte et de

Kléber si prompts à agir en personne, il resta au Kaire, signa des proclamations, donna des ordres. Et quels ordres! Abouqyr était menacé; c'était là qu'il fallait se porter; nul autre point n'eût prêté comme Abouqyr à une descente; mais lui, Menou, ne faisait pas de ces petits calculs vulgaires; il se trouva plus vulnérable du côté de Salahiéh et de Damiette, bien qu'aucun ennemi ne menaçât ces deux points; il envoya sur le premier Reynier, sur le second Morand. Bron et Lanusse devaient se porter seuls vers Abouqyr, le premier avec le 22e chasseurs seulement; le second, qui partit le 14, avec sa division; et encore la 88e, qui en était la plus forte demi-brigade, se trouva-t-elle rappelée au Kaire le jour du départ.

Quelques généraux, et Reynier entre autres, essayèrent pourtant de combattre ces aveugles et fatales instructions. Ils exposèrent à Menou que le seul point menacé, au moment actuel, était Abouqyr; qu'il fallait y concentrer ses forces, s'y porter à la hâte pour battre les Anglais; qu'une fois rejetés sur leurs vaisseaux, on songerait au Grand-Vizir, s'il donnait signe de vie; que si Youssouf pourtant tentait une diversion simultanée, on serait à temps, les An-

glais battus, de lui faire payer cher tout avantage temporaire. Puis on citait Bonaparte qui, dans une position analogue, ne s'était pas affaibli en se divisant; on rappelait au Général en chef qu'il ne s'agissait pas cette fois de troupes orientales, mais de bataillons disciplinés, et qu'il fallait éviter le découragement d'un premier désastre. A tout cela Menou répondait par des ordres réitérés et impératifs, comme s'il n'eût eu rien de mieux à faire que de constater la mesure de son autorité, fût-ce aux dépens du salut commun. La peur et la haine, la jalousie et l'aveuglement présidaient alors aux destins de cette vaillante armée que, dans les jours de crise, Bonaparte trouvait si admirable.

Sur le littoral pourtant, en face de cette flotte qui allait vomir des soldats, s'accomplissaient quelques mouvemens de troupes. Friant, qui commandait dans ce rayon, avait à peine à ses ordres 2,000 hommes; il chercha à les multiplier par leurs positions. Il plaça à Rosette et au fort Julien 150 hommes de la 61[e]; à Edko et à la Maison-Carrée 300 hommes tirés de la 75[e], de la 25[e] et du 3[e] régiment de dragons; enfin à Abouqyr, 1,500 hommes, provenant des 61[e], 75[e], 51[e] et 25[e], et du 18[e] de

dragons. Toute la garnison d'Alexandrie était ainsi hors des murs et disposée pour la défense de la côte. La ville restait gardée par les marins et par les invalides.

Évidemment cette poignée d'hommes ne suffisait pas pour résister à la descente, opérée avec le concours de nombreux équipages, de chaloupes bien armées, et de vaisseaux qui pouvaient appuyer de leur feu les soldats jetés à terre. Tout au plus pouvait-on espérer qu'en culbutant dans la mer les premiers débarqués, on découragerait les autres et on les empêcherait de se former sur la plage. Dans l'attente de renforts, un jour ou deux de gagnés, c'était immense.

Les Anglais, de leur côté, n'arrivaient sans doute que bien renseignés sur l'état de défense de la côte et sur les pitoyables mesures de Menou. Cependant la mer ne leur permit pas de tenter la descente pendant les premiers jours qui suivirent leur arrivée. Soit qu'ils se défiassent et voulussent attendre, soit que la houle les en empêchât, ils restèrent impassibles du 11 au 16 ventôse (2 au 7 mars). Le 16, sir Sidney-Smith, toujours hardi comme un capitaine de brûlot, se jeta dans une chaloupe

pour aller attaquer une canonnière française embossée à l'entrée du lac de Maadyéh. Il la surprit, fit jeter ses canons à la mer, la démantela, et ramena, à bord du vaisseau amiral, un Arabe et un Français, caporal d'artillerie, trouvés sur cette embarcation. On sut, par ce dernier, l'état exact des troupes françaises cantonnées dans les environs. Le même jour, la mer s'étant calmée, il fut décidé que le débarquement commencerait le lendemain.

Le 17 ventôse (8 mars), en effet, à la pointe du jour, une fusée, partie du *Foudroyant*, donna le signal de rassembler et de charger les chaloupes. La première division anglaise destinée à prendre terre se composait, 1° de la réserve, commandée par le major-général Moore et le général Oakes; 2° de la brigade des gardes du major-général Ludlow; 3° d'une partie de la première brigade formée du second bataillon du Royal, et des premier et second bataillons du 54e régiment, sous les ordres du major-général Coote; enfin de dix pièces de canon, avec le nombre nécessaire d'artilleurs; le tout formant ensemble près de six mille hommes de troupes. A trois heures et demie du matin, les chaloupes, remplies de

soldats, se dirigèrent vers le lieu du rendez-vous, à côté de trois bâtimens de guerre mouillés sur une ligne parallèle au rivage et hors de portée du boulet.

Ces chaloupes, à fond plat, contenaient chacune cinquante hommes, outre les matelots employés à ramer. Les soldats avaient reçu l'ordre de s'asseoir à fond de cale, avec leurs fusils entre les jambes. Toutes les embarcations de la flotte étaient occupées à ce transport, soit qu'elles fussent chargées de combattans, soit qu'elles servissent de remorqueurs.

Quand le jour parut, les bateaux s'ébranlèrent pour aller jeter à terre leur armée flottante. Le capitaine de marine Cochrane dirigeait le mouvement. Pour le seconder, les bombardières anglaises *la Tartare* et *la Furie* commencèrent un feu actif contre les mamelons qui abritaient les Français.

Sur le rivage aucun soldat ne paraissait encore : on eût dit que la descente allait s'opérer sans coup férir. Tant que les chaloupes furent hors de portée tout resta muet ; pas un être vivant ne se montra sur ces sables.

Les Français attendaient ; ils ne voulaient pas brûler des amorces inutiles. Peu nombreux,

ils avaient besoin de ménager leurs coups et de n'en point porter qui ne fussent sûrs. Friant, pour abriter les troupes contre l'artillerie des canonnières anglaises, les avait disposées derrière les mamelons de sable dans l'ordre suivant : la 61ᵉ demi-brigade, avec une pièce de 12, deux obusiers et ses deux pièces de 4, appuyait sa droite vers le commencement de la digue du lac Maadyéh; elle avait à sa gauche le 18ᵉ dragons, tandis que le 20ᵉ dragons et la 75ᵉ se tenaient sur le revers occidental de la hauteur des puits. Les détachemens de la 25ᵉ et de la 61ᵉ formaient, avec deux pièces de 8 et un obusier, une réserve entre ce dernier corps et le fort d'Abouqyr.

La colline où se trouvaient les puits est un mamelon de sable mouvant, de pente rapide, surtout du côté de la mer. Ce point est le seul où des troupes qui débarquent puissent trouver une position militaire avantageuse. Bonaparte, ayant examiné le terrain lors de la première bataille d'Abouqyr, avait donné l'ordre d'y construire un fort; cet ordre était resté sans exécution.

Les chaloupes long-temps massées au milieu de la baie finirent par prendre une direction en

se divisant en deux lignes. Quand elles se trouvèrent à portée du canon, un feu terrible les salua.

Les pièces des mamelons, celles du fort d'Abouqyr ouvrirent de meurtrières décharges qui se succédèrent presque sans interruption. Des bombes, des obus tombaient par centaines autour des embarcations et les couvraient d'une pluie d'eau. A mesure que les Anglais approchaient du rivage, le feu redoublait d'intensité; des projectiles de tout calibre, boulets, balles, biscaïens, sifflaient de toutes parts comme un infernal orchestre.

Cependant les marins qui manœuvraient les embarcations ne semblaient guère s'effrayer de ce vacarme. Debout et la rame à la main, ils continuaient leur service, plus exposés que les soldats, accroupis et abrités par les plats-bords. Dans ce moment plusieurs chaloupes furent coulées; l'une d'elles qui portait un détachement des gardes, percée au centre par une bombe, s'enfonça avec tous les hommes qui la montaient blessés ou non blessés. La submersion était la mort pour des hommes qui portaient dans leur giberne soixante cartouches et des vivres pour trois jours.

Impassibles, les embarcations gagnèrent le rivage où les Français les attendaient. Ce moment fut une mêlée affreuse. La brave 61e demi-brigade, impatiente d'en venir aux mains avec les Anglais, s'élança sur la grève au moment où ils abordaient : elle entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et alla les attaquer au sein même de leurs chaloupes, où un grand nombre d'entre eux fut tué à la baïonnette. Mais pendant que la descente était annulée de ce côté, la seconde ligne des Anglais accourait pour appuyer la première, et quatre compagnies de leurs flanqueurs, placées à l'extrême droite, gravissaient avec intrépidité la colline où se trouvaient les puits. Craignant d'être tournée, la 61e reprit alors la hauteur, en se bornant à la défendre contre les assaillans.

A la gauche, c'était la cavalerie française qui donnait. Les 18e et 20e dragons chargeaient les troupes de débarquement que commandaient les majors-généraux Coote et Ludlow; repoussée dans un premier choc, elle recommençait l'attaque; mais la seconde ligne anglaise, étant parvenue à se former, rendit la rencontre trop inégale. Nos dragons se replièrent. De tous les corps présens, le seul qui

n'eût pas donné était la 75ᵉ demi-brigade, qui, avertie trop tard du débarquement, trouva les Anglais déjà formés sur la hauteur. Elle essaya bien de se mettre en ligne, mais le feu des Anglais lui occasiona un si grand vide dans ses rangs, que son déploiement s'effectua mal, et, pour éviter des pertes plus fortes, elle fut obligée de se replier.

Ce combat sur la grève, qui dura vingt minutes à peu près, se termina donc à l'avantage des Anglais. Les hauteurs leur restèrent, et bientôt les marins de sir Sidney-Smith y eurent mis en batterie quelques pièces de campagne. Comme nos canons de la gauche ne produisaient pas assez d'effet, on voulut les rapprocher de la hauteur avec les détachemens de la 51ᵉ et de la 25ᵉ, et ce mouvement aurait peut-être empêché les Anglais de se déployer, si les sables n'y avaient apporté quelque lenteur. Quand on approcha de la place, les régimens de flanqueurs britanniques l'occupaient; il fallut que les artilleurs se repliassent sur la 75ᵉ demi-brigade qui s'était retirée à la distance de trois cents toises.

Alors la 61ᵉ reçut l'ordre de suivre à son tour le mouvement de retraite : mêlée, depuis

une heure avec les Anglais, dans une lutte corps à corps, d'autant plus animée qu'elle commençait à obtenir quelques avantages, elle n'exécuta cet ordre qu'avec répugnance et dépit. Elle s'y résigna pourtant, et quitta la place dans le meilleur ordre, emmenant toute son artillerie et formant l'arrière-garde. On détacha dans Abouqyr une compagnie de la 61e pour renforcer sa garnison, et les troupes se réunirent à l'endroit que l'on nommait l'embarcadère, sur la langue de terre étroite et longue qui sépare la mer du lac Maadyéh. La perte des Anglais dans cette affaire avait été de près de mille hommes tués; celle des Français de quatre cents. Dans le nombre étaient l'adjudant-général Martinet, officier de marine, passé dans le service de terre après le combat naval d'Abouqyr; les chefs de bataillon de la 61e Senneville et Vilain, ainsi que plusieurs officiers estimés. Parmi les blessés se trouvaient le chef d'escadron Le Clerc du 18e de dragons, les capitaines Boyeldieu et Bodelin de la 61e.

Alexandrie avait été, on l'a vu, totalement dégarnie. Toutes ses troupes s'étaient portées vers le littoral menacé. Quand la descente eut réussi, il y avait à craindre que l'armée d'inva-

sion ne se portât vers la place; l'ordre fut donné de s'y retirer pendant la nuit; on fit le même signal au bataillon de la 75ᵉ, au détachement de la 25ᵉ, et au 3ᵉ dragons, qui étaient à Edko. Une fausse interprétation de cet ordre fit évacuer la Maison-Carrée, poste fortifié, important à conserver pour défendre le passage de la bouche du lac. Il resta à Rosette cinquante hommes de la 61ᵉ, et au fort Julien une compagnie de cette demi-brigade et des invalides. Les Anglais passèrent alors sur la hauteur qui domine le village d'Abouqyr; ils commencèrent l'investissement du fort, et poussèrent leur avant-garde jusqu'au défilé du débarcadère. Les réserves et la Garde formaient la première ligne, la brigade du général Coote la seconde, celle du major-général Cradock la troisième, et celle du major-général comte Cavan la quatrième. Les troupes des brigadiers-généraux Stuart et Doyle prirent position devant le fort qui avait refusé de se rendre.

Les jours suivans, la position se modifia. Le général Friant disposa sa poignée d'hommes en avant d'Alexandrie, de manière à présenter un front à peu près inattaquable, appuyant sa droite au lac, et sa gauche à la mer. Les trou-

pes du général Abercromby furent à leur tour disposées sur deux lignes : la première au milieu d'un bois de palmiers à l'extrémité de la plaine, et affourchée sur la route qui conduit à Alexandrie; la seconde sur les hauteurs qui se prolongent de la mer au lac Maadyéh. Le soir même de l'affaire, une foule de bâtimens légers entra dans le lac, et inquiéta tellement les lignes françaises par des décharges d'artillerie, que Friant fut obligé de faire quelques cents pas en arrière, et de s'adosser presque à la première enceinte d'Alexandrie.

Le débarquement était donc effectué, malgré l'héroïque résistance des troupes qui se trouvaient sur les lieux, malgré les combinaisons rapides de Friant, malgré le fort et les batteries de campagne. La quantité de chaloupes employées à la descente, leurs mouvemens qui menaçaient à la fois divers points, le dévouement et l'intrépidité des équipages anglais, firent tourner cette première affaire au désavantage de notre armée. Quand on songe pourtant qu'avec deux mille hommes et quelques pièces de canon de plus à leur opposer, les troupes britanniques n'auraient jamais pu mettre pied à terre, qu'on eût ainsi annulé leurs

efforts, et rendu stérile cet armement ruineux venu de si loin, c'est à éprouver un redoublement de haine et de colère contre l'inepte général qui n'avait voulu ni prévoir ni empêcher un aussi fatal résultat.

Ce sentiment d'indignation domina au Kaire, quand le 20 ventôse (11 mars) on apprit le débarquement des Anglais et la retraite du général Friant. Avant cette seconde et désastreuse nouvelle, on s'était bercé de billevesées d'état-major. Comme on ne recevait pas d'exprès, chaque jour, coup sur coup, on s'imaginait que l'armée anglaise était venue faire une simple promenade dans la baie d'Abouqyr, une campagne d'évolutions. On se répétait si souvent : « Ils ne débarqueront pas! » qu'on avait fini par y croire. Mais quand l'attaque fut devenue évidente et décisive, quand on sentit trembler le sol égyptien sous les pas des Anglais, alors d'autres pensées agitèrent les esprits. Évidemment Menou avait perdu l'avantage de la position, par le fait seul de ses lenteurs et de ses préventions. Il n'avait pas dit comme Bonaparte : « C'est à force de jambes » qu'on gagne les batailles. » Il n'avait pas couru de Gizéh à Abouqyr d'une seule traite,

le jour même de la nouvelle. Au contraire, il était resté impassible dans son palais, il avait donné aux troupes des ordres si singuliers, si absurdes, que la plus grande partie des soldats marchaient alors dans une direction opposée à celle du théâtre de la guerre. On a vu comment il répondit à Reynier, quand celui-ci revint deux fois à la charge pour lui signaler les mesures les plus efficaces et les plus urgentes. Sept jours écoulés depuis l'apparition de l'ennemi auraient été plus que suffisans pour rendre toute descente impossible. La campagne eût été terminée sans s'ouvrir.

Quand les nouvelles désastreuses parvinrent au Kaire, les chances n'étaient plus les mêmes. Les Anglais avaient eu le temps de se retrancher dans leurs nouvelles positions; leur artillerie était débarquée, leurs forces toutes déployées sur la presqu'île. D'un autre côté on n'ignorait pas que le Grand-Vizir s'ébranlait pour venir camper à êl-Arych, et menacer Salahiéh. Le temps suffisait-il alors pour battre les Anglais, et revenir ensuite contre Youssouf-Pacha? On savait en outre que l'armée descendue à Abouqyr n'était qu'une portion des troupes expéditionnaires; on savait que des

bataillons venus de l'Inde devaient placer les Français entre deux feux et les forcer à se défendre à la fois dans le Sayd et dans la Basse-Égypte. Les premiers transports de ce convoi avaient paru dans la Mer-Rouge, et, si la guerre se prolongait à Abouqyr, les soldats du général Baird avaient le temps de descendre le Nil et de menacer le Kaire. Les nouvelles d'Alexandrie étaient d'ailleurs vagues et incomplètes. On ne savait pas au quartier-général si les troupes du général Friant, impuissantes à interdire l'abord du rivage, avaient pu suffire pour la défense d'Alexandrie ; on ignorait si cette place n'avait pas été enlevée dans un audacieux coup de main. On pouvait, en exagérant les chances désastreuses, supposer même que le général Abercromby avait poussé plus loin ses avantages, et que non content d'écraser le général Friant, il s'était encore rabattu sur Lanusse et ses trois demi-brigades trop faibles pour résister à un tel déploiement de forces. Avec un peu plus d'audace et d'activité, les Anglais auraient pu en effet réaliser tous ces avantages.

La conclusion de cela, c'était qu'il fallait se hâter, et réunir des forces aussi imposantes

que le permettaient une situation imprévue et l'affaiblissement graduel de l'armée. Le général Menou fit donc partir du Kaire le 21 ventôse (12 mars) la 88ᵉ demi-brigade, qu'il avait si mal à propos retenue, un bataillon de la 25ᵉ, huit cent cinquante hommes de la 21ᵉ, arrivés de Beny-Soueyf, la cavalerie et le parc d'artillerie qu'il borna à trois pièces de 12. Le général Rampon reçut l'ordre de partir pour Rahmaniéh avec la 32ᵉ, les carabiniers de la 2ᵉ, et une partie du 20ᵉ de dragons; et de laisser à Damiette, à Lezbéh et dans les autres forts, le reste de la 2ᵉ légère, cent dragons du 20ᵉ et une compagnie d'artillerie légère. Le général Reynier devait de son côté faire partir la 13ᵉ pour Rahmaniéh par la route du Delta, envoyer au Kaire la 9ᵉ demi-brigade qui devait y remplacer la 85ᵉ. Cet ordre fort ambigu laissait Reynier à Belbeïs sans troupes, n'ayant à opposer au Grand-Vizir, s'il se présentait, que son artillerie et son ambulance. Ce général prit sur lui de quitter la Charqiéh; il revint au Kaire avec les deux demi-brigades qui devaient marcher à l'ennemi.

Il y trouva Menou prêt à partir, après avoir fastueusement annoncé dans des or-

dres du jour, au Divan, à l'Institut, aux administrations, à l'armée, que des événemens nécessitaient sa présence sur la côte; qu'il allait combattre en personne les ennemis débarqués, les culbuter dans la mer, les anéantir, et qu'il ne tarderait pas à rentrer vainqueur au Kaire, pour annoncer que l'Égypte était libre. Le général Belliard devait garder la capitale avec la 9e demi-brigade, forte de 950 hommes seulement. A cette époque le général Donzelot était dans la Haute-Égypte avec 600 soldats. Les garnisons de Salahiéh, de Belbeïs, de Suez, de Lezbeh et de Bourlos, eurent l'ordre de rester chacune à son poste.

Ces dispositions n'étaient pas exécutées, Menou se trouvait encore au Kaire, que déjà le brave Lanusse engageait la bataille. Lanusse, comme il a été dit plus haut, était parti du Kaire le 13 ventôse (4 mars) avec le général Bron et ses chasseurs à cheval. Ces troupes étaient à Rahmaniéh le 17 (8), et à Alexandrie le 19 (10). Ce jour-là il effectua sa jonction avec le général Friant sur les hauteurs de Nicopolis, en avant d'Alexandrie. Friant supposait que l'intention de l'ennemi était de couper la communication d'Alexandrie à Birket, la

seule route par laquelle pussent arriver les renforts. A la tête de 4,000 hommes, il résolut alors de l'empêcher. Il quitta sa position en avant d'Alexandrie, et vint occuper les hauteurs qui s'étendent perpendiculairement de la mer jusqu'à l'extrémité du lac Maadyéh. Lanusse se disposa avec les troupes de sa division, de manière à occuper par sa gauche la position du camp des Romains, et à se déployer par sa droite jusqu'au chemin d'Abouqyr. Une partie de la division Friant, sous les ordres du général Delegorgue, s'étendait vers la digue entre le lac Maadyéh et le lac Maréotis; enfin la brigade de cavalerie du général Bron, placée en seconde ligne, était masquée en partie par des hauteurs. Elle fournissait une grand'garde près d'une maison située à une demi-lieue de l'embarcadère. L'intention de Friant était d'attendre les Anglais dans cette position; il croyait que de sa défense dépendait le résultat de la campagne. Comme le lac Maréotis n'était praticable dans cette saison ni pour l'artillerie, ni pour la cavalerie, il eût suffi aux Anglais de s'établir sur les digues du canal d'Alexandrie et du lac Maadyéh, pour isoler tout-à-fait Alexandrie du reste de l'Égypte, et tenir sa garnison

privée de renforts. Dût toute l'armée anglaise attaquer ce point essentiel, il sembla à Lanusse et à Friant qu'ils devaient s'obstiner à le disputer.

Les Anglais ne paraissaient pas disposés à souffrir leur établissement dans cette position, Peu à peu la flotte avait mis à terre tous les hommes, tous les magasins, toute l'artillerie de l'armée expéditionnaire. Tous les moyens d'attaque étaient prêts le 20 (11). Ce jour-là ils se portèrent vers l'embarcadère, où ils achevèrent de s'organiser; le lendemain 21 (12), ils se remirent en marche à huit heures du matin, et repoussèrent la grand'garde de cavalerie qui se replia en annonçant leur approche.

Ensuite ils continuèrent leur mouvement, Au nombre de 17,000, ils s'avancèrent contre 4,000 fantassins, et 500 cavaliers français avec 22 pièces d'artillerie. L'ennemi marchait lentement, se traînant avec peine dans les dunes mouvantes qui le séparait du camp de Lanusse. A la hauteur de sa gauche, dans le lac Maadyéh, s'avançaient des canonnières, ainsi qu'un grand nombre de barques chargées de munitions, de vivres et d'eau douce. Ce ne fut guère qu'à deux heures de l'après-midi que les Anglais

se trouvèrent à portée. Dès qu'ils eurent fait halte, deux pièces de canon ouvrirent le feu du côté des Français et tuèrent quelques hommes. Les Anglais ripostèrent, et la journée se passa ainsi en escarmouches d'avant-postes et en décharges insignifiantes.

Le lendemain 22 (13 mars), l'affaire recommença à la pointe du jour. Craignant l'impétuosité française, et surtout les charges de la cavalerie, les Anglais se formèrent sur trois lignes, gardant au centre un carré dont les côtés étaient composés d'infanterie en colonnes serrées. L'ordre de bataille était le suivant : en tête marchait la brigade du major-général Cradock ; à la gauche, le long du lac, et à une hauteur parallèle de Cradock, venait la brigade du major-général Cavan ; la brigade du major-général Coote suivait celle de Cradock et devait la soutenir au besoin. La réserve, sur deux colonnes, filait le long de la mer, à la hauteur de la brigade Coote. Les Gardes étaient en ligne avec la seconde colonne de la réserve. Enfin, les brigades Stuart et Doyle marchaient le long du lac et derrière la brigade Cavan.

Quand ces troupes, dans leur marche vers la hauteur, furent arrivées à une portée raisonna-

bat, ces deux corps commencèrent alors leur retraite.

Pendant ce temps, Friant s'était avancé avec les 25e et 75e, dont les tirailleurs inquiétaient l'aile gauche des Anglais. La 61e avait aussi marché jusqu'à la pointe du lac Maadyéh; elle était aux prises avec cette aile qui, arrêtée et formée en bon ordre, la recevait par un feu bien nourri. La lutte se soutint de la sorte pendant quelque temps; mais quand la retraite de la division Lanusse commença à s'effectuer, la place ne fut plus tenable. La 61e se retira sur la digue du canal. De son côté, le général Friant fit reprendre aux 25e et 75e leur position sur la hauteur.

Alors Friant et Lanusse comprirent que la lutte était par trop inégale, et que le courage ne pouvait suppléer à l'énorme avantage du nombre. Dix-sept mille hommes contre quatre mille cinq cents, près de quatre pour un, la disproportion était forte, et c'était déjà beaucoup d'avoir risqué la bataille. Une belle charge, exécutée par le 3e de dragons, dégagea la 4e légère, et ralentit la marche des Anglais. La 69e, formant l'arrière-garde et cheminant le long de la mer, opéra une retraite par échelons

qui fut admirée des ennemis eux-mêmes. Sur la droite, près du canal, la 61e exécuta un pareil mouvement. A chaque centaine de pas, l'artillerie légère, se mettant en batterie, saluait d'un feu meurtrier les troupes qui poursuivaient. Dans cet ordre, et avec ces avantages, les Français arrivèrent sur les hauteurs de Nicopolis, où ils prirent position.

Les Anglais pourtant, après avoir dépassé la hauteur du camp des Romains, déployèrent leurs colonnes du centre comme s'ils eussent voulu attaquer de nouveau; mais, au bout de quelques minutes d'hésitation, ils se bornèrent à faire marcher leur aile gauche sur le mamelon le plus élevé au-delà des étangs, et à détacher un bataillon sur le canal. Encore ne purent-ils pas long-temps garder cette position : le feu des pièces placées sur les hauteurs de Nicopolis et quelques tirailleurs jetés dans le canal les forcèrent bientôt à la retraite. L'aile gauche quitta à son tour le mamelon, et alors l'armée britannique assura sa position, portant sa droite à la mer vers le camp des Romains, sa gauche au canal d'Alexandrie, où elle occupa le hameau de Bedah, vis-à-vis la pointe du lac Maadyéh. Ainsi elle commandait le canal, et

tenait les Français acculés sous les murs d'Alexandrie. Au lieu de pousser plus loin ses avantages, elle se fortifia dans cette position, éleva des redoutes hérissées de canons de gros calibre, traça des lignes de retranchement, et, comme les Turks à une autre époque, se crut heureuse qu'on la laissât posséder tranquillement ce coin de la péninsule. Malheureusement les temps n'étaient plus les mêmes : ce n'était plus Bonaparte qui accourait pour combattre les Turks, mais Menou qui venait se mesurer avec les Anglais.

Dans l'affaire de Nicopolis, les Anglais eurent 1,500 hommes mis hors de combat. La perte du côté des Français fut de 500 hommes. Le général Lanusse fut lui-même légèrement blessé.

Les deux généraux français s'étonnaient qu'on ne les attaquât point dans les nouvelles lignes qu'ils avaient prises. Ils sentaient qu'elles n'étaient pas susceptibles de défense, et ils n'auraient pas brûlé une cartouche à cette fin. La sûreté d'Alexandrie exigeait d'ailleurs que l'on prît des mesures moins précaires et une position plus rapprochée. Lanusse et Friant laissèrent donc sur les hauteurs de Nicopolis

une forte avant-garde, qui devait imposer aux Anglais, et les maintenir dans la pensée qu'on voulait s'y défendre; puis, ayant fait réparer l'ancienne enceinte des Arabes, fortifications avancées d'Alexandrie, ils y logèrent la 4e légère avec deux bataillons de la 18e : le 3e bataillon de cette demi-brigade fut établi à la redoute commencée sur la hauteur dite de Cléopâtre; le 3e bataillon de la 35e occupa les hauteurs près de la Colonne de Pompée. En même temps on travaillait à perfectionner les fortifications; on envoyait toute la cavalerie au-devant de l'armée, à l'exception du 18e dragons; enfin on expédiait d'Alexandrie un navire qui, trompant la croisière anglaise, devait aller annoncer en France les graves événemens dont l'Égypte était le théâtre.

De leur côté, les Anglais, rassurés sur leur position, s'occupaient de réduire le fort d'Abouqyr qui, depuis quinze jours, résistait à toutes leurs forces. Ce n'était pas un siége, mais une canonnade pour ruiner les défenses du fort et les abris de la garnison.

Le château d'Abouqyr n'était, à proprement parler, qu'une batterie de côte, fermée à la gorge : quelques travaux récens, ordonnés par

le général du génie Sanson pour le mettre à l'abri d'un coup de main, n'étaient pas même achevés au moment de la descente. L'armement se composait de deux pièces de 24 et de deux pièces de 8 : quelques autres canons n'étaient que des pièces de parade.

Quand les Anglais battirent ce petit ouvrage en brèche, sa garnison se composait d'un détachement de cinquante hommes de la 61e demi-brigade, de cinquante-cinq hommes d'un bataillon d'expédition arrivé de France à Alexandrie le jour même où l'escadre anglaise mouillait à Abouqyr. Le chef de bataillon du génie Vinache commandait le fort. L'approvisionnement en matériaux nécessaires à la défense se réduisait à quelques sacs à terre et quelques bois de charpente.

Cent hommes osèrent donc tenir tête à dix-huit mille; ils résistèrent huit jours entiers, malgré la canonnade de la flotte mouillée en rade d'Abouqyr, et malgré l'armée qui encombrait la presqu'île. Harassés de fatigue et de veilles, ces braves enfin capitulèrent; ils obtinrent de sortir du fort avec les honneurs de la guerre. Le 18 ventôse (9 mars), le fort d'Abouqyr fut remis aux Anglais.

Ainsi, sur ce littoral, la fortune se déclarait contre nous : la descente n'avait pu être empêchée; et la première affaire engagée avec l'ennemi, intempestive et inégale, allait retentir bientôt dans tout l'intérieur de l'Égypte avec ses résultats funestes et décourageans.

—

CHAPITRE VIII.

Bataille de Canope.

Menou partit du Kaire le 20 ventôse (11 mars), en annonçant qu'il allait faire prompte justice d'audacieux ennemis. Dans sa proclamation au Divan, publiée quelques jours avant qu'il quittât le Kaire, il avait cherché à allier le style oriental, avec ses images et ses fanfaronnades, au ton bref et précis des manifestes de Bonaparte. Cette pièce peut servir à compléter le portrait de l'homme. La voici :

« Abd-Allah-Jacques Menou,
» Général en chef,

» *A tous les grands et petits, riches et pauvres,*
» *à tous les cheyks et ulémas, à tous ceux*
» *qui suivent la vraie religion, à tous les*
» *habitans de l'Égypte enfin : salut !*

» *Au nom du Dieu clément et miséricordieux,*
» *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Ma-*
» *homet est son prophète.*

» C'est lui qui dirige les armées; il donne la
» victoire à qui il lui plaît; l'épée flamboyante
» de son ange précède toujours les Français et
» anéantit leurs ennemis. Les Anglais, qui par-
» tout sont les oppresseurs du genre humain,
» viennent de paraître sur les côtes; s'ils met-
» tent pied à terre, ils seront culbutés dans la
» mer.

» Les Osmanlys, poussés par ces mêmes
» Anglais, sont aussi en mouvement: s'ils
» avancent, ils rentreront dans la poussière du
» Désert, qui les engloutira.

» Vous, habitans de l'Égypte et du Kaire,
» je vous préviens que, si vous vous conduisez
» ainsi que doivent le faire les hommes craignant
» Dieu, si vous restez tranquilles dans vos
» maisons, si vous vaquez à vos affaires comme
» de coutume, vous n'avez rien à craindre;
» mais je vous préviens aussi que s'il arrivait à
» quelqu'un d'entre vous de vouloir exciter des
» mouvemens et de se révolter contre le gou-
» vernement français, je le jure au nom du

» Dieu et de son prophète, sa tête tombera à
» l'instant. Rappelez-vous ce qui est arrivé lors
» du dernier siége du Kaire. Le sang de vos
» pères, de vos enfans, de vos femmes a coulé
» dans toute l'Égypte, et principalement dans
» la ville du Kaire; vos propriétés ont été pil-
» lées et ravagées; vous avez été taxés à de
» fortes contributions extraordinaires : mettez
» donc bien dans votre esprit tout ce que je
» viens de vous dire. Salut à qui est dans la
» bonne voie; malheur à qui s'en écarte! »

Pendant que Menou s'adressait aux habitans du Kaire, et trouvait dans ces pitoyables détails une excuse de retard, l'armée ne se méprenait pas sur les répugnances d'un homme qui n'avait jamais eu un goût décidé pour les batailles. L'ironie française avait même trouvé le moyen de se faire jour au milieu de cette calamiteuse situation, et de plaisanter sur des choses qui devaient coûter tant de sang et de larmes. Il parut à cette époque des caricatures qui représentaient Menou, marchant contre les Anglais à cheval sur une tortue, entouré et suivi d'un nombre considérable de chameaux, qui portaient sa femme, son fils Souleymân et sa batterie de cuisine. L'un des chameaux

était chargé d'*ordres du jour*; un autre de *nouvelles presque officielles;* un troisième *de la vérité tout entière*. Ces trois chameaux succombaient sous le poids de leur charge. Quand une armée en est là, on peut dire qu'elle est perdue!

Après avoir expédié son dernier mot aux habitans du Kaire, Menou prit la route de Rahmaniéh, où il arriva le 22 ventôse (13 mars); il s'y reposa un jour, et envoya en reconnaissance le général Roize avec une partie de la cavalerie. Roize devait s'assurer si l'ennemi n'avait pas coupé et retranché la digue par-delà Bedah, et s'il n'avait pas tenté par hasard d'inonder la plaine. Il devait en outre essayer de toutes les manières de se mettre en rapport avec Friant et Lanusse, soit par le moyen de cavaliers français, soit par l'intermédiaire des naturels, à qui l'on devait remettre un papier portant ces mots : « Le Général en chef arrive » avec l'armée. »

Le 24 ventôse (15 mars) Menou marcha sur Damanhour, où il fut rejoint par Reynier et Rampon; et enfin toute l'armée réunie arriva au camp d'Alexandrie le 28 ventôse (19 mars). Pendant cette marche si lente et si pénible,

les Anglais avaient pu se renforcer dans leur camp, et tirer de leur flotte tout ce qui était nécessaire à un établissement définitif. Ils avaient pris une position telle, que la route d'Alexandrie à Rahmaniéh était coupée, et que, pour faire sa jonction, l'artillerie française se vit obligée de tourner le lac Maréotis jusqu'au Marabou, en passant par Agazy.

Les Anglais pourtant n'avaient pas fait d'autres démonstrations que de pousser quelques patrouilles vers Bedah. Le 27 ventôse (18 mars), le 12e léger (*light dragons*) rencontra vers ce village 50 hussards du 7e régiment, détachés avec une compagnie de carabiniers de la 21e. Nos hussards chargèrent les dragons anglais, traversèrent leur escadron; puis, retournant tout-à-coup leurs excellens chevaux arabes, poussèrent les cavaliers ennemis sur la compagnie de carabiniers, dont le feu acheva de les détruire.

Quand toute l'armée se trouva sous les murs d'Alexandrie, on oublia des récriminations inutiles et l'on songea aux moyens d'action. Temporiser eût été un faux calcul : l'ennemi campait là, affourché sur la route du meilleur port, du seul port de l'Égypte, cou-

pant ses communications avec l'intérieur, le bloquant par mer, le bloquant par terre, pouvant l'affamer au bout de quelques mois. Des diversions importantes se préparaient d'ailleurs; l'armée du Grand-Vizir s'ébranlait pour menacer la frontière, et le corps d'Anglo-Cipayes venu de l'Inde allait débarquer à Qosseyr. Il fallait donc tenter la bataille et la tenter promptement: complètement gagnée, elle rejetait les Anglais hors de l'Égypte; perdue, elle n'empirait pas la situation. C'était le cas d'agir avec cette célérité qui avait manqué aux premières mesures, et d'effacer les fautes commises par une réparation éclatante.

Cependant les ennemis se trouvaient dans une si bonne position et en nombre si supérieur, que l'attaque de front eût été périlleuse et fatale. La seule chose que l'on pût tenter, c'était un coup de vigueur sur les ailes. Les généraux sentaient cela; mais Menou à qui échappait toute idée de manœuvre et de combinaison militaire ne savait à quoi se résoudre. Pour la première fois, mettant de côté son amour-propre et ses répugnances, il se décida à consulter des hommes plus expérimentés que lui. Il n'osa s'adresser d'emblée à Reynier;

mais sous le prétexte que Lanusse avait longtemps commandé dans la Basse-Égypte, il lui fit demander un plan de bataille. Le brave Lanusse oublia les injures qu'il avait eues à essuyer de la part de Menou; il ne vit que l'ennemi campé en face, le salut de l'armée, la conservation de l'Égypte, l'honneur de la France. Il se rendit chez Reynier, et ils débattirent ensemble toutes les conditions de succès, pesèrent le pour et le contre, et finirent par dresser un travail qu'ils remirent à Lagrange. Le lendemain toutes les dispositions indiquées par les deux généraux étaient à l'ordre du jour de l'armée. On a dit que Lagrange seul était dans le secret, et que Menou ignorait le nom des auteurs du plan de bataille. Cette version n'est guère probable. Un chef d'armée, quand il n'a pas la capacité de dresser une combinaison stratégique, n'en accepte pas une aveuglément sans s'inquiéter de qui elle vient.

Au moment de la bataille du 30 ventôse (21 mars), les lignes des Anglais n'avaient pas plus de trois cents toises de développement: les deux ailes appuyées, la droite à la mer, et la gauche au lac Maadyéh, étaient flanquées par des chaloupes canonnières: la gauche était for-

tifiée par des redoutes construites sur la digue du canal d'Alexandrie et couverte par des étangs. Les redoutes, placées sur les hauteurs occupées par le centre de l'armée, prenaient des revers sur toute cette gauche, et le centre était également flanqué par la position de l'aile droite et par la redoute élevée à côté de l'ancien camp des Romains. Ces ouvrages contenaient beaucoup d'artillerie; les troupes étaient campées derrière, sur deux lignes; la réserve formait une troisième ligne en arrière de la gauche : l'attaque seule de la droite était praticable. On pouvait espérer de la culbuter par un grand effort, de la déborder par la marche supérieure de l'armée française; de faire agir ensuite toutes les troupes sur le centre, tandis que l'aile gauche serait occupée par une fausse attaque; de profiter enfin d'un moment favorable pour décider le succès avec la cavalerie et acculer les ennemis sur le lac Maadyéh.

Dans la lutte qui allait s'engager, l'état des forces d'ailleurs autant que celui du terrain était contre les Français; ils n'avaient que 8,350 hommes d'infanterie, et 1,380 chevaux, avec 46 pièces de canon. L'armée anglaise comptait 16,000 fantassins, 200 chevaux,

12 pièces de canon attelées et 30 en position dans les redoutes, sans compter celles des chaloupes canonnières.

Voici maintenant ce qui fut résolu pour l'attaque du 30 (21). Toutes les troupes devaient être en bataille à trois heures précises, à deux cents pas en avant du camp situé au-delà de la porte de Rosette.

Cela eut lieu en effet, et alors on se disposa de la manière suivante :

Le général Reynier, commandant l'aile droite avec sa division composée des 13e et 85e demi-brigades, s'appuyait à un pont jeté sur le canal d'Alexandrie ; à sa gauche et toujours vers l'aile droite, était Friant avec les 25e, 61e et 75e demi-brigades.

Le centre commandé par le général Rampon était formé par une colonne aux ordres du général Destaing, et composée de la 21e demi-brigade légère, de deux compagnies de grenadiers de la 25e de ligne, des grenadiers de la légion grecque, enfin d'une partie de la division Rampon, la 32e de ligne et trois compagnies de la 2e légère.

Le général Lanusse, commandant l'aile gauche, avait sous ses ordres la 4e légère, les 18e,

69e et 88e de ligne. Ce général forma les deux brigades des généraux Silly et Valentin en colonnes serrées, pour les déployer ensuite au-delà de la grande redoute et du camp des Romains, lorsqu'il aurait emporté les retranchemens de la droite des Anglais. La première de ces colonnes devait marcher directement sur la redoute, et la deuxième suivre le bord de la mer et passer entre elle et le camp des Romains. Le centre, formé sur deux colonnes, devait seconder ce mouvement du général Lanusse.

Le général Reynier devait refuser l'aile droite qu'il commandait jusqu'à ce que l'action fût vivement engagée par la gauche; puis se déployer entre les étangs qui couvraient la gauche des Anglais et le centre français pour attaquer celui des ennemis; il devait aussi détacher un corps pour attaquer la gauche des Anglais et les empêcher de porter sur Alexandrie des troupes dont leur grande supériorité leur permettait de se priver sur leur ligne. A son tour le général Bron aurait soutenu ce détachement; il se serait porté avec deux régimens dans le bassin du lac Maréotis, pendant que le corps des dromadaires l'aurait secondé dans une fausse attaque: on pouvait

d'autant mieux espérer que cette fausse attaque retiendrait les troupes ennemies, que les Anglais ignoraient la réunion et la présence de l'armée française, et qu'ils pouvaient craindre d'être attaqués du côté de Rahmaniéh, ce qui donnait l'avantage d'agir sur leur droite avec égalité de forces. La cavalerie devait rester en seconde ligne derrière l'infanterie, jusqu'à ce que le général Lanusse eût enfoncé la droite des Anglais et que le général Roize eût complété la victoire par une charge à fond.

Telles étaient les dispositions prises. On verra que les chances du combat empêchèrent de les réaliser, et que le résultat ne s'accorda point avec le programme. Plus tard, quand le désastre eut irrité les esprits, survinrent des accusations envenimées et réciproques. Il était nécessaire de consigner ici le détail du plan de Lanusse et de Reynier, pour qu'on jugeât ce procès récriminatoire.

Au crépuscule, les dromadaires s'ébranlèrent pour commencer leur fausse attaque; ils surprirent la première redoute, firent vingt prisonniers, et, se servant d'une pièce de canon trouvée sur les lieux pour tirer sur les autres redoutes, ils attirèrent for-

tement l'attention des ennemis. Alors la division Lanusse se mit en mouvement ainsi que les autres colonnes du centre et de la droite. Une compagnie de carabiniers de la 4e légère enleva bientôt un petit redan, dans lequel se trouvait une pièce de canon. De son côté, la brigade Silly, marchant sur la grande redoute, venait de faire mettre bas les armes à un détachement anglais, lorsque le général Lanusse s'aperçut que la colonne du général Valentin avait quitté les bords de la mer, et s'était dirigée dans le rentrant de la redoute et du camp des Romains, où les feux croisés de l'ennemi la retenaient en arrière. Calculant tont ce que cette erreur pouvait avoir de fatal, Lanusse s'élança lui-même vers ce point, rallia la colonne, et la ramena à l'ennemi. Déjà la troupe mieux dirigée marchait vers les Anglais, quand Lanusse, resté sur ce front de bataille, fut frappé à la cuisse d'un boulet parti des chaloupes canonnières. A la vue de ce malheur, quatre grenadiers s'élancèrent pour soutenir le général qui tombait. Au moment où ils le soulevaient, arriva un second boulet qui tua deux de ces grenadiers. Lanusse, emporté du champ de bataille, s'écriait, s'adressant à Menou : « Je suis perdu, et ta colonie aussi. »

Sa mort arrêta l'élan qu'il venait d'imprimer à l'attaque. La brigade Valentin ne put pas parvenir à se déployer, et le feu de l'ennemi força les soldats à se disperser derrière les mamelons. La 4e légère, qui formait la tête de la brigade du général Silly, rencontra vers l'angle de la redoute la 32e qui, dans l'obscurité, s'était dirigée trop à gauche. Ces deux corps, par une fatale méprise, se chargèrent un instant sans se reconnaître, et il fallut quelque temps pour réparer cette confusion déplorable; la 4e légère ne put franchir les fossés de la redoute; glissant sur leur flanc gauche, elle fut repoussée par la première ligne ennemie. Alors la 18e, qui en avait été séparée par la 32e, fut impuissante pour forcer la position.

La 32e pourtant, guidée par le brave Rampon, attaquait alors la première ligne des Anglais; mais un feu si vif partit des rangs ennemis que le général fut démonté et que ses habits furent percés de balles. Les rangs de sa vaillante demi-brigade s'éclaircissaient à vue d'œil. De son côté, marchant à l'ennemi avec les trois compagnies de carabiniers de la 2e légère, l'adjudant-commandant Sornet reçut une blessure mortelle, et sa colonne, malgré d'énergiques efforts,

ne put pénétrer dans les lignes ennemies. Le général Destaing, qui avait suivi la route d'Abouqyr, s'était glissé dans l'intervalle de la droite et du centre de la première ligne des Anglais; mais à peine s'était-il démasqué aux yeux de la seconde ligne, que le feu le plus vif l'arrêta dans sa marche. Destaing, légèrement blessé, fut obligé de quitter la partie; le chef de bataillon de la 21e Hausser, qui commandait sous ses ordres, eut la cuisse emportée. Ainsi la brigade restait sans chef au milieu de l'armée anglaise, qui détacha un régiment pour lui couper la retraite. Le second bataillon parvint à se retirer; mais trois compagnies du troisième bataillon, presque entièrement composées de Cophtes, dispersées en tirailleurs, furent obligées de se rendre. Trente hommes qui gardaient le drapeau se firent tous tuer avant de le céder aux ennemis. Un peu plus vers la droite, marchait la demi-brigade Heppler, qui fut repoussée après que son chef eut été mis hors de combat.

Ainsi rien ne se passait plus comme il avait été dit dans le plan de bataille. Chaque attaque avait lieu isolément, sans se lier avec un ensemble de mesures qui inquiétât l'ennemi sur divers points. Les petits corps séparés,

qui formaient le centre, s'étaient trop avancés avant d'avoir leur gauche appuyée par la prise de la grande redoute. On avait poussé les colonnes au hasard et sans seconde ligne, et l'obscurité se mettant de la partie, il en était résulté une bataille confuse, un pêle-mêle indescriptible. Dès la première demi-heure, une foule de généraux et de chefs de corps tombaient frappés, et, ne recevant plus d'ordres, les soldats se dispersaient derrière les mamelons.

Pendant que ceci se passait à la gauche et au centre, l'aile droite, d'après les dispositions arrêtées, attendait le succès de la gauche pour commencer son attaque. Au lieu de donner des ordres, le général Menou se promenait alors derrière l'armée. Un instant il avait parcouru le front de bataille à la tête de l'état-major; mais une balle ayant frappé son cheval à la tête, il trouva inutile de recommencer l'expérience, et se mit à l'abri du péril derrière les rangs de la cavalerie qui formait la réserve. Là, tranquille et moins décontenancé qu'à portée de la mousqueterie, il s'en fiait, pour les ordres à donner, pour les mouvemens à diriger, aux braves généraux qui commandaient sous lui. Reynier attendait toujours qu'il

intervînt pour faire avancer l'aile droite. Mais quand, à la suite de la mort et de l'échec de Lanusse, il vit que le Général en chef se renfermait dans un rôle passif, il prit sur lui d'ordonner ce mouvement. Évidemment la bataille était perdue, mais on pouvait la rendre moins meurtrière et plus courte. Il fallait appuyer les corps engagés pour qu'ils fissent leur retraite en bon ordre. Avant l'action, on n'avait d'espoir que dans un premier choc; cet espoir venait d'avorter; la fatale tentative de Lanusse avait privé l'Égypte d'un de ses plus braves généraux, et la bataille de sa meilleure chance. Les trois cinquièmes de l'armée, dispersés, sans qu'un corps s'appuyât sur l'autre, désorganisés à la suite d'un premier effort, privés de leurs chefs, ne pouvaient que difficilement se réunir pour attaquer de nouveau. Restait donc l'aile droite; mais l'aile droite était trop inférieure en nombre pour affronter seule le centre des Anglais, protégé par les feux de revers de la grande redoute du camp des Romains et de l'aile droite. Il fallait donc songer à se retirer. Si on l'eût fait avec une perte peu considérable, on aurait pu présenter ce combat comme une simple recon-

naissance, et l'armée restait encore assez forte pour tenir la campagne et conserver son rôle offensif.

Cette mesure ne fut pas prise. Menou se doutait à peine de la situation des combattans. Reynier n'en avança pas moins avec l'aile droite française vers la droite de l'ennemi. Laissant le général Damas avec la 13ᵉ demi-brigade de ligne, entre les deux étangs, pour occuper la gauche, et pousser des tirailleurs vers le canal d'Alexandrie, Reynier ordonna au général Friant de marcher vers la droite anglaise, et à l'artillerie légère de se porter en avant pour éteindre le feu des redoutes. Lui-même montant sur l'un des mamelons voisins, il plana pendant quelque temps sur tout le champ de bataille, cherchant à s'assurer des positions de l'ennemi et à préciser celles que les Français devaient prendre. Les Anglais, de leur côté, s'apercevant que les principaux efforts de nos troupes étaient dirigés contre leur droite, venaient d'y faire marcher leur réserve. Ils laissèrent à la gauche le général Hutchinson, avec un corps de six mille hommes qui ne fit aucun mouvement, quoiqu'il n'eût devant lui que huit cents hommes de la 13ᵉ demi-brigade

aux ordres du général Dumas, trois cent cinquante chevaux des 7e hussards et 22e chasseurs, et cent dromadaires.

Friant exécutait son mouvement, lorsque le général Menou s'imagina de rompre son inactivité par l'ordre le plus étrange, le plus absurde, le plus désastreux. Il se trouvait alors derrière la cavalerie, et sans doute la vue de cette troupe, si belle en bataille, placée hors du combat, comme réservé et comme moyen décisif, l'aspect de ces hommes impassibles pendant que leurs frères d'armes se battaient, tout cela éveilla en lui la pensée d'ordonner alors une charge. Peut-être avait-il la conviction que c'était là un trait de génie. L'idée d'entrer pour quelque chose dans cette bataille le tracassait d'ailleurs : il voulait au moins constater son pouvoir et sa présence par une ineptie. Un ordre formel alla donc dire au général Roize qu'il fallait charger à l'instant même.

Roize ne savait que penser. Le mouvement était si hors d'à-propos, il devait occasioner tant de mal, il offrait si peu de chances utiles, qu'il n'obéit pas au premier avis. Un second aide-de-camp arriva ; Roize resta encore en place. Enfin, à la troisième injonction, il cher-

cha à démontrer au Général en chef toute l'absurdité de son ordre ; puis, voyant que l'entêtement de Menou était plus fort que toutes ses raisons, il enfonça son casque sur sa tête, et se retournant vers ses cavaliers : « Camarades, » dit-il, on nous envoie à la gloire et à la mort ; » en avant!... » Et ils partirent. En passant dans les intervalles des 61e et 75e demi-brigades, cette cavalerie jeta quelque désordre dans leurs rangs. Reynier la rencontra lorsqu'elle était sous le feu de l'infanterie anglaise, et il était trop tard pour empêcher son mouvement ; la retraite aurait coûté autant de monde que l'attaque. Ce que fit alors Reynier, ce fut de presser le mouvement des demi-brigades qui pouvaient la soutenir. Mais déjà ces bataillons étaient disloqués et découragés. Le général Silly venait de perdre la cuisse ; le général Baudot avait été mortellement blessé en conduisant au feu la 85e ; une foule de chefs de corps avaient reçu des blessures plus ou moins graves ; auprès de la gauche et du centre, il ne restait plus un seul chef qui eût assez de sang-froid ou d'autorité pour ramener vers l'ennemi des colonnes où régnait déjà quelque désordre. . . . .

Cependant Roize n'en avançait pas moins. La mission qu'on lui donnait était contre toutes les règles connues de l'art militaire. Il n'avait pas à charger sur des bataillons déjà entamés, mais sur des lignes régulières et flanquées de canons ; il n'avait pas à labourer une plaine unie, mais un terrain accidenté, coupé de redans et de fossés; ce n'était pas un combat : c'était un sacrifice. Il l'accomplit noblement. La charge fut terrible, désespérée, à outrance. Le général Boussart, qui avec les 3e et 14e dragons formait la première ligne, se précipita sur les bataillons anglais placés en arrière de la grande redoute. Le 14e, arrêté par les fossés creusés sur le front du camp, fut obligé de les tourner ; mais quand cet obstacle eut été vaincu, une charge sur l'infanterie anglaise la mit en déroute et l'obligea à se retirer sous la protection de la seconde ligne. Alors l'artillerie des redoutes et les feux non moins meurtriers de cette seconde ligne prirent les escadrons français de front et de flanc : une foule d'officiers tombèrent coup sur coup, et le général Boussart fut lui-même atteint de deux balles. L'infanterie anglaise reprit l'offensive ; le régiment de Minorque accourut pour

soutenir les fuyards ; les 3e et 14e dragons se replièrent. Mais, dans leur mouvement de retraite, ils rencontrèrent la seconde ligne de cavalerie que Roize guidait à l'ennemi. L'ordre fut donné, à ce moment, d'une charge générale et désespérée. Poussée à fond, elle mena nos cavaliers jusqu'au cœur de l'armée anglaise ; la seconde ligne du général Abercromby n'osa pas même attendre le choc ; les cavaliers français passèrent sur elle comme un ouragan et la rasèrent ; les soldats dans leur frayeur se jetaient à plat ventre, ou cherchaient à gagner l'abri d'une redoute. Toutefois cet avantage ne pouvait pas avoir de suites. Parvenue au-delà de la seconde ligne, la cavalerie rencontra des trous de loup et des chausse-trappes dont les Anglais avaient parsemé leur camp, ou bien encore des piquets de tentes et des cordages disposés pour les assujettir. Ces embarras et ces obstacles firent tomber les chevaux lancés à toute bride, et plusieurs escadrons se virent ainsi presque soudainement démontés. Pour aggraver l'horreur de leur situation, les régimens anglais venaient de se reformer et de les cerner dans une impasse. Roize et ses compagnons d'armes avaient mis pied à terre, et ne son-

geaient plus qu'à vendre chèrement leurs vies. Entourés d'ennemis, ils prolongèrent pendant long-temps un duel corps à corps, où le brave général Roize périt l'un des premiers. En partant il savait qu'il allait à la mort. On croit aussi que c'est au milieu de cette mêlée que fut porté le coup dont périt quelques jours après le général Abercromby. Pierre Martin dit qu'un officier français pénétra jusqu'à la tente du général anglais, et engagea avec lui corps à corps une lutte dont sa blessure fut le résultat. Les relations anglaises ne disent toutefois rien qui ressemble à cette version, assez peu vraisemblable. Le général anglais, dans ce moment, était sans doute ailleurs que sous sa tente.

Quand les malheureux débris de notre cavalerie eurent fait leur retraite vers le gros de l'armée, tout le monde sentit qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se retirer. A cela l'on aurait gagné de diminuer les pertes de l'armée et de pouvoir la réorganiser sur-le-champ. Les divisions Reynier et Friant essuyaient seules alors le feu de toutes les batteries anglaises, inutilement, sans profit aucun, sans qu'on pût entrevoir à quoi servait leur dévouement. A diverses reprises

Reynier alla chercher sur les derrières le général Menou, qui faisait de l'opiniâtreté avec le courage des autres. Il lui fit sentir qu'il était nécessaire de prendre un parti décisif; que le moment était venu ou de se retirer ou de tenter, avec les troupes de l'aile droite qui étaient encore fraîches, une nouvelle attaque dont on tirerait quelque avantage si l'on parvenait à s'emparer de la grande redoute; qu'on pouvait en outre essayer une démonstration contre l'aile droite anglaise, quoiqu'il fût peut-être dangereux d'exposer les seules troupes en état de soutenir la retraite. A toutes ces demandes, à toutes ces observations, Reynier n'obtint point de réponse. Les troupes furent obligées de rester sous le feu des batteries ennemies sans faire aucun mouvement, et quoique à chaque minute de braves soldats tombassent sous ces décharges meurtrières. L'ennemi fit bien des pertes semblables; mais la compensation n'existait pas entre une armée à qui la mer était ouverte et celle qui se trouvait bloquée loin de tout renfort.

Enfin les munitions étant épuisées, force fut de donner le signal de la retraite. Les Anglais ayant fait avancer quelques corps qui prirent

en flanc la 4e légère, la contraignirent à abandonner les mamelons qu'elle occupait. Les tirailleurs qui étaient sous la grande redoute durent aussi se retirer. Alors la retraite se fit dans le plus grand ordre, et à onze heures du matin nos troupes reprenaient leurs positions sur les hauteurs de Nicopolis.

Ainsi finit la bataille du 30 ventôse (21 mars), si fatale à l'occupation égyptienne, que dès ce jour on put la regarder comme terminée. Près de mille Français étaient restés sur ce triste champ de bataille, et dans le nombre on comptait Lanusse, Roize, Baudot : parmi les onze cents blessés, figuraient Destaing, Silly, Heppler, Morangié, Boussard. Lanusse vécut dix heures après la bataille. Le chirurgien en chef voulait l'amputer, et l'opération, pratiquée à temps, eût peut-être sauvé ce brave officier, mais il s'y opposa de toutes ses forces. « Non, » disait-il, non, je ne veux pas survivre à » cette journée. »

Les Anglais ne firent pas des pertes moindres. Leurs propres rapports estimaient à quinze cents le nombre de leurs morts, et, outre le général en chef Abercromby, on y comptait le major-général Moore, adjudant-général de

l'armée. Les brigadiers-généraux Oakes, Hope, Lawson et sir Sidney-Smith lui-même furent blessés. L'un des meilleurs auxiliaires des Anglais, dans tout le cours du combat, ce fut une escadrille de chaloupes-canonnières qui manœuvraient à leur droite, sous le commandement du capitaine de vaisseau Maitland. Le feu de ces batteries flottantes allait chercher et décimer les Français derrière les mamelons où ils s'abritaient.

Quand l'événement fatal fut terminé, les récriminations recommencèrent. Chacun parla de la bataille du 30 ventôse selon ses préventions personnelles; les flatteurs de Menou en rejetèrent la faute sur les généraux qui s'étaient montrés ses antagonistes; ils ne craignirent pas d'outrager les morts. D'après eux, Lanusse avait agi sans prudence et sans discernement; Roize était allé se faire tuer au milieu des rangs ennemis pour son plaisir. On ne saurait croire jusqu'où fut poussé cet acharnement systématique; combien de versions calomnieuses furent inventées pour perdre ceux que Menou voulait sacrifier à ses rancunes.

« Si l'affaire du 30 ventôse a été manquée, » écrivait un général, « en voici les causes :

» Les troupes devaient être rangées sur deux » lignes, ayant des éclaireurs en avant.

» La division Lanusse attaquant le point ma- » jeur, fut au contraire rangée par colonnes » en masse, ayant ses grenadiers et carabiniers » en queue. Le général Lanusse ayant eu la » cuisse cassée, elle se jeta à droite. La pre- » mière ligne de carabiniers, sous les ordres » de Rampon, fut entraînée sur la droite par » les cris de l'inspecteur aux revues d'Aure, et » là elle s'accula aux troupes en désordre de la » division Lanusse, qui arrêtèrent son mouve- » ment. La deuxième ligne marcha direc- » tement sur le flanc gauche de la redoute, » qu'elle ne put enlever de force. Les troupes » sous les ordres du général Destaing attei- » gnirent leur but en perçant la ligne; n'é- » tant point soutenues, elles furent obligées » de céder au nombre. Les divisions Friant et » Reynier ne furent jamais mises à portée de » rien entreprendre d'offensif. »

A côté de cette appréciation hostile à Rey- nier et à Lanusse, on lisait des imputations plus odieuses encore. « Les généraux Reynier et » Damas, disait-on, sont si bien reconnus pour » chefs de parti, que leurs hommes s'appellent

» *Reyniéristes*, et qualifient ceux du gouver-
» nement de *Menouistes*. Le général Reynier
» a reçu plusieurs fois l'ordre d'avancer, et il
» a refusé. »

Voilà sous quelles couleurs les partisans de Menou présentaient les généraux opposans, et les amis de ces derniers n'osaient pas combattre ces calomnies aussi vivement qu'ils l'auraient voulu, à cause d'un système d'espionnage organisé par le Général en chef.

Ce qu'il y eut de plus honteux dans cette affaire, c'est qu'avec la conscience d'une poltronnerie signalée en face de l'armée, Menou ne craignit pas, dans ses dépêches au gouvernement, d'attaquer les hommes qui avaient au moins regardé en face l'ennemi et dont l'un était tombé première victime de ce combat funeste.

A côté du récit vrai de cette affaire il faut citer le rapport de Menou, chef-d'œuvre d'insinuations mensongères et de calomnies maladroites.

« Le combat a été terrible pendant six heu-
» res de temps; mais, citoyen premier Consul,
» ceux qui depuis long-temps voulaient l'éva-
» cuation de l'Égypte ont donné dans cette

» journée des preuves de leur inaltérable mal-
» veillance. Les troupes du centre et la cava-
» lerie ont fait des prodiges de valeur ; elles
» ont percé deux fois les deux lignes enne-
» mies, sont entrées deux fois dans leurs re-
» doutes ; mais n'étant secondées ni par la
» droite, ni par la gauche, elles ont été obli-
» gées de se retirer avec beaucoup de perte.
» L'infanterie du centre était commandée par
» les généraux Rampon, Zayoncheck et Des-
» taing ; la cavalerie, par les généraux Roize
» et Boussard. Le général Destaing a eu le
» bras cassé, Roize a été tué dans le camp en-
» nemi ; Boussard a eu deux coups de feu et
» un coup de baïonnette.

» A la gauche, commandée par le général
» Lanusse, les troupes se sont montrées avec
» le plus grand sang-froid ; mais, mal dirigées,
» elles n'ont rien fait de ce qui leur avait été
» ordonné. Il en a été de même pour la droite
» commandée par le général Reynier.

» Le Général en chef a nommé deux lieu-
» tenans-généraux, afin de comprimer tous les
» malveillans : ce sont les généraux Friant et
» Rampon.

» Le Général en chef prendra peut-être le

» parti de renvoyer en France tous ces mal-
» veillans qui ont juré haine à leur pays. Dans
» les circonstances difficiles, il faut employer
» les grands remèdes. » . . . . .

Ainsi l'armée n'avait pas même retrouvé son unité devant l'ennemi. La position des Anglais, le jour de la bataille, était si formidable que l'accord seul de toutes les forces, de toutes les volontés, de toutes les intelligences, eût pu faire tourner les chances du côté des Français. A défaut d'un génie militaire, d'une tête d'armée, qui se nommât Bonaparte ou Kléber, il eût fallu cette union, sans laquelle le courage n'est rien. Menou était une ame trop étroite pour sentir cela; il craignait les généraux opposans plus que les colonnes anglaises. Dans une victoire il n'aurait vu que l'occasion de les humilier; dans une défaite, il ne chercha que des prétextes pour les perdre.

Pauvre armée d'Orient! voilà où elle était descendue! Obligée de lutter contre des adversaires aguerris et nombreux, elle n'avait pas un nom en qui elle eût foi; elle se voyait tiraillée en sens divers, exploitée par des intérêts de coterie; fatiguée d'intrigues, quand la guerre était là; vaincue pour la première fois,

et n'espérant pas se relever ; vouée par l'austère loi de la discipline à une perte prochaine ; se résignant déjà, et trouvant encore la force d'entrer dans ces petites divisions intestines, dans ces intrigues misérables que Menou savait créer chaque jour. Pauvre armée d'Orient ! Bonaparte et Kléber ne l'auraient pas reconnue, tant elle avait changé d'allure et de physionomie !

CHAPITRE IX.

Résultats de la bataille de Canope. — Situation des deux partis. — Prise de Rosette par les Anglais. — Position de Rahmaniéh. — Frayeurs au Kaire.

Après l'affaire du 30 ventôse (21 mars), l'armée française reprit position sur les hauteurs de Nicopolis. Mais, en présence des succès de l'armée anglaise, ce poste n'était guère tenable. Dix-huit mille hommes ne pouvaient pas rester long-temps l'arme au bras devant sept mille; et déjà un premier convoi d'Osmanlys, avant-garde d'une armée plus considérable, venait de mettre pied à terre.

L'événement forçait d'ailleurs à changer les plans de campagne conçus avant lui. Plusieurs généraux voulaient alors quitter Alexandrie, en y maintenant une garnison pour sa défense, et réunir toute l'armée à Rahmaniéh, sauf quelques détachemens laissés dans la citadelle du

Kaire, au fort Julien et à Lezbéh. En se plaçant ainsi au centre des opérations, on pouvait ou se porter contre les Anglais, s'ils s'obstinaient à rester sur le littoral, ou marcher au-devant du Grand-Vizir, s'il débouchait par le Désert.

Le général Menou fut d'un avis contraire. Toute pensée d'évacuation des forts pour grouper les troupes françaises lui semblait empreinte de tendance anti-coloniste, et il la repoussait toujours ou ne l'acceptait qu'à demi. Il ne rappela donc que les postes de Myt-Ghamar et de Menouf, n'envoya à Rahmaniéh et à Rosette que la 85e, avec cent dragons du 3e régiment; donna l'ordre de faire partir pour Rahmaniéh douze cents hommes qu'il réduisit plus tard à six cents, tira quelque chose de Belbeïs et de Sálahiéh, et pressa le retour des troupes qui étaient encore dans la Haute-Égypte. Il envoya au général Morand l'ordre de laisser cent hommes à Lezbéh, autant dans les tours du Boghâz, de Dybéh et d'Omm-Faredj; puis de venir à Rahmaniéh avec ce qui restait de la 2e légère, du 20e régiment de dragons, et avec l'artillerie. Ce dernier ordre fut porté par un Arabe qui n'arriva pas.

Un des défauts les plus funestes de Menou, c'était de nourrir des illusions sur toutes choses, jusqu'à ce qu'un réveil terrible vînt les anéantir. Il n'avait jamais voulu croire à la descente; il ne crut pas davantage à la conquête. Selon lui, les Anglais resteraient éternellement dans leurs lignes, sans oser rien de plus que ce qu'ils avaient osé jusque-là; ils ne devaient sortir de cette attitude défensive que pour se rembarquer sur leurs vaisseaux. Quant aux Osmanlys, à en croire toujours Menou, jamais ils ne pourraient reparaître : le Grand-Vizir avait trop cruellement expié son audace dans la journée d'Héliopolis. Les seuls ennemis actuels de l'armée française n'étaient pas dans les lignes anglo-turkes; mais dans les rangs des Français, dans l'état-major; le seul danger, le plus pressant de tous, était là. Aussi, retranché dans son camp d'Alexandrie, après la bataille du 30 ventôse (21 mars), Menou songea-t-il plutôt à faire surveiller les hommes qui l'offusquaient, qu'à combiner des mesures décisives contre les troupes anglaises. . . . .

Ces dernières semblaient aussi manquer d'élan et de décision. Le général en chef Abercromby avait été remplacé par le général Hut-

chinson, qui tâtonnait et n'osait se porter en avant. Les choses restèrent sur le même pied jusqu'au 5 germinal (26 mars), date à laquelle arriva un convoi de cinquante-sept bâtimens turks, dont cinq vaisseaux de ligne et six frégates, sous les ordres du Capitan-Pacha. Ces navires portaient six mille hommes de troupes turkes qui, débarquées le 10 (31), défilèrent devant le général Hutchinson. Ces troupes, aux broderies d'or et d'argent, à la cavalerie brillante, au costume ample et flottant, aux petits étendards sans nombre, contrastaient avec la simplicité de l'uniforme anglais, comme autrefois l'armée de Darius avec celle d'Alexandre.

Malgré ce renfort on n'osa rien encore. Les nouveaux venus occupèrent la Maison-Carrée, poste important que nos troupes avaient évacué et désarmé par une faute impardonnable. Les Anglais, tourmentés par le climat, attaqués d'ophtalmies, resserrés sur une presqu'île où l'eau douce était fort rare, sans nouvelles positives du Vizir, sans données certaines sur la position des Français, les Anglais passèrent ainsi près d'un mois dans une inactivité absolue, dont Menou ne sut pas ou ne voulut pas profiter.

Informé enfin par des espions arabes que Rosette était dégarnie de troupes, le général Hutchinson y envoya une reconnaissance de cinq cents hommes. Sur leur rapport, une expédition fut résolue. Le colonel Spencer fut détaché avec quatre mille Turks, un régiment anglais, quatre compagnies de flanqueurs, trente cavaliers et trois pièces de canon; en tout cinq mille hommes. Spencer partit d'Abouqyr le 16 germinal (6 avril), passa à la Maison-Carrée, campa le 17 (7) à Edko, et marcha le 18 (8) vers Rosette.

Rosette n'avait alors pour garnison que trois compagnies de la 61e, momentanément sous les ordres du général Fugières [1], lesquelles, ne pouvant attendre cinq mille ennemis, se retirèrent sur la rive droite du Nil, et remontèrent jusqu'à Fouah. Le fort Julien resta livré à lui-même avec une garnison de vingt-cinq hommes de la 61e, une compagnie d'invalides et quelques canonniers; trois bar-

[1] Ce général qui avait perdu un bras à la bataille d'Abouqyr, en l'an VII, avait été désigné par Kléber, à l'époque du traité d'él-Arych, pour commander le convoi d'invalides renvoyés en France. Depuis, il était resté à Rosette et commandait la province de Gharbiéh.

ques armées, stationnées au Boghâz, devaient remonter vers ce fort, dès qu'elles y seraient forcées. L'ordonnateur en chef Sartelon, qui s'était rendu à Rosette pour faire évacuer les magasins, n'y réussit qu'en partie. Les Anglais s'emparèrent d'une grande quantité d'approvisionnemens oubliés.

Aux approches de la ville, le corps anglo-turk s'arrêta, campa à la hauteur d'Abou-Mandour, où, dans la préoccupation d'une surprise, il s'entoura de quelques retranchemens. Ses avant-postes s'étendirent jusqu'à êl-Hamâd, dans un endroit resserré entre le Nil et le lac d'Edko. Dans cette position, deux jours se passèrent sans hostilités. Enfin, dans la journée du 20 germinal (10 avril), les Anglo-Turks s'avancèrent sur quatre colonnes, à la distance d'une demi-portée de canon l'une de l'autre. Une de ces colonnes, tout entière d'Anglais, se porta vers le fort Julien; la seconde gagna directement la ville, la troisième marcha vers la tour d'Abou-Mandour, la quatrième vers le village d'êl-Gédyéh. Quand les Anglais entrèrent dans Rosette, nos troupes, revenues à la charge, se trouvaient encore sur le Nil, et une djerme qui portait quelques soldats

de Fugières fut coulée. Les hommes parvinrent à se sauver à la nage. D'un autre côté on investit et canonna le fort Julien, pendant qu'une flottille forçait la barre pour entrer dans le Nil. Le fort fit une merveilleuse résistance : avec ses cinquante hommes de garnison, il tint dix jours, malgré ses remparts démantelés. Quand il se rendit, à la vue de quelques invalides défilant devant elle, l'armée anglaise demanda où était la garnison.

Les compagnies de la 61e qui venaient d'évacuer Rosette se portèrent de Fouah sur Rahmaniéh, où elles arrivèrent le 21 germinal (11 avril). A la vue de cette troupe en fuite, ce poste prit l'alarme ; il s'y trouvait à peine deux cents hommes sous les ordres du chef de brigade La Croix de la 4e légère, et la garnison fugitive de Rosette n'était pas un renfort suffisant pour que cet ouvrage essentiel, ce point d'attache entre Alexandrie et le Nil, pût résister aux forces anglo-turkes. Cinq cents hommes sans artillerie ne pouvaient pas tenir deux heures dans cette position de médiocre défense. Il fallait à toute force qu'il fût secouru, soit par le Kaire, soit par Alexandrie. Le général Fugières et l'ordonnateur en chef Sartelon exposèrent à

Menou cette situation critique. Quant à Belliard qui commandait au Kaire, il avait bien, sur un ordre antérieur du Général en chef, dirigé sur Rahmanieh un corps de douze cents hommes, sous les ordres du général Robin, mais cette colonne était encore à cinq lieues de Rahmanieh quand, le 17 germinal (7 avril), un contre-ordre venu du Kaire la força à reprendre le chemin de la capitale.

Le Kaire était alors en effet le centre d'autres événemens, les uns corrélatifs avec ce qui se passait sur le littoral, les autres liés aux mouvemens de la frontière. Dès que Menou eut quitté la capitale, l'inquiétude la plus grande s'empara d'elle. Quelle serait l'issue de cette bataille décisive, où le sort de l'Égypte allait se jouer de nouveau? A qui resterait cette colonie orientale? Qui s'y consoliderait des Français ou des Anglais? Et l'armée, en cas de revers, que pouvait-elle devenir? Les hommes qui avaient dit dans le Parlement britannique, par la bouche de M. Dundas: « que l'armée française devait servir d'exemple et que » l'intérêt du genre humain demandait sa destruction; » ces hommes, que feraient-ils dans l'éventualité d'une victoire? A toutes

ces questions, on ne savait que répondre : on attendait avec anxiété, avec angoisse, qu'un courrier venu de la Basse-Égypte mît une trève à ces doutes fatigans. On abrégeait les distances, on devançait les dates. La bataille, suivant les têtes les plus impatientes, devait s'être livrée le 28 ventôse (19 mars); et déjà le 30 (21) on trouvait au Kaire des hommes qui la racontaient, qui en savaient les détails, merveilleux arrangeurs, habiles à organiser une victoire dans les meilleures conditions possibles. Rien ne se confirmait pourtant, rien d'officiel ne donnait raison aux devins des corps-de-garde. Les 1er, 2 et 3 germinal (22, 23, 24 mars) se passèrent ainsi. Pour expliquer les délais, on eut d'abord recours à la lenteur connue de Menou, à la nécessité de dispositions préliminaires, à un accident de dépêches : les pessimistes pressentaient seuls une catastrophe sans oser en parler.

Le 3 pourtant (24) l'alarme vive, générale, s'accrut encore par suite d'une nouvelle qui circula dans la ville. Le cheyk de la tribu des Terrabins campée dans l'Ouady avait prévenu le commandant de Belbeïs qu'un gros de cavalerie ottomane venait de paraître dans les environs. Comme rien n'était précisé dans cette

dépêche, la frayeur publique la commenta à sa manière. C'était, disait-on, l'avant-garde de l'armée du Grand-Vizir ; les mêmes hommes qui, l'année précédente, avaient soutenu dans le Kaire un siége si long et si sanglant, et qui reparaissaient avec des injures et des morts à venger. Ces éventualités d'invasion prochaine et de prise d'assaut s'accréditèrent mieux dans la journée du 4 (25), où chacun les revêtit de couleurs plus terribles encore. D'après la teneur du rapport du cheyk, cette cavalerie devait arriver au Kaire le 6 au plus tard (27). On craignait parmi les habitans une révolte égale au moins à celle qu'on avait appaisée avec tant de peine ; on se défiait des connivences qui pouvaient exister entre les chefs ennemis et les notables de la ville. On tremblait, on s'interrogeait, soucieux de l'avenir.

Belliard pourtant fit quelques dispositions. La 9e demi-brigade, seule troupe disponible, fut mise sous les armes, et alla camper entre Birket-êl-Hag et la Qoubbéh. Chacun songea à sa sûreté individuelle et au sauvetage de ses effets les plus précieux. La nuit et la journée du 4 (25) furent employées à des déménagemens d'hommes ou d'objets. Tous les hôpitaux

furent évacués ; on porta tout ce que l'on put à la citadelle, qui devint un lieu d'asile général.

Ce mouvement, ces craintes, cet aspect inusité des physionomies, ne restaient pas sans réaction sur les habitans. On parla même de quelques rassemblemens près de la mosquée *el-Azhar ;* mais tout se borna à une effervescence sans but, à une agitation impuissante. La leçon que Kléber avait donnée à la ville devait s'être bien profondément gravée dans la mémoire des habitans, pour qu'ils résistassent à une si belle occasion de révolte. L'évacuation s'opéra donc sans tumulte, sans opposition, sans cri, sans menace de la part de la populace. Elle était opérée et complète quand des fellahs vinrent annoncer au Kaire que la prétendue cavalerie ottomane n'était autre chose que les mamlouks d'Ibrahim-Bey qui allaient rejoindre Mourad dans la Haute-Égypte.

Au milieu de cette alerte prématurée, on reçut de la Basse-Égypte des nouvelles fécondes en inquiétudes bien plus réelles. Le capitaine Tioche, adjoint de l'adjudant-général René, sous-chef de l'état-major, venait d'arriver avec le récit de la bataille de Canope et quelques ordres pour des mouvemens de troupes. L'é-

vacuation de la Haute-Égypte, l'envoi vers le littoral de toutes les forces disponibles, l'injonction formelle à tous les Français civils et militaires de s'enfermer dans la citadelle, donnèrent la mesure du danger que courait alors l'armée, et du rôle passif à laquelle on la condamnait.

Belliard frémit de la responsabilité qu'il encourait : le soir même, dans un conseil de guerre, il fit agiter des questions énergiques ; il proposa de faire sauter les forts de Belbeïs, de Salahiéh et de Suez, afin d'avoir sous la main pour un service actif les petites garnisons renfermées dans ces postes secondaires. Mais, après de longs et orageux débats, on se sépara sans rien conclure et sans rien décider.

La mesure du reste devenait inopportune ; car trois jours après on apprit que le Grand-Vizir était parti d'el-Arych le 14 germinal (4 avril), avec une armée de 20,000 Turks et 1,200 Anglais.

CHAPITRE X.

Marche sur Rahmaniéh. — Reynier et Menou. — Lettre de Reynier. Mouvemens militaires. — Lac Maréotis. — Fractionnement de l'armée française. — Position des Anglais. — Marche d'Hutchinson. — Prise de Rahmaniéh. — Poursuite et capitulation du chef de brigade Cavalier. — Ordre du jour de Menou. — Arrestation et renvoi de Reynier, Damas, d'Aure et Boyer.

Rahmaniéh ne pouvait donc plus être secouru par le Kaire, menacé lui-même et obligé de défendre la frontière du côté du Désert. Si, après l'occupation de Rosette, les Anglais s'étaient portés vivement sur Rahmaniéh, ils l'occupaient à l'instant même. Ils se bornèrent à pousser leurs avant-postes jusqu'à Déyrout, le 20 germinal (10 avril), se rapprochant ainsi du centre de l'Égypte par le littoral du Nil.

Ce fut alors, dans la nuit du 20 au 21 germinal (10 au 11 avril), que Menou détacha pour défendre le point important de Rahma-

nièh, le général Valentin avec la 69e demi-brigade forte de 700 hommes seulement, et le septième hussards de 180 chevaux. Pressé cependant d'envoyer des renforts plus considérables dans un poste qui devait lier entre elles les diverses portions de l'armée, il y dirigea, deux jours après, le général Lagrange, son chef d'état-major, avec toutes les troupes du général Reynier, qui resta désormais à Alexandrie sans commandement. Ainsi le Général en chef, au milieu de dangers semblables, n'avait d'activité que dans ses haines. Soit qu'il crût fermement au mauvais vouloir de généraux expérimentés, soit que, pour les perdre, il feignît d'y croire, il suivit dès lors, sans dévier, une ligne de conduite qui devait aboutir au plus odieux arbitraire et au plus révoltant ostracisme.

Malgré des injustices peu déguisées, Reynier ne se crut pas dispensé de faire son devoir. On a, dans diverses relations, trop exagéré peut-être le mérite de Reynier et loué trop exclusivement sa conduite. Reynier, pas plus que les autres généraux, n'était exempt d'ambition personnelle et d'amour-propre militaire. Se sentant bien supérieur à Menou, il n'avait pas dans le début gardé, au sujet des actes de ce

dernier, toute la mesure qui convenait à un subordonné. Menou se fût perdu seul sans doute; mais Reynier et les autres opposans le précipitèrent dans des écarts systématiques, dans des fautes sciemment commises et qu'il commit seulement pour contrarier ses rivaux. Ne faisant rien d'ostensiblement contraire au Général en chef, Reynier et ses amis ne ménageaient pas les propos sur son compte et tuaient ainsi à coups d'épingle son influence et son autorité. Peut-être aurait-il fallu jeter plus souvent sur cette nudité souffreteuse le manteau de la fraternité militaire, songer à la position d'une armée oubliée si loin, perdue si elle se divisait. Il fallait pour cela une vertu bien grande, une abnégation fort rare parmi les guerriers, une hauteur de vues à laquelle peu atteignent. Dans la première période du généralat de Menou, tout le monde eut quelque chose à se reprocher; ceux-ci pour avoir formé un camp passionné et boudeur, celui-là pour avoir justifié le mécontentement par l'ineptie de tous ses actes et de toutes ses mesures.

Mais quand Menou eut été confirmé par les Consuls, et surtout quand la guerre eut embrasé le littoral, Menou resta seul ce qu'il

était, étroit, égoïste, peureux, jaloux, mesquin, tracassier ; les généraux, trouvant de quoi occuper leur activité guerrière, redevinrent de nobles et dignes cœurs, oubliant ces petites disputes de famille en face de l'ennemi. Lanusse s'était fait tuer à Canope, dans un jour d'héroïque protestation ; Roize avait couru à la mort sur un ordre absurde. Menou, qui le croirait ! voyait encore là-dedans la suite d'un système d'opposition contre lui. Ces braves se faisaient tuer pour l'embarrasser, pour lui faire tort. De leur côté, les vivans conspiraient. Reynier arrangait des plans pour qu'il fût battu ; d'Aure allait sur le champ de bataille, où son service ne l'appelait pas, non pour payer de sa personne, non pour faire acte de dévouement, mais pour dévier une colonne de troupes. Quand Reynier revenait à la charge pour la dixième ou onzième fois, exposant toutes les chances qui résultaient d'une stratégie fausse, d'une manœuvre incomplète, d'un mouvement hasardé, ce n'était pas un conseil pour Menou, mais une trahison. A l'instant il ordonnait le contraire. Irascible et pétri d'orgueil, il était froissé qu'on le conseillât. Un ennemi de l'ar-

mée et de la France pouvait seul mettre en doute sa capacité et l'à-propos de ses mesures.

Voilà, après les premières hostilités, comment se distribuaient les rôles. Quand Reynier disait blanc, on était bien sûr que Menou dirait noir. Reynier, d'accord avec des faits évidens, voyait-il des dangers graves dans la situation actuelle de nos troupes; prévoyait-il une double invasion par terre et par mer; Menou affectait de repousser ces chances de pessimiste : le Grand-Vizir, suivant lui, n'avancerait pas; les Anglais se rembarqueraient. Ceux qui répandaient ces bruits étaient les mêmes anti-colonistes qui, depuis le traité d'El-Arych, ne rêvaient plus que le retour en France; possédés de la manie de l'évacuation, ils la voyaient toujours et partout.

Reynier ne se découragea point cependant; il lui sembla, vers ce temps où il s'agissait du salut de vingt mille Français, qu'on devait s'oublier pour eux, et tenir peu compte de quelques petites mortifications personnelles. Après la bataille de Canope, à diverses reprises, il sollicita des entrevues de Menou, et lui exposa ses plans pour la défense de l'Égypte. Le 23 germinal an IX (13 avril 1801), ne pouvant

obtenir de lui une réponse raisonnable, il lui écrivit la lettre suivante, qui résume la situation du moment, et qui peut donner une idée du caractère mesuré et persévérant de l'auteur.

« Je crois nécessaire, citoyen Général, de » vous rappeler la conversation que nous avons » eue ce matin, afin que vous donniez des ins» tructions précises sur les dispositions à faire » si l'ennemi nous attaque. . . . . .

» Je vous ai fait observer que depuis que notre » gauche s'est un peu retirée pour prendre une » position plus resserrée, mieux appuyée et » moins exposée au feu des chaloupes canon» nières, l'effort de l'ennemi aurait lieu sur la » droite, qui est fort en l'air; et la 13e demi» brigade serait forcée de se retirer, ainsi que » la cavalerie, si l'ennemi marchait, comme il » le peut, avec des forces supérieures, le long » du canal et par le lac Maréotis, les prenait de » revers et menaçait de s'emparer des hauteurs » voisines de la colonne de Pompée, qu'il fau» drait bien aller défendre. Alors le flanc droit » de la division Friant serait découvert; l'en» nemi, avec trois fois plus d'infanterie qu'on » ne peut lui en opposer, forcerait nos retran» chemens; on pourrait même craindre que, si

» nos troupes s'opiniâtraient à les défendre
» pied à pied, et si les Anglais étaient auda-
» cieux, ils ne prissent tout de suite une partie
» des ouvrages d'Alexandrie, parce que ceux
» qui doivent recevoir les troupes dans leur
» retraite ne sont ni achevés ni armés.

» Je ne pense pas que les Anglais nous atta-
» quent de quelques jours dans cette position,
» parce que, d'après le plan qu'ils paraissent
» avoir adopté, il leur convient mieux d'atten-
» dre qu'ils aient achevé leur établissement à
» Rosette, pris Rahmaniéh, que le Vizir ait agi
» en Égypte, et que nos communications aient
» été interceptées; mais à la guerre on doit tout
» prévoir.

» Pour appuyer l'aile droite, il faudrait pou-
» voir s'étendre jusqu'à la droite du canal, et
» y faire de bonnes redoutes; mais nous n'a-
» vons pas assez de troupes pour garnir tout
» ce terrain et le défendre. La seule bonne po-
» sition qu'il y ait autour d'Alexandrie pour un
» corps faible est la droite au canal, vers les
» hauteurs de la colonne de Pompée, le centre
» à l'enceinte des Arabes, et la gauche au Pha-
» rillon. Je vous en ai déjà parlé depuis l'af-
» faire du 30. Elle est protégée par le fort

» Crétin et d'autres ouvrages de la place.

» Les travaux des troupes, pour la défense » de cette place, auraient amélioré la place » d'Alexandrie ; la redoute de Cléopâtre, qui » est de la plus grande importance, serait ac» tuellement achevée et armée, et on en aurait » pu construire une bonne près de la colonne » de Pompée. Cette position est telle que l'en» nemi ne pourrait l'atteindre sans faire de » grandes pertes et sans être probablement re» poussé.

» Ce qui me détermine à insister pour avoir » de nouvelles instructions, c'est que je prévois » ce qui arrivera si on nous attaque. Je serai » forcé de faire replier la droite ; l'armée sera » battue, et on cherchera peut-être à m'en at» tribuer calomnieusement la faute, ce qu'au» cun militaire ne croira.

» Dix années de guerre très-active, où j'ai » presque toujours été employé à diriger les » mouvemens de grandes armées, m'ont donné » assez l'habitude de juger les positions, les » desseins des ennemis et les moyens de s'y » opposer. Je croirais manquer au grade que » j'occupe dans cette armée, et à l'intérêt que » je prends à sa gloire, ainsi qu'à la conserva-

» tion de l'Égypte, si je ne vous faisais point » part de mes idées. Je l'ai déjà fait à la nou» velle de l'arrivée de la flotte anglaise, pour » vous engager à marcher promptement sur » Alexandrie. Après la malheureuse affaire » du 30, je vous ai proposé de réunir tous les » corps isolés, de laisser à Alexandrie et à la » citadelle du Kaire des garnisons suffisantes, » et de former un corps d'armée pour tenir la » campagne. L'inaction des Anglais et la len» teur des Turks auraient bien favorisé ce » mouvement. Il aurait probablement aussi » été possible de battre le corps qui a marché » sur Rosette; le Vizir s'avance, et il est peut» être trop tard pour faire ces mouvemens et » en espérer des succès.

» Les mouvemens, à la guerre, devraient » être d'autant plus promptement décidés et » exécutés, qu'on est plus inférieur à l'ennemi. » Lorsqu'on ne parvient pas à l'exécution de » ses desseins et qu'on divise ses forces, on est » toujours battu.

» Partout où l'armée sera réunie, elle impo» sera toujours à l'ennemi. Il ne nous reste plus » que de faibles ressources; mais nous avons » affaire à des adversaires peu entreprenans, et



» il est peut-être encore possible de gagner as-
» sez de temps pour recevoir des secours ou
» des ordres de France, et attendre l'issue des
» négociations entamées, s'il est vrai que Pitt
» soit renvoyé. »

A des lettres de cette nature, raisonnées et calmes, Menou ne répondait rien, ou pour réponse agissait à l'opposé. Pour continuer mieux encore son système de prosélytisme personnel, il créait à cette époque trois généraux de division, trois généraux de brigade, et complétait cette promotion par une foule d'avancemens moindres. Quelques officiers qui voulurent d'abord refuser ces grades furent, par la suite, contraints de les accepter.

Cependant la position des Français empirait de jour en jour. Chaque heure de retard avançait les affaires de l'ennemi, qui, lui même, usait de tâtonnemens maladroits. Le contre-amiral Borlasse Waren avait rejoint la flotte avec sept vaisseaux de ligne et quelques renforts; et pourtant les Anglais n'osaient pas aventurer leurs détachemens au-delà de Déyrout et de Rosette. Ce ne fut guère avant les derniers jours d'avril que le général en chef Hutchinson se mit lui-même à la tête de la partie de l'armée

anglaise campée à él-Hamâd, et laissa au major-général Coote le commandement des troupes laissées devant Alexandrie.

Avant cette époque, une inondation générale avait couvert le lac Maréotis. C'était le résultat d'une coupure volontaire faite par les Anglais qui en venaient ainsi à pouvoir flanquer la ville d'une double barrière d'eau. La route d'Alexandrie vers l'intérieur en fut bientôt totalement interceptée, excepté vers la partie orientale, de sorte que les convois d'hommes, de munitions et de vivres allant ou venant, étaient obligés de faire un détour long. Depuis cette époque, l'ancien lit du lac Maréotis, à sec depuis des siècles, a conservé l'eau de cette inondation.

A ce moment l'armée française se trouvait scindée en trois grands corps, isolés les uns des autres, ne pouvant ni s'appuyer, ni se secourir, conservant à peine quelques communications furtives, ayant chacun en face un ennemi bien supérieur en forces et en moyens.

Le général Belliard venait de recevoir le reste de la 21e légère avec le général Donzelot; il attendait les garnisons de Belbeïs, de Salahiéh, de Suez, qui arrivèrent tour à tour et

plus tard; en tout trois mille hommes pour défendre le Kaire contre vingt-cinq mille Turks, une autre armée anglaise qui arrivait par la Mer-Rouge, enfin toute la population du Kaire. Dans cette situation critique, il avait fait les dispositions les plus sages et les plus efficaces : plaçant ses troupes de manière à garder les avenues de la ville, il chercha principalement à empêcher que les Osmanlys n'y pénétrassent pour la soulever. Il établit son corps principal entre le fort Camin et la rive du Nil à Boulaq, couvrit cet espace par quelques redoutes, et fit camper une colonne mobile entre la citadelle et la porte de l'Institut.

La seconde portion de l'armée était à Rahmaniéh. Le général Lagrange s'y trouvait avec quatre mille hommes, obligé de tenir tête à sept mille Turks et à huit mille Anglais.

Enfin le général Menou avait sous Alexandrie la troisième portion de l'armée, réduite à cinq mille hommes environ, avec lesquels il était impossible de rien entreprendre. Les Anglais le laissaient fort tranquille, mais la faim commençait à le presser. Ce n'était déjà plus qu'à force d'or que l'on pouvait se procurer quelques vivres : les médiocres magasins que l'im-

prévoyance du Général en chef avait laissé épuiser, ne suffirent bientôt plus à la consommation de l'armée; il fallut songer à se procurer des vivres à grands frais. On intéressa, à force d'or, les tribus arabes des Oulâd-Alys, qui apportèrent quelques provisions, pendant que le corps des dromadaires se portait, par le Désert, dans l'intérieur de l'Égypte et guidait quelques caravanes par le seul chemin libre qui fût ouvert sur Alexandrie.

Dans cet état précaire, il ne vint pas une seule fois à la pensée de Menou qu'il pourrait combiner un meilleur plan de défense; que le rôle d'un Général en chef n'était pas d'assister à la défaite successive de ses trois corps d'armée, sans oser un seul mouvement pour les réunir, pour les employer d'une façon plus fructueuse. Les bras croisés, l'œil tourné vers la mer, épiant toujours des voiles échappées aux flottes anglaises, il était aisé de voir que Menou n'attendait rien ni de lui-même ni de ses soldats; qu'il désespérait de sa cause, et que désormais, loin de gouverner les incidens, il remettait aux incidens le soin de le gouverner.

On pouvait pourtant, à cette heure même, faire quelque chose pour sauver la partie. On

pouvait, après avoir laissé une faible garnison à Alexandrie, se dérober par le Désert, évacuer Rahmaniéh, aller à la rencontre du Grand-Vizir, dont la marche était connue, le battre, le rejeter vers le Désert, renouveler Héliopolis, dégager le Kaire; puis, rassemblant de nouveau toutes ses forces, revenir à la charge en masse sur les Anglais, avec cette force et cet élan que donne une première victoire.

Au lieu d'agir de la sorte avec vivacité, avec ensemble, on resta impassible pendant un mois, sans attaquer, sans être attaqué. Dans les premiers jours, les eaux n'ayant pas couvert encore tout le lit du lac Maréotis, les communications entre Alexandrie et Rahmaniéh furent fréquentes et faciles; mais bientôt l'inondation fit des progrès tels, que de rares caravanes passaient seules, et parvenaient à leur destination par un long circuit.

Le 19 floréal (9 mai), les choses en étaient là quand le général Hutchinson, voyant que nos troupes refusaient de prendre l'initiative, et secouru lui-même par un renfort de trois mille soldats, se détermina à attaquer Lagrange dans sa position d'él-Atféh, en avant de Rahmaniéh. Cette position était fort mauvaise: son

front était fortifié; mais l'ennemi pouvait marcher entre sa gauche et le lac, et la tourner; il pouvait également faire passer entre les lacs d'Edko et de Maadyéh un corps qui, se portant sur Rahmaniéh, aurait forcé lés Français à s'y reployer pour défendre leurs magasins. La droite de cette position, appuyée au Nil, était, il est vrai, flanquée par quelques chaloupes canonnières; mais les Anglais pouvaient placer sur la rive droite du fleuve des batteries pour protéger leur flottille, déjà bien supérieure. Il aurait peut-être mieux valu laisser seulement une petite avant-garde vers él-Atféh, pour observer les mouvemens des Anglais, et, au lieu de s'enfermer dans de pitoyables retranchemens, tenir la campagne autour de Rahmaniéh, saisir le moment où l'ennemi serait dans un pays plus ouvert, et attaquer une de ses ailes avec cette supériorité que donne à l'infanterie française la rapidité de sa marche.

Le 19 floréal (9 mai), le major-général Hutchinson marcha donc sur él-Atféh. Un détachement, sous les ordres du colonel Stewart, se mit en marche à cinq heures du matin pour attaquer les Français postés sur ce point, tandis que le gros de l'armée allait directement

sur Rahmaniéh. Quelques escarmouches eurent lieu sur le chemin; après quoi Lagrange, se voyant sur le point d'être tourné par des forces triples, renonça à la partie et se replia sur Rahmaniéh.

Là les troupes françaises se disposèrent autour de la redoute et derrière les digues du canal d'Alexandrie : la cavalerie était aux bords du Nil. Quand on eut aperçu l'ennemi, cette cavalerie fut détachée à sa rencontre : elle passa le canal seule et sans infanterie, caracola quelque temps autour des rangs anglais, et, ne pouvant entamer leurs colonnes serrées, elle céda du terrain, repassa le canal où elle mit ses pièces en batterie. Elle ne put tenir non plus bien long-temps dans cette position, car le corps anglais qui avait passé par Damanhour se montra sur l'une des rives du canal pendant que le gros de leur armée se déployait sur l'autre rive. L'affaire se borna ainsi jusqu'au soir à quelques escarmouches. Le corps turk avançait éparpillé vers un canal d'irrigation dérivé du Nil : quoiqu'un petit nombre de tirailleurs français l'eût arrêté pendant long-temps, il parvint à s'y établir. Toutefois, vers trois heures du soir, deux cents

hommes de la 2ᵉ légère et de la 13ᵉ les y attaquèrent et les forcèrent à s'éloigner avec une grande perte d'hommes. A la vue de cette déroute de leurs auxiliaires turks, les Anglais ne firent aucun mouvement pour les soutenir : le général Hutchinson arrêta même une manœuvre que le général Doyle faisait dans ce but.

Vers la rive droite du Nil, un corps d'Anglo-Turks avait établi des batteries en face de Rahmaniéh et du bras du fleuve servant de port à la flottille française. Ces batteries servirent à protéger la flottille des Anglais qui remontait le Nil. On vit alors que, le lendemain, on ne pourrait essayer sans se compromettre de résister aux nouvelles attaques d'un ennemi trop supérieur ; que la flottille anglaise, protégée par les batteries de la rive droite, prendrait en flanc et en revers les troupes françaises.

Pendant la nuit, le général Lagrange se décida donc à opérer sa retraite et à évacuer Rahmaniéh. La flottille ne pouvant plus sortir du port à cause des batteries anglaises de la rive droite, on l'abandonna ainsi que les munitions d'artillerie et de vivres dont elle était chargée. On laissa en outre à la merci des

Anglais un convoi considérable, qui récemment parti du Kaire par le canal de Menouf, et n'étant pas prévenu à temps de la retraite de nos troupes, tomba entre les mains de l'ennemi. Le jour suivant, quand les Anglais se portèrent vers la redoute de Rahmaniéh pour l'enlever de vive force, ils n'y trouvèrent plus que des soldats invalides et des malades, à qui une capitulation fut accordée. Le général Delegorgue, détaché par Menou au secours du poste attaqué avec un bataillon de la 18e, un de la 25e et cent dragons, le général Delegorgue n'alla que jusqu'à Birket. La nouvelle de la reddition de Rahmaniéh le fit rétrograder sur Alexandrie, où il rentra deux jours après son départ.

Ainsi, de jour en jour la position des Français se faisait plus mauvaise et plus insoutenable. Au lieu de trois corps d'armée, ils n'en avaient plus que deux, mais si complètement isolés l'un de l'autre, que les communications par dépêches étaient devenues difficiles et précaires. L'armée du Kaire, indépendante de celle d'Alexandrie, l'armée d'Alexandrie agissant en dehors de celle du Kaire, n'avaient plus dès-lors une destinée solidaire et commune. L'une pouvait vaincre, l'autre pouvait être

vaincue, sans qu'une réaction s'établît des chances de l'une sur celles de l'autre.

Tout cela était le résultat d'un faux plan de campagne, de mesures primitives sottement combinées et d'un entêtement opiniâtre à ne s'en point départir. Peut-être, avec tout autre chef d'armée, y aurait-il eu encore quelque ressource. On pouvait, dans un coup désespéré, marcher sur le ventre de l'armée anglaise, et se réunir au Kaire; puis partir avec toutes les forces de ce rendez-vous général pour attaquer en détail les parties disjointes de l'armée anglaise, dégager Alexandrie, y faire entrer des vivres; tenir ainsi la campagne en ne gardant au sein des villes que de petites garnisons.

Menou était incapable de comprendre ces combinaisons actives et aventureuses. Son grand but avait été de gagner personnellement le littoral, où les chances de salut, d'évasion et de capitulation définitive, lui semblaient plus sûres et plus faciles: se rengager dans l'intérieur lui paraissait trop chanceux. Sans qu'il s'en rendît précisément compte, ses petites frayeurs d'individu dominaient sa position de Général en chef. Il obéissait à une répugnance vague d'aller chercher des périls; il trouvait

dans Alexandrie la position la plus sûre pour lui permettre de faire de la prudence sans trop s'avilir. Il savait de quoi il était capable en rase campagne : plus rassuré derrière des remparts, il gardait mieux sa dignité. Il pouvait fulminer à son aise des ordres du jour, se relever aux yeux de l'armée par ce qu'il savait de mieux en prose martiale et fanfaronne, sonner du clairon comme s'il allait livrer la bataille, et ne la livrer jamais. Voilà pourquoi il s'éternisait à Alexandrie quand il aurait dû être ailleurs.

L'armée pourtant n'était pas sa dupe. La première marche sur Alexandrie lui avait paru un mouvement utile et trop différé ; le séjour à Alexandrie lui parut être beaucoup plus qu'une faute. Déjà d'ailleurs la disette commençait à se faire sentir, l'imprévoyance de l'administration se révélait par ses résultats. On allait dans un mois manquer de tout à Alexandrie, et, loin de servir à la défense de la place, l'encombrement des troupes sous ses murs ne pouvait que hâter la capitulation.

Ce dernier fait était de l'ordre de ceux que Menou pouvait apprécier et combattre. Il fit rassembler tous les chameaux qui se trouvaient dans la place, et ordonna au chef de brigade

Cavalier, qui commandait le corps des dromadaires, de se rendre encore une fois dans la province de Bahiréh, en suivant les bords du lac Maréotis jusqu'à la Tour-des-Arabes, et en rabattant ensuite vers cette province pour enlever tous les vivres qu'il pourrait y trouver.

Cavalier sortit d'Alexandrie le 24 floréal (14 mai) avec deux cent vingt-cinq hommes d'infanterie, cent vingt-cinq dragons, quatre-vingt-cinq dromadaires et une pièce de canon. Il escortait un convoi de six cents chameaux. Le 26 (16) il était à êl-Oah, village arabe qu'il trouva désert et sans provisions, car la récolte se trouvait encore sur pied : il poussa jusqu'à celui d'Amram, où il espérait trouver des chances meilleures. Même solitude, même disette. Ignorant encore si les Anglais avaient quitté Rahmaniéh, il résolut d'aller aboutir au Nil, d'en suivre la rive gauche, et de remonter ainsi jusqu'au Kaire. Mais harcelé sur toute cette route par un corps de huit cents cavaliers arabes qui épiaient ses traînards, ne pouvant éclairer sa route au loin, il tomba tout d'un coup dans un parti de cavalerie anglaise.

Les Anglais, en effet, s'étaient mis en route le long de la rive gauche du Nil et étaient arri-

vés à Afghan, escortés de leur flottille, qui se tenait presque toujours à la même hauteur. Ce fut elle que Cavalier rencontra d'abord; ne voulant pas s'exposer au feu meurtrier des canonnières, il s'enfonça de nouveau dans le Désert; mais il venait d'y faire une lieue à peine, quand il tomba au milieu d'un fort parti de cavalerie anglaise, une brigade d'infanterie et deux pièces de canon, le tout commandé par le brigadier-général Doyle. Cavalier résista d'abord à ces forces réunies; il serra sa troupe en masse, passa sur le corps de l'ennemi, et continua sa route vers le Désert. Là, d'autres tribus d'Arabes vinrent le harceler et le poursuivre : à tout instant, à toute minute, il fallait repousser des attaques imprévues sur les derrières et sur les flancs. D'un autre côté les Anglais n'avaient pas perdu la chasse, et ils se trouvaient alors à peu de distance du détachement français. Cavalier allait être atteint, et pressé par ces divers ennemis, trois fois plus forts en nombre, il se voyait dans la nécessité d'engager une lutte sans issue possible, quand le major anglais Wilson, du régiment de Hompesch, le fit sommer par un parlementaire de se rendre prisonnier. Cavalier résista d'abord :

il continua à s'avancer, tant que ses chameaux purent le suivre; puis, voyant que la retraite était aussi impossible que la victoire, il accueillit le parlementaire qui venait proposer quelques articles de capitulation. La pièce fut signée le 27 floréal an IX (17 mai 1801), à la hauteur du village de Koum-Chériff. Par ses clauses, les officiers, prisonniers de guerre, conservaient leurs épées, leurs effets, leurs chevaux, leurs chameaux; les soldats devaient être transportés en France, sans toutefois qu'ils pussent reprendre du service avant d'avoir été échangés. Ainsi les pertes d'un combat furent évitées, et la petite troupe française fut dirigée aussitôt sur Abouqyr, pour y être embarquée et ramenée en France.

Cet épisode de la guerre ne pouvait être regardé que comme le résultat d'une nécessité désastreuse. Cavalier sans doute ne s'était rendu que forcé et ne pouvant point prendre d'autre parti. Il avait été mû, dans son arrangement avec les Anglais, par le désir de conserver à la France une poignée de braves soldats que leur situation trahissait alors plus que leur courage. On pouvait peut-être discuter si la résistance aurait pu être plus prolongée et plus

active, si la fuite vers le Désert, au risque d'y périr de misère et de soif, en laissant les traînards à la merci des Anglais, n'aurait pas été un parti plus hardi, plus utile à l'armée dans l'état de délabrement où elle se trouvait, qu'une capitulation, quelque honorable qu'elle fût. Cinq cents hommes de moins en Égypte, c'était beaucoup alors dans l'état des affaires. Tout cela pouvait faire l'objet d'appréciations diverses, de dires récriminatoires; mais ce qui était une indignité et une folie, c'était de flétrir publiquement un homme sans l'avoir entendu, de dénoncer sa conduite à l'armée dans les termes les plus violens et les plus odieux; c'était d'écrire, comme fit Menou, l'ordre du jour suivant :

« Généraux, Officiers, Soldats,

» Je vous dénonce une lâcheté, peut-être
» même une trahison qui vient d'être commise.
» Le chef de brigade Cavalier a capitulé le 27
» floréal dernier, en rase campagne, sans tirer
» un seul coup de fusil, commandant un déta-
» chement de plus de 500 hommes. Sa capitu-
» lation est la plus honteuse qui ait jamais
» été signée; elle porte tout le caractère d'une

» vente faite aux Anglais : on y voit claire-
» ment qu'on a voulu prendre les moyens de
» transporter sûrement en France de l'argent ;
» mais ce qui m'étonne le plus, c'est que les
» soldats aient obéi à une pareille capitulation.

» Armée d'Orient, si jamais celui qui a
» l'honneur de vous commander en chef vou-
» lait commettre une lâcheté pareille à celle qui
» vient d'être commise par le chef de brigade
» Cavalier, ne lui obéissez pas : vous ne lui
» devriez plus de soumission dès qu'il devien-
» drait lâche.

» Armée d'Orient, je vous répéterai jusqu'à
» mon dernier soupir que l'honneur est tout ;
» que l'argent n'est rien ; et soyez bien con-
» vaincus d'avance que tant qu'il restera sur
» ma tête un seul de mes cheveux blancs, je
» ne souscrirai à aucune convention qui pût
» ou flétrir votre gloire, ou me rendre parjure
» à mes devoirs et au serment que j'ai fait à la
» patrie en acceptant l'honneur de vous com-
» mander.

» ABD-ALLAH-JACQUES MENOU. »

Cet ordre du jour faisait allusion à des bruits de corps-de-garde qui accusaient les

officiers et les soldats du régiment des dromadaires. Ce régiment, suivant ces propos, ne se contentait pas de faire la guerre pour le compte de l'armée, il faisait en outre la maraude pour son propre compte. Depuis long-temps la terreur de son nom était établie chez les tribus libyques ou arabiques. Pour augmenter cette épouvante, on avait trouvé un singulier moyen. Chaque cavalier-dromadaire portait sur sa monture trois ou quatre uniformes de rechange, celui-ci jaune, celui-là bleu, ou vert, ou rouge, mais de couleurs saillantes et distinctes. Un détachement de ce corps venait-il à poursuivre une tribu; sa première apparition dans la plaine se faisait-elle avec le costume jaune, par exemple; une heure après on ralentissait le pas, on se mettait hors de vue pour changer de costume; puis, reprenant l'allure la plus vive, le même détachement reparaissait vêtu de rouge. Aux yeux des Arabes, c'étaient de nouveaux ennemis, d'autres dromadaires, d'autres infatigables poursuivans : une fois, deux fois, trois fois, le coup de théâtre avait lieu, jusqu'à ce que la tribu, se croyant cernée de toutes parts, renonçât à une fuite qui lui semblait impossible. Ainsi peu à peu, on les

avait toutes amenées à capituler. Les dromadaires arrivaient dans le camp bédouin, se faisaient livrer deux cents, trois cents, cinq cents moutons. Selon les propos de la troupe, au lieu de rendre compte de cette proie, ils se l'adjugeaient, et plusieurs de ces cavaliers avaient amassé ainsi jusqu'à 20 et 30,000 fr. De là, continuaient les mauvaises langues, cette facilité avec laquelle les dromadaires avaient traité. Mais était-ce à Menou de se rendre l'écho de ces imputations sans preuves, et hors de la présence des individus attaqués? Était-ce à un Général en chef à donner ainsi raison dans un ordre du jour à des récriminations passionnées, à condamner sans jugement, à flétrir sans débats, non-seulement un homme, mais un corps entier.

La conduite de Menou était du reste à cette époque toute empreinte de ce caractère d'extravagance. Avant l'ordre du jour contre Cavalier, avait eu lieu une espèce de coup-d'état militaire contre le général divisionnaire Reynier, contre le général Damas, contre d'Aure, contre l'adjudant-commandant Boyer et quelques autres. Reynier avait, aux yeux de Menou, le tort de prévoir le résultat de toutes ses fau-

tes : à plusieurs reprises il lui avait indiqué à l'avance, et les moyens de tirer la colonie d'affaire, et les futurs désastres s'il n'acceptait pas ces moyens. C'était plus qu'un censeur, c'était un devin ; reparaissant à des époques fixes, signalant chaque fois la faute commise et l'issue probable., revenant à la charge, avec cet argument si désespérant et si terrible : « Eh bien ! » avais-je raison? » Reynier était encore un autre embarras pour Menou. Depuis longtemps, dans son choix mental, Reynier était la tête de l'armée : le Général en chef actuel n'avait que le droit, et point la confiance. A chaque revers nouveau, on se flattait ou qu'un mouvement spontané porterait Reynier au généralat, ou qu'un ordre arrivé de France accomplirait cet acte de justice et de salut. La présence de Reynier était donc pour Menou une menace incessante. Il est à croire, en outre, que Reynier, d'Aure et les autres dissidens disgraciés par Menou, laissés à l'écart du service actif, ne supportaient cette haine et cette disgrace qu'avec impatience. Peut-être avaient-ils des partisans dans les troupes, des hommes assez dévoués pour tenter une révolution militaire. Un prétexte s'offrait donc

comme justification d'une mesure hardie et décisive. Menou la combina avec une discrétion et une énergie qu'il ne retrouvait pas vis-à-vis des Anglais. Aidé en cela par son confident Destaing[1], antagoniste personnel de Reynier, il résolut de se débarrasser de quelques hommes dont la présence l'offusquait. Dans la nuit du 23 au 24 floréal (13 au 14 mai), la maison du général Reynier fut cernée avec un appareil extraordinaire. Trois cents hommes d'infanterie, cinquante hommes de cavalerie, une pièce de canon, des sapeurs, une armée enfin, marchèrent en silence dans les rues d'Alexandrie pour aller faire le siége de la maison de Reynier. On frappa à la porte, on entra, et le chef de bataillon Novel, aide-de-camp de Menou, se présenta dans la chambre du général pour lui notifier l'ordre qu'il avait reçu de le conduire à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile pour France. Étonné d'un pareil ordre, Reynier se mit à une table et écrivit au

[1] Plus tard, Destaing expia cruellement cette journée. Vers la fin de la même année, il se retrouva à Paris vis-à-vis de Reynier. Un duel s'ensuivit entre ces deux généraux, et Destaing fut tué dans la rencontre. Ainsi les animosités créées par Menou survécurent à cette fatale campagne; elles coûtèrent du sang qu'on aurait pu mieux utiliser.

Général en chef une lettre dans laquelle il se plaignait vivement de l'indigne procédé dont il usait à son égard. « J'en appellerai, disait-il, » à la justice du gouvernement, je demanderai » qu'un conseil de guerre nous juge l'un et » l'autre, et décide qui a raison de nous deux. » La suite de sa lettre était encore la répétition des conseils qu'il avait antérieurement donnés à Menou dans l'intérêt de l'armée ; il lui exposait de nouveau les dangers qui menaçaient nos soldats et les mesures à prendre dans la position critique où ils se trouvaient. . . .

Après cette dernière expression de sa pensée. Reynier obéit à l'ordre de son supérieur. Sa présence en Égypte, dans l'état de suspicion constante où il se trouvait alors, était plutôt un embarras qu'une ressource. Les affaires étaient si avancées d'ailleurs pour les Anglais, que l'évacuation n'était plus qu'une question de temps et une discussion de termes. Il fallait laisser à celui qui avait amené les choses à un état aussi désespéré la peine de la responsabilité finale. Reynier s'embarqua donc, avec les officiers proscrits comme lui, sur le brick de guerre *le Lodi;* le général Damas et d'Aure compris dans l'ostracisme, eurent passage à bord du *Good-*

Union. *Le Lodi* arriva en France après avoir été vivement poursuivi par les bâtimens anglais. *Le Good-Union* fut pris par les Anglais, et par suite de cette capture disparut la petite succession de Kléber dont le général était dépositaire.

Ainsi Menou s'était débarrassé violemment de ses antagonistes et de ses rivaux les plus directs ; ainsi rien désormais ne pouvait contrarier ses mesures et les rendre inefficaces. D'après lui, l'exil de quelques généraux devait sauver l'armée ; il l'écrivait au ministre de la guerre, à Bonaparte, à tous ses amis de France. Si jusqu'alors quelques fautes avaient été commises, il fallait s'en prendre à Reynier, à Lanusse et à Damas ; si quelques batailles avaient été perdues, c'était sur eux seuls qu'il fallait en faire peser les motifs. L'indiscipline, grâce à ces mécontens, s'était glissée dans l'armée ; on n'avait plus obéi, ou du moins on avait obéi avec des murmures. Cet acte de vigueur accompli sauvait la colonie et l'armée : ne plus retrouver Reynier auprès de soi, comme un grondeur éternel et incessant, c'était avoir beaucoup plus avancé les affaires que si l'on avait battu les Anglais et rejeté les Osmanlys

au-delà de l'isthme. Pauvre Menou ! peut-être quand il écrivait de pareilles forfanteries était-il sa propre dupe?

—

CHAPITRE XI.

Situation du Kaire. —Dispositions de Belliard. —Marche du Grand-Vizir. — Son passage à êl-Arych et à Salahiéh. — Son arrivée à Belbeïs. — Marche de Belliard. — Bataille d'êl-Zaouâmel. — Prise de Damiette et de Lezbéh par les Osmanlys. — État du pays. — Mort de Mourad-Bey. — Peste de l'an IX.

Désormais isolé du quartier-général d'A-lexandrie, le commandant du Kaire, Belliard, avait à pourvoir lui-même au salut de son corps d'armée. On a vu combien cette armée était réduite : le général Lagrange, se repliant de sa position de Rahmaniéh tout en lui apportant un petit renfort, vint rendre sa position plus affreuse encore. Maîtres de la route qui longe le Nil et de toute la navigation du fleuve, en trois jours de marche les Anglais pouvaient arriver devant Boulaq, et prendre ainsi à revers les Français pendant que le Grand-Vizir les menaçait en face. Que faire? Fallait-il at-

tendre que les trois armées coalisées, l'une venant de la Basse-Égypte, l'autre de Suez, la troisième de Qosséyr, vinssent se donner la main sous les remparts du Kaire et se présenter avec quarante mille hommes pour en combattre sept mille? Fallait-il descendre vers les Anglais d'abord, ou bien aller au devant de Youssouf-Pacha? Belliard comprit que ce dernier parti était le seul bon, le seul possible; il résolut de se hâter, d'utiliser le renfort que lui menait Lagrange pour aller tenter contre le Grand-Vizir un second Héliopolis, puis de se porter au retour contre les Anglais, en prévenant Menou d'agir dans une attaque simultanée.

Ce plan était hardi et beau : servi par l'événement, il pouvait réparer les fautes commises et sauver la colonie; par malheur il fut prévu du côté des Anglais et déjoué. Non-seulement le général Hutchinson avait donné à Youssouf-Pacha douze cents auxiliaires britanniques; mais il venait de lui envoyer récemment plusieurs officiers généraux pour diriger les mouvemens et imposer un plan de campagne à ces milices désordonnées. D'après ce plan, le Grand-Vizir devait éviter avec les Français toute affaire sérieuse et décisive; au lieu de

marcher droit sur le Kaire, il fallait le menacer par une simple démonstration, pour se replier vers le Delta et effectuer sa retraite sur le corps de l'armée anglaise. Quelque réduit que fût le nombre des soldats français, Hutchinson comprenait en effet que les plus nombreux bataillons turks viendraient échouer contre leur tactique et leur bravoure. Les souvenirs du Mont-Thabor et d'Héliopolis n'étaient pas encore effacés de la mémoire des Anglais. Ils cherchèrent donc à éloigner tout conflit direct entre nos phalanges républicaines et les troupes ottomanes.

L'armée turke était en marche depuis fort long-temps; dès le 6 ventôse (25 février), Youssouf-Pacha avait réuni jusqu'à quinze mille hommes sous les murs de Yabnâ à douze milles de Jaffa. L'état des routes et la peste qui décima ses rangs le retinrent là pendant quelque temps. Il y reçut un renfort de cinq cents hommes armés et équipés, que Djezzar-Pacha lui envoya comme une preuve de fidélité et d'attachement à la Porte. A la tête de cette armée, le Vizir s'ébranla de nouveau le 21 ventôse (12 mars), et le 10 germinal (31 mars) il était campé au pied d'él-Arych. Devant cette place

périrent plusieurs centaines de chevaux et de chameaux qui manquaient de fourrage ou de toute autre espèce de nourriture. Le 12 germinal (2 avril), la division que commandait Tahir-Pacha, et que guidait le capitaine Leake de l'artillerie anglaise, quitta êl-Arych et s'avança sur Kattiéh et Tinéh. Le 15 (5) cette avant-garde fut suivie de la seconde division sous les ordres de Mohammed-Pacha qui avait près de lui le capitaine du génie anglais Lacy. Le Grand-Vizir avec le reste de l'armée et les officiers anglais détachés sous les ordres du lieutenant-colonel Halloway, se mit en marche le 29 germinal (19 avril); il fit en quatre jours soixante et dix milles de chemin, par une chaleur accablante, jonchant les sables de cadavres d'hommes et de chevaux. La température moyenne pendant le trajet fut de 105° à 108° du thermomètre de Farenheit (32° à 34° Réaumur) dans l'intérieur des tentes. De Kattiéh le Grand-Vizir fit sommer Lezbéh et Damiette qui refusèrent de se rendre.

Alors le Grand-Vizir continua sa route vers le Kaire. Les garnisons de Salahiéh et de Belbeïs avaient reçu l'ordre de se retirer sur la capitale à l'approche de l'ennemi, après avoir fait sauter

les fortifications de ces places, détruit leurs magasins et démantelé les ouvrages environnans. Ces ordres furent exécutés. Salahiéh fut évacué le 19 germinal (9 avril), et la garnison se replia sur Belbeïs où les Français avaient leur parc d'artillerie et leurs magasins. A son tour cette place fut évacuée le 21 (11).

Le 8 floréal (28 avril), le Vizir arriva à Salahiéh, tandis que son avant-garde se portait sur Belbeïs. Le 17 floréal (7 mai) Sa Hautesse campait à Koraym; le 18 (8) à Belbeïs. Il s'arrêta pendant quelques jours auprès de cette place et y recruta tous les Arabes, Mamlouks ou fellahs, que l'espoir du pillage attirait sous ses drapeaux.

Ce fut à ce moment que le général Belliard sortit du Kaire pour marcher au-devant des Turks. Il laissa dans la ville le général Almeyras, avec mille hommes d'infanterie, trois cents Cophtes et Grecs, invalides et cavaliers démontés, pour garder les forts et la place; puis il se mit en route à la tête de quatre mille six cents fantassins, neuf cents chevaux et vingt-quatre pièces de canon. Arrivé le 26 floréal (16 mai) auprès du village d'êl-Zaouâmel, à moitié chemin d'êl-Khankah et de Belbeïs, il

y rencontra l'avant-garde ennemie forte de neuf cents Turks et de cinq cents Anglais, et pourvue d'une formidable artillerie. A l'instant même le Général français disposa son infanterie sur deux ailes, sa cavalerie au centre, et s'avança dans cet ordre en colonnes serrées sur les hauteurs qui terminent le Désert au-dessus et à l'est du village d'êl-Menâyr. Le feu de l'artillerie française eut bientôt éteint celui de l'ennemi : la cavalerie chargea sur les pièces, en prit deux et mit en fuite l'infanterie turke et les canonniers anglais. Après cet avantage, nos cavaliers furent pourtant obligés de se replier ; car ils auraient rencontré plus loin la foule des Spahis et des Mamlouks dont le nombre était dix fois au moins plus considérable que le nôtre. Belliard fit poursuivre les vaincus par ses fantassins à qui rien n'offrit de résistance ; un instant même on crut que l'affaire deviendrait assez sérieuse pour déterminer des résultats pareils à ceux d'Héliopolis ; un corps considérable d'Osmanlys sorti de Belbeïs semblait vouloir accepter la bataille ; et nos colonnes s'ébranlaient au pas de charge pour rejoindre ces nouveaux combattans ; mais au moment où l'on croyait tenir les Osmanlys, ils se dérobèrent à la lutte. Le

Grand-Vizir se souvint des instructions du général anglais : au lieu de tenir ses troupes serrées et en bataille, il leur donna l'ordre de se disperser en une foule de petits détachemens qui tourbillonnèrent autour des carrés français. Cette troupe insaisissable s'agita long-temps, pirouetta sans intention fixe, sans menace directe; on eût dit qu'elle ne cherchait pas à agir, mais à gagner du temps et à faciliter une démonstration plus décisive. En effet, de forts pelotons de cavalerie turke semblaient, après avoir fait un long détour, se porter vers la route du Kaire entre cette ville et le corps de Belliard. A la vue de cette manœuvre, le général se souvint de ce qui s'était passé un an auparavant. Ce n'était peut-être qu'une feinte de la part de l'infanterie turke, qui faisait semblant d'attaquer et de harceler pour qu'un corps important de cavalerie, dissimulant sa marche, galopât en toute hâte vers le Kaire, où les Anglais de Rahmaniéh auraient pu le joindre, soulever la ville de concert, et placer Belliard dans la situation la plus critique. En ce moment d'ailleurs les troupes françaises étaient harassées de fatigue; une longue marche sur la lisière du Désert, la privation d'eau, le

manque de provisions, conseillaient le mouvement de retraite au moins autant que la prudence stratégique. Le général l'ordonna; son corps d'armée se retira sur le Kaire sans que les Osmanlys osassent le poursuivre; il laissa le champ de bataille jonché de cadavres turks, tandis que trente Français au plus avaient payé de leur sang la gloire de cette journée.

Au lieu de poursuivre son ennemi, le Grand-Vizir suivit à la lettre le plan du général anglais. Il ne marcha pas sur le Kaire, mais vers le Delta où il avait envoyé depuis dix jours six mille hommes sous les ordres d'Ibrahym, pacha d'Alep. Ce pacha alla droit vers Damiette que les Français venaient d'évacuer; il s'en empara sans coup férir. Ensuite il investit Lezbéh que défendaient deux cents Français. Bloquée du côté de terre par les Turks, et attaquée du côté de la mer par une flottille de canonnières anglaises qui avait forcé le passage du Boghâz, la garnison de Lezbéh, sommée de se rendre, répondit par l'organe de son commandant qu'elle ne le ferait qu'à la dernière extrémité. Deux cents hommes contre six mille dans un poste démantelé, voilà pourtant quelle était la situation de Lezbéh! Aussi l'attitude

des Francais était-elle plutôt le résultat d'une tactique, que d'une volonté bien décidée de se défendre. Se livrer aux Turks ou courir la chance d'être emportés d'assaut par leurs bandes indisciplinées, c'était risquer beaucoup trop. Nos soldats ne cherchèrent pas à prolonger ce dévouement inutile; dans la nuit, ils évacuèrent le fort sans être aperçus des assiégeans : ils enclouèrent les canons, jetèrent les munitions et les vivres dans le Nil, coulèrent bas les chaloupes canonnières qui stationnaient dans le port; puis, traversant le fleuve dans le plus grand silence, ils se retirèrent sur le fort de Bourlos, d'où ils espéraient gagner Rahmaniéh. Cependant ayant appris à Bourlos que le général Lagrange s'était retiré sur le Kaire, et ne pouvant, faute de vivres, rester dans ce poste nouveau, le commandant de Lezbéh fit embarquer sa troupe avec la garnison de Bourlos sur quatre petits bâtimens. La flottille chercha à gagner le port neuf d'Alexandrie, en esquivant la croisière anglaise; mais à la hauteur d'Abouqyr, deux de ces bâtimens furent pris par la frégate anglaise *Cinthia*. Les deux autres, plus heureux, réussirent à s'échapper et à gagner les côtes d'Italie. Ainsi peu à peu se

disséminait et se démembrait cette armée, naguère si compacte et si unie.

Si à cette époque le pays eût montré des dispositions favorables aux envahisseurs, en une semaine c'en était fait des Français. Mais l'Égypte offrait alors une physionomie singulière. Tandis que toutes les invasions précédentes avaient vu les populations se mêler aux Turks débordés dans le pays, susciter des troubles et appuyer les efforts des milices ottomanes, cette fois les Égyptiens restèrent calmes et ne voulurent pas prendre parti pour ceux à qui la victoire devait évidemment rester. Quoique les chances fussent plus belles que jamais pour les antagonistes des Français, il n'y eut au Kaire, et dans les provinces, aucun soulèvement contre eux. D'où cela venait-il? Était-ce la crainte du châtiment? Ou bien le souvenir tout récent encore de la punition du Kaire, si allégée par la clémence du vainqueur? Était-ce la présence des combattans anglais qui ne semblaient promettre au fanatisme indigène qu'un changement de maîtres? Infidèles pour infidèles, les naturels aimaient mieux encore ceux auxquels ils étaient habitués. Les Français d'ailleurs avaient, à diverses reprises,

donné la mesure de leur force et de leurs ressources. Souvent on les avait crus anéantis, comme dans les deux révoltes du Kaire, et ils s'étaient relevés pour punir, pour tirer vengeance des instigateurs de ces rébellions. Le dernier acte en ce genre, la reprise de la capitale par Kléber et la soumission rapide de toute l'Égypte, vivait encore dans les esprits. Le mélange d'énergie et de clémence qui avait présidé à cette réaction avait eu le double effet d'intimider les Égyptiens sans les aigrir trop vivement contre les Français. Au moment de l'entrée du Grand-Vizir, aucune ville, aucun village ne se déclarèrent pour lui. Les cheyks, les imâms restaient tranquilles et attendaient les événemens sans chercher à les provoquer. Les firmans répandus par les Osmanlys n'y pouvaient rien. Les endroits dans lesquels ils passaient faisaient acte d'obéissance et se soumettaient à la force; mais nulle part on ne les devançait, nulle part la révolte ne précédait leur apparition. Les localités occupées ne fournirent de l'argent et des vivres que lorsqu'elles y furent contraintes par la force. Quant aux Arabes auxiliaires, de tout temps leur concours était acquis au plus fort, à ceux qui traver-

saient le pays en conquérans et en maîtres, et qui souffraient ou autorisaient le pillage des vaincus.

Le fait le plus étonnant dans tout cela, ce fut l'impassibilité, on peut dire même l'insouciance du Kaire. L'approche des armées ennemies n'y détermina pas un mouvement : seulement les cheyks disaient que, si un corps d'Osmanlys pénétrait dans la ville, il serait impossible d'empêcher les habitans de se réunir à eux. Ils conseillaient donc de garder soigneusement les avenues. Belliard se rendit à cet avis, et, pour avoir une garantie de plus, il s'assura de la personne des principaux cheyks, qui furent gardés en ôtages dans la citadelle.

L'affaire d'êl-Zaouâmel n'avait modifié en rien la situation des troupes françaises. Menou restait toujours dans les lignes d'Alexandrie; Belliard venait de se renfermer de nouveau dans le Kaire. Le Kaire était le point le plus vulnérable et le plus menacé. Le Grand-Vizir, les Anglais d'Hutchinson, les Anglo-Cipayes de Baird, tout allait se donner rendez-vous sous ses murs.

Il fallait que les sept à huit mille hommes de Belliard se défendissent seuls sans compter sur

des renforts. Menou avait assez de se défendre. Le dernier espoir invoqué, Mourad-Bey, venait de faire défaut. Invité par Belliard à partager les périls de ses alliés les Français, ce noble chef des Mamlouks n'avait pas hésité. Il avait quitté le Sayd avec ses cavaliers. La peste ravageait les provinces du Haut-Nil, et pour diminuer ses ravages, chaque bey avait cherché à séquestrer ses Mamlouks. Malgré les dangers d'une réunion, Mourad l'ordonna; il fixa le lieu du rendez-vous à Beny-Soueyf; mais à peine y était-il arrivé que le mal contagieux le surprit. Il mourut, après trois jours de maladie, le 2 floréal [1] (22 avril).

Quand Mourad-Bey fut mort, chaque parti revendiqua l'honneur de sa sympathie et de son alliance. Les Anglais s'en flattèrent publiquement, mais sans preuves. Jusqu'au dernier moment, Mourad n'avait cessé de prodiguer aux Français des témoignages irrécusables de concours. Sans doute il était mécontent des procédés de Menou; il avait dû s'indigner de son orgueil inepte, de son aveuglement, de ses insolences vis-à-vis de son envoyé Osman-Bey-

[1] Correspondant au 8 dou-l-hagéh 1215 de l'hégire.

êl-Bardissy ; il avait pu même prendre le parti de faire un peu de politique dilatoire durant les premières hostilités. Mais, à défaut d'un concours actif, il n'avait jamais cessé d'aider les Français par une foule de moyens indirects. Quand la peste l'emporta, il était sur le point d'envoyer au Kaire plusieurs convois de grains.

Mourad-Bey fut regretté de tout le monde, de ses Mamlouks, des Osmanlys, des Anglais et des Français. Ses dépouilles furent honorées à l'égal de celles des plus grands princes. Les circonstances ne permettant pas de transporter son cadavre au lieu ordinaire de la sépulture des Mamlouks, où sa place était marquée auprès du mausolée d'Aly-Bey, on l'inhuma à Souaky, près de Tahta. Ses frères d'armes brisèrent ses armes sur sa tombe, en déclarant qu'aucun d'eux n'était digne de les porter.

Mourad-Bey était en effet un de ces caractères chevaleresques et heurtés, comme on n'en trouve qu'aux premiers temps de l'islamisme. Il y avait du khalyfe en lui, du khalyfe conquérant et guerrier, avide à la fois et généreux, dépouillant pour donner, aimant le luxe et la guerre, l'acier et l'or, la vie des tentes militaires et celle du harem voluptueux. Mou-

rad-Bey pouvait encore s'assimiler aux plus glorieux chefs des milices turkes ou circassiennes qui, à l'époque de la décadence, régnèrent d'abord à l'ombre des souverains de Bagdâd et du Kaire, les Salah-êd-dyn, les Seyf-êd-dyn, dont les noms ont eu plus de retentissement parce qu'ils agirent sur un plus vaste théâtre. Mourad-Bey n'était pas une organisation moins exceptionnelle que celle de ces hommes : il possédait, à leur plus haut degré, les vertus et les vices de la race mamlouke. Ardent, passionné, irascible, c'était un lion dans tous les temps, bon quand il était calme, impétueux et irréfléchi dans ses colères. Doué par la nature de ce physique qui fascine et domine les autres, né pour commander et pour commander seul, il avait l'instinct du gouvernement sans en connaître les ressorts. Jamais chef n'avait été plus long-temps et mieux obéi de ses Mamlouks : ils l'aimaient et le craignaient à la fois. A la bataille, toujours au premier rang, il les animait de sa bravoure ; dans les revers, toujours calme, toujours patient, il les soutenait de sa résignation et de sa constance. Quoique la décadence de sa milice, si long-temps puissante, fût arrivée sous lui, il ne

vint à la pensée d'aucun Mamlouk de rendre le chef responsable de cette immense chute. Quand on le vit passer de son sérail de Gizéh, de ses jardins remplis d'eau, de verdure et de brise, aux steppes ingrates, aux solitudes nues du Désert libyque, quand on le vit résister sans plainte à ce contraste, opposer à la mauvaise fortune un espoir tenace et une résistance plus opiniâtre encore, il fut impossible de ne pas se régler sur les allures du maître, de répudier un exemple si beau, une impulsion si stoïque. Ses cavaliers lui restèrent tous fidèles. Ce qui, en outre, perpétuait un si vif attachement, c'était sa nature loyale et ouverte, sa franchise dans ses paroles, sa sincérité dans ses affections. Ses relations avec les Français lui firent des amis dans toute notre armée, et les regrets de nos soldats le suivirent dans la tombe.

Le successeur de Mourad fut Osman-Bey-Tambourgy, que le défunt avait désigné avant de mourir. Osman-Bey envoya sur-le-champ des exprès à Belliard pour protester de son attachement à la cause française et de son inclination formelle à continuer les rapports amicaux que Mourad avait créés. Il fit en même

temps annoncer des envois de grains; mais il fut bientôt facile de voir que les revers de l'armée française agissaient sur le nouveau bey comme un réactif et comme un motif d'atermoiement. Il fit désormais de la diplomatie expectante. Sa position, il faut le dire, ne commandait pas une autre conduite. Les Français étaient évidemment perdus, et se dévouer à eux dans ce moment, c'était se perdre sans résultat possible. Quand l'armée venue de l'Inde traversa le Sayd, les Mamlouks descendirent vers la Basse-Égypte, et allèrent planter leurs tentes auprès des Anglais et du Capitan-Pacha. A la même heure pourtant, ils envoyaient Housséyn-Pacha pour prévenir Belliard que leur démarche actuelle n'était pour eux qu'une mesure de prudence et une déclaration de neutralité. « Jamais, ajoutait la dépêche, nous ne » porterons les armes contre les alliés de notre » grand Mourad. » Les Mamlouks tinrent en effet parole.

Mais la position de nos soldats n'en était pas moins embarrassante. Comme seul auxiliaire, ils avaient alors la peste, une horrible peste qui décimait dans les hôpitaux les bataillons que la guerre avait épargnés. Depuis nivôse (jan-

vier) le fléau s'était déclaré au Kaire; sourd d'abord, ne frappant que des quartiers populeux, cheminant dans une proportion assez lente. Mais dans la première quinzaine de germinal (fin de mars), le mal prit un caractère si grave, une intensité telle, une nature si maligne, que la consternation s'empara de la ville habituée pourtant à de semblables invasions. Depuis la fameuse peste de l'an 1205 de l'hégire (1791), dite la *peste d'Ismayl-Bey*, nulle n'avait été plus forte. Il mourait cent Turks et de dix à douze Français par jour. La progression alla vite, même quand une bonne partie de l'armée se fut portée au-devant des Anglais. Vers la mi-avril (fin de germinal) il y eut une journée où l'on compta 900 Turks morts et 150 Français attaqués. Sur 7,000 hommes de garnison, le Kaire en perdit plus de 500 [1]. Cependant, grâce aux soins de nos médecins et à la surveillance de Desgenettes, la maladie, beaucoup mieux connue alors qu'au moment du

[1] Le fait suivant peut donner une idée de la mortalité. Le directeur de l'imprimerie nationale s'était retiré à la citadelle avec vingt-neuf employés: en neuf jours, huit furent attaqués, cinq moururent en vingt-quatre heures, les trois autres purent être transportés au lazaret où ils furent guéris.

siége de Saint-Jean-d'Acre, laissa quelques cures à l'art : deux tiers des malades furent sauvés. Le fléau agissait comme la foudre sur les organisations les plus robustes : en peu d'heures il avait parcouru ses divers paroxysmes; il avait conduit un homme de l'état de santé à la mort. Quelquefois l'individu frappé n'avait pas même le temps de rentrer chez lui; il tombait mourant dans la rue. Chez celui-ci le mal était caractérisé par des douleurs violentes dans la tête; chez celui-là par des vomissemens et des déjections alvines; tous portaient sur leur corps des taches livides et charbonneuses. Les rues, les places publiques étaient encombrées de convois; et comme la quantité des morts ne permettait pas de veiller strictement à des inhumations régulières, les cadavres promenés dans les rues, avec leurs chairs violacées, leurs membres raidis par la douleur, leurs traits grimaçans, ne contribuaient pas peu à jeter l'effroi dans la multitude.

Voici ce que l'historien arabe que nous avons plusieurs fois cité dit de ce fléau :

« La peste commença en Égypte et en Syrie; elle fut très-forte dans le Sayd. Notre ami le

cheyk égyptien, Hassan-êl-Attar, qui s'était retiré dans le Sayd, nous écrivit alors :

» Il y a à Syout une peste comme jamais je
» n'en ai vu. Elle s'est répandue d'une façon
» très-prompte ; elle tue les vieux et les jeu-
» nes. On ne trouve plus de linceul. Les rues
» sont fermées, tellement qu'un ami, un
» parent, n'apprend la mort de celui qui lui
» est cher que long-temps après. Les morts
» restent dans les maisons parce qu'on ne
» trouve ni bières, ni laveurs, ni porteurs.
» Lorsqu'un grand meurt, il est accompagné
» par dix personnes au plus. Les ulémas, les
» cheyks meurent comme les artisans. Moi,
» j'ai resté un mois sans me raser. »

» La peste commença au mois de Chaabân : elle redoubla pendant les mois de Dou-l-qadéh et de Dou-l-hagéh. Au Kaire il mourait un nombre étonnant d'individus : à Syout on comptait six cents morts chaque jour. En sortant de chez soi, on ne voyait que des convois, on n'entendait que des pleurs de femmes. On cessa d'annoncer la prière dans la mosquée. Il n'y avait personne ni pour annoncer l'heure ni pour prier. Le grain resta sur pied ; il n'y avait point de bras pour le couper ; le vent le ren-

versa ; je calcule que les deux tiers de la population sont morts. Si je voulais décrire tous les maux que le fléau causa, il faudrait des volumes. »

Ainsi la guerre et la peste, de nouveau conjurées, ne laissaient guère aux Français d'autre perspective que la mort, soit dans un hospice, soit dans une ambulance. Les pensées les plus affreuses, les chances les plus sombres tourmentaient alors cette armée, à qui la seule consolation des grands maux, l'espoir, n'était même plus permise. Avec un tel présent, point d'avenir secourable : c'était trop de douleurs à la fois.

—

CHAPITRE XII.

Réunion des troupes du Grand-Vizir à l'armée anglaise. — Portrait des principaux fonctionnaires ottomans. — Marche sur le Kaire. — Investissement de la place. — Situation des Français. — Conseil de guerre. — Capitulation.

Après la bataille d'él-Zaouâmel, le Grand-Vizir n'avait cherché qu'une chose, à faire sa jonction avec le général Hutchinson, qui désormais devait régler les incidens de la campagne. L'entrevue eut lieu en effet le 4 prairial (24 mai), au-dessus de Byr-Châm, et sur la rive même du Nil. Hutchinson, à peine débarqué, y trouva l'avant-garde turke que commandait Tâhir-Pacha. Accompagné du Capitan-Pacha, son auxiliaire constant depuis Abouqyr, le général anglais et lui montèrent de magnifiques chevaux qu'on avait envoyés à leur rencontre, et se dirigèrent vers la tente où reposait le Grand-Vizir sur des coussins moelleux. .

Autour de Youssouf étaient alors les grands officiers de son armée ; le vieil Ibrahym-Bey, l'ancien collègue de Mourad, le Reis-Effendy, Mohammed, pacha de Jérusalem, Tâhir-Pacha et un Bin-Bachy. On avait disposé des chaises pour les officiers anglais, à qui, par grande faveur, il avait été permis de s'asseoir devant le Vizir. L'entrevue commença par les civilités d'usage parmi les Turks, l'inévitable café, les sorbets et la pipe. Ensuite vinrent des dîners et des fêtes, dans lesquels parurent tous ces grands fonctionnaires de l'armée ottomane, dont quelques-uns nous sont déjà connus.

Youssouf-Pacha déploya vis-à-vis de ses formidables alliés toutes les ressources de l'aménité turke. C'était au fond un assez brave homme, âgé de soixante-six ans, n'ayant plus qu'un oeil par suite d'un accident dans une partie de djeryd. Le djeryd est un bâton dur et pesant que se lancent les cavaliers turks dans une espèce de tournoi ou de *jeu de barres* à cheval. Au milieu d'un de ces divertissemens, Youssouf reçut un coup de bâton qui lui creva un oeil. Celui qui avait porté ce coup était un pauvre diable de sa suite ; il se

cachait redoutant la colère de son maître. Le Vizir le fit rappeler. « Qu'on donne à cet » homme, dit-il, une bourse de mille sequins, » car il faut bien qu'il vive ; mais qu'il aille » vivre loin d'ici, parce que nul ne peut ré- » pondre de pardonner complètement à qui l'a » rendu borgne. »

Malgré la perte de son œil, le Grand-Vizir était encore un homme de fort bonne physionomie, imposant avec sa longue barbe, instruit pour un Oriental, mais trop facile à se laisser conduire par son entourage.

Le Capitan-Pacha valait mieux que Youssouf. On pouvait l'appeler un homme progressif et pour son temps et pour sa nation. Doué d'aptitude militaire, généreux jusqu'à la prodigalité, ambitieux jusqu'à l'injustice, rusé comme un enfant du sérail, dissimulé, actif, haineux, il affichait la prétention de suivre de loin les usages et la civilisation d'Europe. Il avait réussi, dans les années précédentes, à organiser la marine ottomane sur un meilleur pied qu'elle n'avait été jusque-là; il avait imposé à quelques-uns de ses bataillons notre tactique militaire et des officiers allemands. Du reste, plein d'orgueil et de vanité, le Ca-

pitan-Pacha affectait pour le Grand-Vizir un incroyable mépris. La pensée de réunir et de confondre leurs troupes lui causait une répugnance profonde. Son conseiller le plus intime était un nommé Isaaq-Bey, flatteur rusé, qui était venu se frotter aux idées libérales dans le séjour de Paris, et qui avait voulu plaider dans des livres musulmans la réforme de la religion de Mahomet. Sans une prompte fuite, le réformateur eût expié son apostolat sur le pal. La protection du Capitan-Pacha l'avait sauvé. Ce dignitaire était considéré dans l'empire, non-seulement pour ses talens, mais encore à cause de son alliance avec le Sultan dont il avait épousé la soeur.

Le dernier personnage de cet état-major était le Reis-Effendy, ministre des affaires étrangères de l'empire, et ancien secrétaire de l'ambassade turke à Londres. C'était un homme délié, bien porté pour les Français, connaissant les langues et les usages de l'Europe.

Voilà quels étaient les auxiliaires du général Hutchinson. Le jour qui suivit son arrivée, il eut le spectacle d'un grand Divan et d'une revue de troupes. Les soldats turks étaient sous les armes, rangés par pachalyks ou divisions,

mais dans un désordre dont rien au monde ne saurait donner une idée. La principale force du Vizir était dans la petite poignée des Mamlouks d'Ibrahym-Bey; excellens et braves cavaliers, mais mutins et ingouvernables. Peu de jours après, ce premier noyau de Mamlouks fut rejoint par le corps d'Osmân-Bey-êl-Tambourdjy, successeur de Mourad, corps qui devait rester neutre dans le cours de la campagne.

Cette visite se termina par un échange de cadeaux. Ceux du Grand-Vizir au général anglais furent deux chevaux superbes, très-richement équipés, une tabatière ornée de diamans et une tente magnifique, toute couverte des plus éclatantes broderies.

Ainsi le général Hutchinson perdait son temps en un vain cérémonial, au lieu de marcher droit sur le Kaire et de pousser vivement ses avantages. Quelle différence d'élan et de tactique! Deux années avant lui, Bonaparte s'était fait jeter au Marabout, malgré le vent et la houle; le lendemain, il prenait Alexandrie; huit jours après, il était à Rahmaniéh; dix jours après au Kaire, en passant par la bataille des Pyramides. Nos soldats avaient fait

ce chemin sans eau, sans vivres, sans magasins organisés, avec quelques pastèques et un peu de riz pour vivre; ils l'avaient fait malgré le pays soulevé, malgré les Bédouins acharnés à leurs trousses, malgré les difficultés d'une route inconnue, à travers ces sables qui avaient englouti, en d'autres siècles, des myriades de Persans! L'armée anglaise, au contraire, n'arriva à Rahmaniéh que soixante-trois jours après son débarquement, quoiqu'elle eût pour s'appuyer tous les moyens qu'elle tirait de sa flotte. Elle ne trouva des motifs d'audace et d'impulsion active, ni dans un service de subsistances très-bien organisé, ni dans une flottille nombreuse, qui dominait la navigation du Nil, ni dans plusieurs centaines de chameaux, destinés au service de l'armée, ni même dans le concours du Capitan-Pacha et dans son influence sur des populations musulmanes. Avec tous ces moyens d'aller vite, avec un nombre d'hommes bien plus considérable que le nôtre, l'armée anglaise mit quarante jours à se rendre de Rahmaniéh à Embabéh.

On a donné pour unique motif à cette temporisation, le retard du général Baird, qui commandait les Anglo-Cipayes, venus de

l'Inde. Ce général avait fait une apparition devant Suez; puis, se défiant du résultat de la marche du Grand-Vizir, il s'était rembarqué pour venir prendre terre devant Qosséyr. Attendre qu'il eût fait sa jonction, après avoir traversé toute la Haute-Égypte, c'était tomber dans de nouveaux délais. Aussi, quand le général Hutchinson eut réuni ses troupes à celles de Youssouf-Pacha, il résolut d'investir et d'attaquer le Kaire.

Après avoir passé tour à tour à Terrânéh et à Ouardân, les bataillons anglais arrivèrent devant Embabéh le 1er messidor (20 juin), pour faire l'investissement de Gizéh. Là, divers renforts arrivèrent aux assaillans. Les premiers étaient un corps de deux cents hommes détachés de l'armée du général Baird et qui, après avoir pris langue à Suez, arrivèrent devant le Kaire, sous les ordres du lieutenant-colonel Lloyd. Les seconds renforts arrivèrent d'Alexandrie. Ils se composaient des 28e et 42e régimens, venus en douze jours de leurs lignes d'Abouqyr.

Quand l'armée anglaise se fut toute groupée sur la rive gauche du fleuve, les troupes du Grand-Vizir firent à leur tour un mouvement

en avant sur la rive droite. Les Anglais établirent un pont de bateaux à Chobra pour pouvoir communiquer avec les Turks. A ce moment, la force des assaillans, campés sur l'un et l'autre bord du fleuve, autour de la capitale, s'élevait à quarante-cinq mille hommes. A cette masse, les Français n'avaient à opposer que huit mille combattans au plus disséminés sur une ligne immense.

La situation de nos troupes devenait donc de plus en plus critique. L'ennemi, il est vrai, n'avançait que mollement et avec une espèce d'appréhension; quand il aurait pu marcher droit sur le Kaire, soulever la ville et placer la garnison dans le plus grand embarras, il employait des forces considérables pour faire replier de faibles avant-postes, heureux quand il avait gagné quelques pouces de terrain contre un ennemi qui ne pouvait le lui disputer sérieusement. Jusque-là il s'était borné à resserrer de plus en plus la ville, et à la longue cette tactique ne devait pas être moins funeste aux assiégés. En effet, malgré tout l'avantage d'une concentration, les Français n'avaient pas moins à garder quatorze forts, indépendamment de la citadelle, et à observer toute la li-

gne qui court du Kaire à Gizéh, en passant par le Vieux-Kaire et Boulaq. C'était un développement de douze mille six cents toises. Puis à la même heure où deux armées imposantes se montraient au dehors, la ville commençait à bouger et à donner de sérieuses inquiétudes. Les sorties, d'un autre côté, devenaient chanceuses et peu profitables, car à l'instant même où l'on en aurait fait une contre le Grand-Vizir, le général Hutchinson aurait pu entrer dans la place dégarnie de défenseurs, et *vice versâ*.

Il fallait donc renoncer à battre les armées combinées devant les fortifications du Kaire. Restaient l'évacuation et la retraite en face de ces masses d'ennemis. La retraite, mais de quel côté? Damiette, Rosette, Rahmaniéh étaient aux Anglais. Alexandrie seule restait occupée par Menou. Et comment y arriver? Le lac Maréotis était débordé; les lignes anglaises cernaient le camp; quelle chance horrible et douteuse que celle d'un trajet à travers le Désert dans une contrée stérile et complètement épuisée! On pouvait bien songer encore à la Haute-Egypte; mais c'était une impasse que la peste ravageait alors, et où l'on

devait avoir en face les Anglo-Cipayes, pendant que le général Hutchinson prendrait chasse sur les derrières ; d'ailleurs, depuis la bataille de Rahmaniéh, toutes les canonnières étaient coulées, et les moyens de transport manquaient absolument.

L'abandon du Kaire était impossible ; sa défense prolongée ne l'était pas moins. Quelques jours de siége régulier suffisaient pour réduire un à un toute cette ceinture de forts plus imposante en apparence qu'en réalité. Ces fortins n'étaient ni solides ni suffisamment pourvus de troupes ; il est vrai que le général Belliard avait improvisé quelques redoutes plus faciles à défendre entre le Kaire et Boulaq : un petit nombre de flèches en avant du mur d'enceinte de Gizéh arrêtaient même les Anglais d'une manière assez sérieuse pour qu'ils se crussent obligés à faire venir de la grosse artillerie pour les emporter, et à creuser des tranchées devant ces ouvrages ; mais avec un peu plus de décision et de hardiesse, tout cela n'eût pas tenu plus d'un jour, et divers points plus vulnérables offraient la perspective de pouvoir prendre à revers ces positions improvisées. Si un seul de tous ces points se trouvait forcé,

chose facile et immanquable, les autres tombaient nécessairement : les troupes dispersées sur la ligne ne pouvaient plus se réunir ; chaque porte restait à la merci de l'ennemi ; et la révolte des habitans, en cas de prise d'assaut, eût achevé d'arranger les affaires de telle sorte que pas un seul Français n'eût échappé à cette vaste boucherie.

D'un autre côté, les vivres commençaient à s'épuiser par suite de la négligente imprévoyance qui avait présidé à la formation des magasins. Malgré toute son activité, Belliard n'avait pu réparer toutes les fautes de Menou. Les troupes employées dans les hostilités ne pouvaient pas quitter leur poste pour aller recommencer leurs fonctions de percepteurs en armes; il fallait en beaucoup d'endroits se contenter de ce que les contribuables voulaient bien donner, soit en argent, soit en nature. Le directeur des revenus en denrées, Reynier, frère du général, osa bien quitter le Kaire avec une barque armée pour aller faire une tournée fiscale dans la Haute-Égypte ; mais aux environs du Kaire les villages étaient dépeuplés par la peste, et plus haut régnait en maître l'ange él-Mahdy, Mulley-Mohammed, qui depuis la mort de

Mourad-Bey tenait le pays en insurrection permanente.

La caisse de l'armée n'était pas plus heureusement pourvue que ses magasins. Il n'y avait, au moment du blocus, des vivres au Kaire que pour quinze jours à peine, et de l'argent que pour solder les troupes pendant un temps bien moindre. A l'ouverture de la campagne déjà un déficit existait, et depuis ce temps il n'y avait eu d'autres rentrées que le produit de quelques droits levés au Kaire. Les officiers généraux et les principaux administrateurs ou employés avaient eux-mêmes versé leurs épargnes dans la caisse de l'armée pour subvenir aux dépenses journalières. Les magasins de l'artillerie se trouvaient épuisés par les demandes réitérées du général Menou. Tout avait été encombré ou perdu à Rahmaniéh, à Rosette et dans toutes les places qu'occupaient actuellement les Anglais; il ne restait au Kaire que cent cinquante coups par pièce, et l'on y manquait d'affûts de rechange. Pour surcroît de malheur, la peste continuait encore ses ravages quoiqu'avec moins d'intensité que dans le cours des mois précédens.

Au moment solennel où l'on était alors ar-

rivé, toute instruction positive du Général en chef manquait aux officiers qui commandaient en son nom. Depuis que Belliard avait été abandonné à lui-même, les seules dépêches qu'il eût reçues de Menou répétaient d'une manière banale et tranchante qu'il fallait défendre la capitale de l'Égypte jusqu'à la dernière extrémité. Mais ces dépêches elles-mêmes étaient toutes antérieures à la prise de Rahmaniéh : depuis que Lagrange avait cédé ce poste, aucun exprès n'était arrivé à Belliard, et bloqué par quarante-cinq mille ennemis, le commandant du Kaire ne trouvait nulle part la règle de conduite qu'il devait suivre dans cette menaçante éventualité. Il ne voulut pas toutefois prendre sur lui de décider seul le sort des braves qui combattaient sous ses ordres ; pour décharger sa responsabilité personnelle, il convoqua un conseil de guerre.

Au Kaire alors, loin de l'influence dissolvante de Menou, l'armée était plus unie, l'état-major moins divisé. L'espionnage et la flatterie n'y avaient ni la même valeur ni les mêmes résultats, de sorte que personne n'en usait, comme à Alexandrie, en guise de moyen d'avancement. Un conseil de guerre pouvait se tenir sous la

présidence de Belliard ; il eût été impossible et ridicule sous celle de Menou. Tous les officiers-généraux et supérieurs s'assemblèrent donc dans la citadelle du Kaire pour agiter l'importante question de la défense, et du parti à prendre si on la déclarait impraticable.

Belliard ouvrit le conseil et prit le premier la parole. Il parla des ravages que la peste causait encore dans l'armée, établit la situation exacte de ses forces, détailla celles de l'ennemi, sans rien déguiser, sans exagérer rien, discuta les chances qui restaient à la garnison, les difficultés, les périls de la résistance, avec un développement immense d'ouvrages à surveiller, avec une population mobile, impressionnable, prompte à la révolte ; enfin, se résumant, il invita les membres du conseil à énoncer individuellement leur opinion, et à indiquer le parti auquel il fallait s'arrêter dans d'aussi fâcheuses circonstances.

Quand Belliard eut dit, Lagrange prit la parole. Lagrange, que ses affections et sa reconnaissance attachaient à Menou, déclara que, pour sa part, il croyait qu'on ne pouvait traiter sans avoir reçu du Général en chef l'autorisation de le faire ; il dit que consentir une ca-

pitulation isolée, c'était préjuger la question générale de l'évacuation et ne plus laisser à la portion de l'armée qui campait à Alexandrie la liberté des stipulations; que si un arrangement devait avoir lieu avec l'ennemi, c'était de concert, et non séparément; qu'enfin le devoir indiquait la résistance jusqu'à ce que la force en eût décidé autrement.

A son tour Donzelot parla. Ce brave général revenait alors de la Haute-Égypte; il connaissait les ressources de la contrée, il savait combien elle avait été favorable à la guerre stratégique des Mamlouks. Il conseilla donc de s'y retirer, d'utiliser les moyens de défense qui y abondaient, de fatiguer les corps anglais par des marches pénibles et longues, de les épuiser, de les décimer, jusqu'à ce que le gouvernement consulaire, songeant enfin à l'Égypte, envoyât des renforts pour la reconquérir.

Après Donzelot, d'autres donnèrent leur avis; Tarayre, Goguet, d'Hautpoul; puis ce fut le tour de Dupas, commandant de la citadelle. Intrépide et aventureux militaire, Dupas rejeta les pensées de capitulation et de pourparlers. « L'armée de Bonaparte et » de Kléber, celle qui vainquit à Abouqyr et

» à Héliopolis, ne peut céder ainsi ce qu'elle » a payé de son sang. Il faut qu'elle combatte » jusqu'à la fin. Son désespoir sera peut-être » une victoire; et dût-elle périr tout entière, » ce sera encore dans les siècles un merveilleux » titre de gloire, que d'avoir lutté jsuqu'au » dernier jour, jusqu'au dernier homme. »

Lagrange, Donzelot et Dupas, chacun pour des motifs différens et avec des plàns divers, repoussaient donc l'ouverture des négociations avec les Anglais. Ceux qui parlèrent après eux furent d'une opinion diamétralement contraire. Suivant eux, aucun des précédens indiqués n'avait d'analogie avec la situation présente. Le cas exceptionnel demandait des mesures promptes, des mesures d'exception. Attendre les ordres de Menou, c'était s'exposer à un assaut, à une prise de vive force qui exclurait tout arrangement et ne laisserait que la chance d'être faits prisonniers de guerre. La retraite dans la Haute-Égypte ne présentait pas des dangers moindres, sans qu'il en pût résulter aucun avantage: les Anglais et les Turks réunis pouvaient refouler jusqu'aux Cataractes cette armée de Français, désormais acculée dans un pays ingrat, sans communication possible avec

le reste de nos troupes, sans magasins, sans ressources, sans espoir. Quant à la glorieuse résolution de périr pour l'honneur de nos armes, mais infructueusement, il fut répondu que ce qui était beau et grand comme dévouement individuel, pouvait n'être qu'une folie en thèse commune; qu'on ne devait jamais conclure en cela du particulier au général, et que la vie de sept ou huit mille hommes était chose trop précieuse pour qu'on l'immolât sur un élan, sur une inspiration généreuse, mais irréfléchie. Le membre du conseil qui faisait entendre ces paroles graves ajoutait :

« Des deux exemples cités d'Abouqyr et » d'Héliopolis, le dernier seul a quelques rap- » ports avec notre position actuelle. Alors » comme aujourd'hui, l'Égypte était couverte » de soldats ennemis; mais ces soldats étaient » des Turks, sans tactique, sans artillerie, » sans ingénieurs; c'était une armée composée » à la hâte d'élémens hétérogènes, que le moin- » dre revers devait dissoudre et neutraliser. » Aujourd'hui, outre ces Turks, vous avez » vingt mille Anglais, et au lieu de combattre, » comme Kléber à Héliopolis, avec dix mille » hommes compactes, vous en avez à peine six

» mille. Mais trop faibles pour l'offensive, vous » pouvez prolonger la défense, vous pouvez » surtout vous autoriser de votre attitude mar» tiale et décidée, de votre bravoure incon» testable, de vos antécédens glorieux, pour » obtenir des conditions avouables et fruc» tueuses. Voilà où vous devez tendre; il vaut » mieux s'y prendre à temps, pour sauver et » conserver à la France sept mille défenseurs, » qu'avoir à regretter plus tard de les avoir sa» crifiés dans un coup de tête et par une pué» rile vanité militaire. »

Après ce débat, on alla aux voix, et la grande majorité fut pour traiter. Quatre membres du conseil, Lagrange, Duranteau, Valentin, Dupas, persistèrent seuls dans la pensée de prolonger la guerre; après avoir soutenu cette opinion par des argumens assez faibles, ils ne se rendirent pas aux démonstrations contraires et persistèrent même au scrutin. La majorité passa outre; on admit le principe de la capitulation, et on laissa à Belliard le soin de la conduire.

L'ennemi qui jusque-là s'était borné à quelques démonstrations sans résultat, à quelques charges d'Osmanlys jusqu'au pied de la cita-

delle; l'ennemi faisait alors les préparatifs d'une attaque générale quand, le 3 messidor (22 juin), un parlementaire, envoyé par le général Belliard, se présenta dans le camp anglais pour demander une suspension d'armes, et l'ouverture de conférences où l'on fût admis à débattre les clauses d'une évacuation. A l'instant même, le général Hutchinson accéda à cette demande que le Grand-Vizir accueillit aussi avec joie. A l'un et à l'autre, il sembla heureux de se rendre maître sans coup férir d'une capitale que défendait une armée vaillante et capable de trouver dans son énergie des ressources imprévues.

On éleva donc des tentes sur les bords du fleuve, entre les avant-postes anglais et Gizéh. Le 4 messidor (23 juin), les délégués des divers partis se réunirent dans cet endroit, qui fut nommé le *Camp des conférences*. Les plénipotentiaires étaient : pour le général Hutchinson, le brigadier-général Hope ; pour le Grand-Vizir, Osman-Bey ; pour le Capitan-Pacha, Isaaq-Bey ; enfin pour le général Belliard, les généraux de brigade Morand et Donzelot, et l'adjudant-général Tarayre, ancien chef de brigade de la 85e. Chaque députation était accompagnée au camp des conférences par une

escorte de trente dragons et de soixante fantassins. Après quatre jours de pourparlers et de délibérations, les plénipotentiaires signèrent la capitulation suivante.

« CONVENTION

» POUR L'ÉVACUATION DE L'ÉGYPTE

» *Par le corps de troupes de l'armée française* » *et auxiliaires, aux ordres du général de* » *division* BELLIARD,

» Conclue entre :

» *Les citoyens* DONZELOT, *général de brigade,* » MORAND, *général de brigade,* TARAYRE » *chef de brigade* [1],

» De la part du général de division BELLIARD;

» *Et M. le brigadier-général* HOPE, *de la part* » *de son excellence le général en chef de* » *l'armée anglaise;*

» OSMAN-BEY, *de la part de son altesse le su-* » *prême* VIZIR;

[1] Tarayre ne prit dans cet acte que le titre de chef de brigade, quoique depuis plus d'un an il fût adjudant-général; mais, nommé par Menou, il semblait dédaigner ce nouveau titre.

» *Et* Isaaq-Bey, *de la part de son altesse le* » Capitan-Pacha.

» Les commissaires ci-dessus nommés s'étant » réunis dans un lieu de conférence entre les » deux armées, après l'échange de leurs pou- » voirs respectifs, sont convenus des articles » suivans :

» Art. 1er. Les corps de l'armée française de » terre et de mer, les troupes auxiliaires, aux » ordres du général de division Belliard, éva- » cueront la ville du Kaire, la citadelle, les » forts Boulaq et Gizéh, et toute la partie de » l'Égypte qu'ils occupent en ce moment.

» Art. 2. Les corps de l'armée française et » les troupes auxiliaires se retireront par terre » à Rosette, en suivant la rive gauche du Nil, » avec armes, bagages, artillerie de campagne, » caissons et munitions, pour y être embarqués, » et de là être transportés dans les ports fran- » çais de la Méditerranée avec leurs armes, » artillerie, caissons, munitions, bagages, ef- » fets, aux frais des puissances alliées.

» L'embarquement desdits corps de troupes » françaises et auxiliaires devra se faire aussi- » tôt qu'il sera possible de l'effectuer; mais au

» plus tard dans cinquante jours à dater de la
» ratification de la présente convention. Il est,
» d'ailleurs, convenu que lesdits corps seront
» transportés dans lesdits ports du continent
» français, par la voie la plus prompte et la
» plus directe.

» Art. 3. A dater de la signature et
» ratification de la présente convention, les
» hostilités cesseront de part et d'autre; il sera
» remis aux armées alliées le fort Shulkowsky,
» et la porte des Pyramides de la ville de Gizéh;
» la ligne d'avant-postes des armées respectives
» sera déterminée par des commissaires nommés
» à cet effet, et il sera donné les ordres les plus
» précis, pour qu'elle ne soit pas dépassée,
» afin d'éviter les rixes particulières: s'il en
» survenait, elles seraient terminées à l'a-
» miable.

» Art. 4. Douze jours après la ratification
» de la présente convention, la ville du Kaire,
» la citadelle, les forts et la ville de Boulaq,
» seront évacués par les troupes françaises et
» auxiliaires qui se retireront à Ibrahym-Bey,
» île de Roudah et dépendances, le fort Lequoy
» et Gizéh, d'où elles partiront le plus tôt pos-
» sible, et au plus tard dans les cinq jours, pour

» se rendre au point de l'embarquement. Les » généraux des armées anglaise et ottomane » s'engagent, en conséquence, à faire fournir, » à leurs frais, aux troupes françaises et auxi- » liaires, les moyens de transport par eau, » pour porter les bagages, vivres et effets, au » point de l'embarquement.

» Tous ces moyens de transport par eau se- » ront mis le plus tôt possible à la disposition » des troupes françaises à Gizéh.

» Art. 5. Les journées de marche et les cam- » pemens des corps de l'armée française et des » auxiliaires seront réglés par les généraux des » armées respectives, ou par des officiers d'état- » major nommés de part et d'autre ; mais il est » clairement entendu que, suivant cet article, » les journées de marche et de campement se- » ront fixées par les généraux des armées com- » binées. En conséquence, lesdits corps de » troupes françaises et auxiliaires seront ac- » compagnés dans leur marche par des com- » missaires anglais et ottomans, chargés de » faire fournir les vivres nécessaires pendant la » route et les séjours.

» Art. 6. Les bagages, munitions, et autres » objets voyageant par eau, seront escortés

» par des détachemens français, et par des » chaloupes armées des puissances alliées.

» Art. 7. Il sera fourni aux troupes fran- » çaises et auxiliaires, et aux employés à leur » suite, les subsistances militaires, à compter » de leur départ de Gizéh, jusqu'au moment » de l'embarquement, conformément aux ré- » glemens de l'armée française; et, du jour de » l'embarquement jusqu'au débarquement en » France, conformément aux réglemens mari- » times de l'Angleterre.

» Art. 8. Il sera fourni par les commandans » des troupes britanniques et ottomanes, tant » de terre que de mer, les bâtimens nécessai- » res, bons et commodes, pour transporter » dans les ports de France de la Méditerra- » née, les troupes françaises et auxiliaires, et » tous les Français et autres employés à la suite » de l'armée.

» Tout à cet égard, ainsi que pour les vi- » vres, sera réglé par des commissaires nom- » més à cet effet par le général de division » Belliard et par les commandans en chef des » armées alliées tant de terre que de mer.

» Aussitôt la ratification de la présente, ces » commissaires se rendront à Rosette et à

» Abouqyr, pour y faire préparer tout ce qui » est nécessaire à l'embarquement.

» ART. 9. Les puissances alliées fourniront » quatre bâtimens et plus, s'il est possible, » préparés pour transporter des chevaux, les » futailles pour l'eau et les fourrages nécessai- » res jusqu'à leur débarquement.

» ART. 10. Il sera fourni aux corps de l'ar- » mée française et auxiliaire, par les puissan- » ces alliées, une escorte de bâtimens de guerre » suffisante pour garantir leur sûreté et assurer » leur retour en France.

» Lorsque les troupes françaises seront em- » barquées, les puissances alliées promettent et » s'engagent à ce que, jusqu'à leur arrivée sur » le continent de la République française, elles » ne seront nullement inquiétées; comme de » son côté, le général Belliard et les corps de » troupes sous ses ordres promettent de ne » commettre aucune hostilité pendant ledit » temps, ni contre la flotte, ni contre le pays » de Sa Majesté Britannique et de la Sublime- » Porte ou de leurs alliés.

» Les bâtimens qui transporteront et escor- » teront lesdits corps de troupes ou autres Fran- » çais ne s'arrêteront à aucune côte que celles

Cette fois, les clauses de la convention furent fidèlement exécutées de part et d'autre [1].

Le 10 messidor (29 juin), le chef de brigade Tarayre fut dépêché en toute hâte vers Menou, avec une copie de la capitulation. Il devait s'aboucher avec le Général en chef, et justifier, par des explications verbales, l'opportunité et l'urgence de la transaction. Arrivé aux avant-postes français, Tarayre ne put passer outre : un aide-de-camp de Menou vint prendre ses dépêches, en lui interdisant d'aller plus loin; et, quelques heures après, l'envoyé de Belliard fut obligé de se remettre en route pour le Kaire, sans avoir même obtenu une réponse du quartier-général. Il était de retour à Boulaq le 25 messidor (14 juillet), au moment même où Belliard allait exécuter les clauses signées. La mauvaise humeur puérile de Menou ne changea rien aux préparatifs.

Comme il était probable que l'armée française évacuerait bientôt tout entière les pays égyptiens, il sembla au brave Belliard que ce serait à la fois une imprudence et un sacri-

[1] A l'exception toutefois du nombre des bâtimens de transports promis : le petit nombre de ceux qui furent fournis ayant fait souffrir les Français dans la traversée par l'entassement et le manque de vivres.

lége de laisser les restes de Kléber sur une terre turke. Le corps du général assassiné reposait dans un des bastions de la ferme d'Ibrahym-Bey. Belliard nomma un comité chargé de cette exhumation, qui se fit avec un cérémonial touchant. Des salves d'artillerie, ouvertes par les forts et répétées par les Turks et par les Anglais, marquèrent le moment où le cercueil fut arraché de son premier asile. On le porta alors sur une djerme à l'ancre au milieu du fleuve, vis-à-vis la maison de plaisance de Mourad-Bey à Gizéh. Au sommet de la grande vergue latine était un pavillon noir, sur lequel se détachait le nom de Kléber, écrit en lettres d'argent. Le cercueil, déposé sur une estrade, et recouvert d'un tapis, défila à la vue de toute l'armée. Un officier et dix grenadiers étaient constamment de service à ses côtés.

Le 25 messidor (14 juillet), les corps de l'armée, aux ordres du général Belliard, s'embarquèrent sur trois cents djermes, que les nouveaux maîtres du Kaire leur avaient fournies. Déjà avant cette époque les Anglais avaient successivement occupé Gizéh, le fort Shulkowski et la citadelle. Leur entrée dans la ville avait d'abord donné lieu à quelques réactions;

mais bientôt l'ordre s'était rétabli et le Kaire avait repris son aspect accoutumé.

Cependant le convoi glissait sur le Nil sous l'escorte des chaloupes canonnières, où flottait le pavillon des puissances coalisées. Cette forêt de mâts couvrait littéralement le fleuve. Sur chaque rive circulait une nombreuse escorte d'Albanais qui devait suivre jusqu'à la mer le corps d'armée capitulé.

Déjà, avant de quitter le Kaire, les soldats français avaient reçu, de la part des habitans, des témoignages de regrets affectueux. Le soin que l'on avait eu de stipuler dans la transaction l'oubli du passé et l'amnistie générale de toutes les sympathies et de toutes les opinions, avait prouvé aux Égyptiens que l'occupation française ne voulait laisser dans les esprits que des souvenirs bienveillans. Cette clause, proclamée par Estève en plein Divan, avait eu du retentissement dans la ville, et nos soldats recueillirent partout des bénédictions. Sur la route, la chose alla plus loin encore. Depuis que les Turks sillonnaient en conquérans la terre d'Égypte, cette sécurité, que la discipline française avait fondée, n'existait plus; le bon temps du pillage des provinces, le temps des

extorsions, des avanies, venait de reparaître ; il n'y avait déjà plus de paix ni pour les personnes, ni pour les propriétés. Tout le long du chemin, il fallut que les Français fissent des actes de justice ou plutôt d'humanité. Tantôt ils s'interposaient pour sauver quelques fellahs de la rapacité turke, tantôt ils arrachaient des Turks et des Anglais isolés aux vengeances furieuses des fellahs. Quand les naturels venaient porter plainte aux officiers français, ceux-ci, craignant toujours d'aller au-delà de ce qui était permis à des troupes vaincues, leur répondaient qu'ils n'étaient plus les maîtres. « Les maîtres ! criaient » alors ces braves gens, vous l'êtes toujours ! » Vous êtes les plus forts et les plus justes. » Nous sommes d'ailleurs bien sûrs que vous » reviendrez, parce que ce n'est que la faute » de votre Général, si vous vous en allez dans » ce moment. »

La marche du corps français fut fort lente : de Boulaq à Rosette elle dura près de quinze jours. L'embarquement n'eut lieu qu'un mois environ après le départ. Le 21 thermidor (9 août), le général Belliard montait, avec son état-major, à bord du vaisseau anglais *le Duc d'York*. L'effectif des individus qui allaient

regagner la France avec lui était de treize mille six cents hommes, dont neuf mille soldats actifs, et le reste composé de malades et d'employés civils. Le directeur-général des finances Estève avait demandé la permission d'aller rejoindre le quartier-général d'Alexandrie, mais Menou, qui boudait alors tout le monde, ne voulut pas le recevoir.

Ainsi partait la moitié à peu près de l'armée française qui avait occupé l'Égypte. Quoique la capitulation du Kaire fût un fait provoqué par une nécessité impérieuse, et non pas un acte d'hostilité contre Menou, le Général en chef, comme on le verra, voulut lui donner ce caractère et en faire ressortir un acte d'accusation contre le brave Belliard. Les conseils méprisés de Lagrange, les honneurs rendus aux cendres de Kléber, la conclusion hâtive d'un arrangement décisif, sans qu'il pût y intervenir, soit pour le ratifier, soit pour l'annuler, toutes ces circonstances excitèrent ses rancunes au plus haut degré, et lui firent voir sous un point de vue passionné des faits qu'il fallait envisager de sang-froid. Dans cette disposition d'esprit, il se méprit entièrement sur le parti qu'il devait prendre. La capitulation du Kaire lui garantis-

sait des conditions égales pour le corps d'armée campé à Alexandrie. Évidemment, il n'y avait qu'à les accepter. C'était économiser du sang et du temps. On ne pouvait prétendre ni à vaincre, ni à obtenir mieux. L'éventualité d'un renfort, avec le développement immense des croisières anglaises, était un accident qui, sans doute, était possible, mais qui n'était pas probable, surtout avec un amiral de la trempe de Gantheaume. Au lieu de faire ces réflexions sensées, Menou n'écouta que ses haines. Il persista, non dans l'espoir de réussir, non par une inspiration courageuse, mais avec la seule pensée de donner tort à Belliard et aux troupes capitulées.

—

CHAPITRE XIII.

Position des savans depuis l'ouverture des hostilités. — Leur concentration au Kaire. — Peste. — Travaux de l'Institut et des Commissions. — Leur départ pour Alexandrie. — Leur arrestation à Rahmaniéh. — Leur arrivée à Alexandrie. — Les savans demandent à partir. — Hésitation de Menou. — Permission de départ. — Les savans s'embarquent sur le brick *l'Oiseau*. — Leur départ. — Refus de l'amiral anglais de les laisser passer. — Ils rentrent à Alexandrie. — Menou menace de les faire couler. — Ils remettent à la voile. — Entêtement de lord Keith. — Intervention bienveillante de sir Sydney-Smith. — Scènes à bord de *l'Oiseau*. — Retour à Alexandrie. — Menou consent à les recevoir à terre. — Derniers travaux des diverses Commissions.

Au milieu de ce bruit militaire, de ces batailles et de ces désastres, le corps savant s'était entièrement effacé. Tout ce qui restait encore épars dans les provinces se concentra au Kaire, pour y attendre l'issue des événemens. Après la bataille du 30 ventôse (21 mars) le sort de l'Égypte était à peu près décidé, surtout quant aux explorations savantes qui

demandaient une possession calme et sûre. La Commission des sciences et arts demanda donc à rejoindre le quartier-général à Alexandrie. Dans cette supplique, perçait un peu le désir d'éviter les chances mauvaises de la guerre, et de profiter des premiers navires qui mettraient à la voile. Mais cette répugnance à demeurer mêlés à de bruyans conflits s'accordait avec la mission pacifique et laborieuse des hommes de la science; il fallait excuser cela et reconnaître que leur place était en effet au quartier-général, ou plutôt que désormais ils étaient déplacés en Égypte.

Au lieu de voir la chose ainsi, Menou se fâcha; soit qu'il y mît un entêtement sans motif, soit qu'il ne voulût pas remplir Alexandrie de bouches inutiles, non-seulement il refusa à la Commission l'autorisation de le rejoindre; mais il donna l'ordre que tous ses membres fussent enfermés dans la citadelle, et fit arrêter et renvoyer à Rahmaniéh quatre ou cinq d'entre eux qui se trouvaient momentanément à Alexandrie, pour des recherches dont il les avait lui-même chargés.

Nos savans restèrent donc emprisonnés dans la citadelle, jusqu'au moment où la peste sévit

avec tant de fureur dans la capitale égyptienne. Alors voyant tomber autour d'eux un grand nombre de victimes, effrayés des vides que la mort faisait parmi eux, témoins de l'agonie de presque tous leurs domestiques indigènes, ils demandèrent avec tant d'instances d'être renvoyés, que Belliard consentit à les laisser partir pour Alexandrie. Embarqués le 16 germinal (6 avril), et profitant de l'escorte qui accompagnait un convoi de vivres, ils arrivèrent le 21 (11) à Rahmaniéh. Là déjà des persécutions et des avanies de la part des subalternes servirent de prélude à la réception que leur réservait Menou, et aux vexations successives et directes qu'ils allaient éprouver.

Le commandant du fort de Rahmaniéh était le chef de brigade Lacroix de la 4e légère. Cet officier ne comprit pas ce que des hommes voués aux travaux scientifiques, par lesquels le monde s'éclaire, méritent d'égards et de respect de la part des chefs qui commandent à la force brutale. Son premier mot aux membres de la Commission, quand ils arrivèrent à Rahmaniéh, fut un refus formel de les laisser descendre à Alexandrie. « Le Général en chef » l'a défendu, disait-il, je ne connais que ma

» consigne. » En effet, un ordre du jour de Menou enjoignait à toutes les bouches inutiles de sortir de la place assiégée; mais cet ordre était resté sans application. Du reste la menace de retenir les membres de la Commission ne fut pas le seul dégoût que Lacroix leur infligea, il donna à ses soldats l'exemple d'un manque d'égards, et les soldats, presqu'autorisés par l'exemple d'un supérieur, les soldats, outrant tout à leur manière, se portèrent à quelques voies de fait, qui du reste furent réprimées par la saine majorité des troupes. Il était même question d'un complot moins excusable encore, et que fit avorter la fermeté de quelques membres.

Cependant le commandant Lacroix persistait dans ses refus, et bloquée à Rahmaniéh, la Commission aurait été plus tard contrainte de faire sa retraite sur le Kaire, avec le général Lagrange, quand, heureusement pour elle, parut devant le fort, le chef de brigade Cavalier, qui commandait les dromadaires, officier brave et instruit, dont nous avons raconté la capitulation. Cavalier prit nos savans sous sa sauve-garde, il les arracha de Rahmaniéh, et les escorta jusqu'à Alexandrie, où ils arrivèrent le 24 germinal

au soir (14 avril). Les chameaux ayant été trop chargés, il en résulta quelque dommage pour les collections des naturalistes.

Dès que Menou fut averti de l'arrivée des membres de la Commission, il entra dans un violent accès de colère. « Je ne veux pas qu'ils » entrent, » dit-il. Et en effet ils passèrent la nuit sous les murs d'Alexandrie. Le lendemain il s'adoucit pourtant et ordonna qu'ils fissent une quarantaine de cinq jours. Pendant sa durée, l'un des membres, Lerouge, mourut de la peste, ainsi qu'un ou deux domestiques qui le servaient.

Admis à Alexandrie, les savans comprirent qu'ils y étaient à charge sans pouvoir y devenir d'aucune utilité; ils demandèrent donc à être renvoyés en France. Menou fit d'abord quelques difficultés; mais enfin le 23 floréal (13 mai), la permission de départ fut accordée. Des formalités et des précautions sans nombre accompagnèrent ce consentement. Menou voulait d'abord que chacun déposât entre ses mains ses collections, ses dessins, ses manuscrits, notes ou renseignemens sur l'Égypte. Comme chaque possesseur de collections se refusa obstinément à les lui livrer, il déclara qu'il se con-

tenterait des cartes, plans, nivellemens et mémoires. Les ingénieurs seuls consentirent à cette seconde demande : depuis un an, il affectait de les séparer de la Commission, et ils s'étaient ployés vis-à-vis de lui à une conduite d'obéissance plus passive que celle des autres savans. Enfin il exigea de chacun la déclaration par écrit qu'il n'emportait rien qui pût intéresser la situation militaire et politique de l'Égypte. Cette déclaration fut suivie d'un procès-verbal de remise de tous les objets qu'il avait exigés. Quand tous ces préliminaires eurent été minutieusement accomplis, les membres de la Commission, au nombre de quarante-huit, reçurent le 16 prairial (5 juin) un passeport nominatif, et le soir même ils s'embarquèrent sur le brick *l'Oiseau* du port de 240 tonneaux, armé de quatre canons et commandé par le capitaine Murat. Avant de mettre à la voile, les membres de la Commission avaient désiré que Menou envoyât un parlementaire à l'amiral anglais pour s'entendre sur le libre passage; mais Menou refusa avec colère, et défendit qu'on lui parlât de nouveau de cette mesure de précaution.

La saison des vents étésiens approchait

alors, et bientôt la brise du N. O. prenant le dessus allait rendre fort difficile la sortie du port égyptien à la vue des croisières anglaises. Il fallait donc profiter d'une semaine ou deux qui restaient encore, pendant lesquelles les vents variables permettaient une sortie de nuit.. Embarqués et prêts à partir, les membres de la Commission cherchèrent à diverses reprises à profiter du peu de temps qui leur restait; ils sollicitèrent le capitaine Murat de mettre promptement à la voile. A deux fois différentes l'ancre fut en effet levée, à deux reprises le navire s'orienta pour sortir des passes; mais chaque fois des ordres supérieurs arrivèrent à bord pour que *l'Oiseau* se remît à son poste et attendît.

Cela dura trente-cinq jours, pendant lesquels les membres de la Commission entassés sur un petit brick, ballottés de pensées diverses, eurent à subir tous les ennuis d'inquiétudes et de désappointemens journaliers. Ils étaient encore là, quand la capitulation du Kaire fut connue à Alexandrie. En lisant ses clauses, les savans remarquèrent l'article 11 qui semblait avoir été écrit à leur intention et qui disait : « Les membres de la Commission des sciences

» et arts jouiront des avantages stipulés pour les » troupes françaises. » Ils pensèrent qu'ils pouvaient l'invoquer, et députèrent auprès du général Menou trois de leurs collègues, Corancez, Delille et Geoffroy. Menou reçut fort bien ces commissaires, feignit d'entrer dans leurs idées, autorisa leur départ, et confia à Geoffroy une bague pour la remettre, comme une galanterie de sa part, à madame Bonaparte. Dans l'entretien, les commissaires parlèrent des moyens propres à faciliter la traversée et à donner quelque sécurité aux voyageurs, voulant par là sous-entendre une ouverture faite auprès des amiraux anglais et un accord au sujet de ce départ. Menou feignit de ne pas comprendre l'intention, et n'envoya à ce sujet aucun parlementaire aux Anglais; seulement il donna le 22 messidor (11 juillet) au préfet maritime, l'ordre formel de laisser sortir le brick *l'Oiseau* quand bon lui semblerait.

Peu rassurés pourtant par l'assentiment du Général en chef et par ses ordres précis, les membres de la Commission voulurent qu'il fût plus solennellement constaté que leur départ n'était pas une surprise. Dans l'état de blocus

où se trouvait alors Alexandrie, on ne pouvait avoir trop de scrupules ni prendre trop de précautions. Pour prévenir toute fausse pensée, Fourier se rendit donc, avec le capitaine Murat, chez le commandant d'armes Richer, afin de lui exposer les craintes de ses collègues et de lui demander son avis. « Vous êtes » libres de sortir, leur répondit le comman- » dant, même à midi, en plein soleil; voici les » ordres; personne n'y aura rien à redire. » Fourier et le capitaine prévinrent alors Richer que *l'Oiseau* mettrait à la voile le 23 (12) à la pointe du jour; ils prièrent cet officier d'en faire prévenir les avisos et les batteries de la côte. Le préfet maritime Le Roy, également prévenu, donna des instructions pour que rien n'entravât ce départ. Le 22 (11) au soir, toutes les dispositions furent prises : *l'Oiseau* devait mettre à la voile le lendemain; les pilotes des passes couchèrent à bord. Mais, dans la nuit, un vent violent s'éleva du N. O., et ce fut le 26 (15) seulement que le bâtiment entra dans les passes.

Quand les pilotes eurent quitté le brick, et qu'on eut devant soi la pleine mer, le capitaine Murat fit rassembler tous les passagers sur le

pont, et ordonna que toutes les lettres particulières qu'ils pouvaient avoir lui fussent livrées. Il s'agissait d'éviter que l'ennemi fût instruit, par ces correspondances, de la situation exacte d'Alexandrie. La visite fut scrupuleusement faite, et toutes les lettres remises ou trouvées furent jetées à la mer.

Cependant, depuis une demi-heure environ, on était en vue d'une corvette anglaise, la plus rapprochée de la croisière. Voulant éviter qu'on ne le traitât en ennemi, le capitaine Murat venait de faire élever au haut du mât de misaine un pavillon yack anglais fond bleu; et les savans, étrangers à l'usage des signaux de la marine, ne se doutèrent pas alors que cette circonstance leur serait plus tard imputée à crime. Fourier eut pourtant quelques scrupules. « Ne » pourra-t-on pas se formaliser de ce pavillon? » demanda-t-il au capitaine Murat. — Je ne » pense pas, répliqua le capitaine. D'ailleurs, » ne voulez-vous pas communiquer avec l'a» miral Keith? — Sans doute, répliqua Fou» rier, pour lui montrer nos passeports. — Eh » bien! ajouta le capitaine, voilà pourquoi nous » avons le pavillon parlementaire. »

La conversation se réduisit à ce peu de mots.

On était alors dans les eaux de la corvette anglaise *la Cinthia*, qui ne tint que médiocrement compte du pavillon, et tira sur le brick un coup de canon à boulet pour l'appeler à l'obéissance. Encore trop près des passes, le brick ne put pas obéir, car la dérive l'eût jeté sur des rochers. Il continua sa route vers le N. E. Cependant la corvette n'atteignant point, un second boulet, parti de son bord, vint ricocher derrière *l'Oiseau*. Cette fois on mit en panne, et on attendit le canot de la corvette. Fourier et le capitaine Murat allèrent à bord de *la Cinthia* et s'abouchèrent avec le capitaine Diggs, qui la commandait. On convint de part et d'autre qu'il en serait référé à lord Keith; et l'on fit voile pour Abouqyr, où les deux bâtimens arrivèrent vers les trois heures de l'après-midi.

A peine se trouva-t-on à la portée de l'escadre, qu'une embarcation porta les capitaines Diggs, Murat et Fourier, à bord du vaisseau *le Foudroyant*, que montait l'amiral lord Keith. Le capitaine de *la Cinthia* fit son rapport; après quoi Fourier obtint la parole pour expliquer la situation de ses collègues, la pensée qui les avait conduits hors du port bloqué, enfin l'espoir qu'en tout état de cause l'article 11 de la capi-

tulation du Kaire serait applicable aux membres de la Commission renfermés dans Alexandrie.

Lord Keith réfléchit un instant, comme si cet argument l'eût frappé; puis, répondant à Fourier, il lui dit que ses collègues et lui s'étaient nourris d'un espoir illusoire, que l'effet de réaction de la capitulation du Kaire sur les Français d'Alexandrie était compacte et indivisible; que ce traité ne pouvait s'appliquer aux savans sans s'appliquer aux soldats; que si le général Menou adoptait cette issue aux hostilités, il n'irait pas contre des choses écrites, mais qu'il ne pouvait ni ne devait les morceler. Du reste, il ajouta que le Général en chef de l'armée française ne l'avait nullement prévenu de leur sortie, que peut-être il l'eût accordée, si on lui en avait fait préalablement valoir les motifs; il conclut enfin en disant qu'il considérait Alexandrie comme en état de blocus, et qu'il ne pouvait en laisser sortir aucun individu. Fort poli d'ailleurs vis-à-vis de Fourier, il le retint à dîner, mais il donna l'ordre que *l'Oiseau* rentrât dans le port d'Alexandrie. En vain sir Sydney-Smith et quelques officiers-généraux qui revenaient du camp intercédèrent-ils auprès de l'amiral; il fut inflexible. Il

fallut remettre à la voile et prendre la route d'Alexandrie. Sir Sydney-Smith voulut faire au savant Fourier l'honneur de la conduite. Il s'embarqua avec lui sur *la Cinthia*, et le raccompagnant à bord du brick, il fit demander aux autres savans la permission de monter à bord pour leur rendre visite. Ce brave et loyal officier témoigna aux Français tout son regret de voir les choses tourner ainsi. « Si » j'étais le maître comme l'année précédente, » dit-il, vous n'éprouveriez aucune difficulté ; » mais aujourd'hui je ne me mêle plus de poli- » tique ; je me contente de faire la guerre. »

Par ces mots, il faisait allusion à un conflit d'attributions qui avait eu lieu entre lui et lord Keith. Lord Keith semblait en effet avoir jalousé l'influence active du jeune Commodore et le rôle brillant qu'il avait joué à Saint-Jean-d'Acre. Depuis cette époque, le traité d'êl-Arych avait fait éclater plus vivement ces petites dissidences, et il n'est pas même impossible que l'intérêt réel témoigné par sir Sydney-Smith aux Français embarqués sur *l'Oiseau*, n'ait été une des raisons déterminantes de l'inflexible opiniâtreté de lord Keith à leur égard. Sir Sydney-Smith fut du reste charmant dans

cette entrevue, affectueux, spirituel, causeur, parlant à tous et pertinemment des choses scientifiques. Il ne quitta *l'Oiseau*, avec le capitaine Diggs, que vers les neuf heures du soir.

Le capitaine Murat, repoussé par la croisière, n'avait donc d'autre parti à prendre que de cingler de nouveau vers les passés d'Alexandrie. *L'Oiseau* arriva devant le port le 27 messidor (16 juillet) : à l'entrée du chenal, il tira un coup de canon pour demander un pilote. Le capitaine de frégate Guichard, commandant les avisos chargés de garder l'entrée du port, s'offrit à en servir lui-même. Il guida le navire vers le port; mais à moitié chemin, entre le Marabout et la ligne intérieure des frégates, un canot de la frégate *la Justice* accosta *l'Oiseau* et remit au capitaine un ordre écrit pour qu'il eût à mouiller à trois encâblures ouest de la frégate *l'Égyptienne*, et qu'il se tînt pour consigné à bord. Les choses n'en restèrent pas là ; un second ordre, celui-là verbal, modifia bientôt le premier, et il fallut passer à la poupe de *l'Égyptienne* et s'amarrer en travers de *la Justice* sous le feu de ses batteries.

On ne savait à bord de *l'Oiseau* ce que cela voulait dire ; quand un officier de *la Jus-*

tice apparut dans un canot le long du brick, et hélant le capitaine Murat : « Capitaine, lui dit-» il, le Général en chef vous ordonne d'être à » la voile dans un quart d'heure, faute de quoi » le commandant a reçu l'ordre de vous couler » à fond. » En disant cela il tenait sa montre en main ; puis il ajouta : « Je suis au désespoir » d'être porteur d'un message pareil ; mais que » voulez-vous ? c'est mon devoir. » Conseillé par quelques passagers, le capitaine Murat demanda qu'un ordre aussi important lui fût signifié par écrit : l'officier répliqua que sa mission quoïque verbale n'était pas moins sérieuse. Et il s'en alla refusant même d'accepter une lettre de lord Keith pour Menou, lettre dont Fourier était porteur. Quand le canot fut retourné le long de *la Justice*, on vit charger les canons à babord.

Le capitaine Murat, laissé aux prises avec la force brutale, se prépara à la subir ; il manoeuvra à l'instant même pour sortir des passes. Il demanda seulement à *l'Égyptienne* quelque secours pour l'aider à se touer vers le large, manoeuvre qui n'était pas sans danger à cause d'un vent contraire assez fort. Un premier câble envoyé par cette frégate se trouva si mauvais

qu'il fallut en demander un second. On avait aussi réclamé des pilotes, il n'en venait point. Sans aucun égard pour ces obstacles qui ne venaient pas du fait du capitaine, *la Justice* envoya bientôt un canot avec un aspirant pour avertir *l'Oiseau* qu'il lui restait à peine cinq minutes pour se tirer de dessous son feu ; à quoi Murat répondit qu'il ne pouvait pas partir sans pilotes. Il en fallait deux ; il en arriva un. Tous les passagers mirent la main aux manœuvres pour sortir plus promptement de cet enfer. Des compatriotes menaçaient de les couler, et ils n'avaient plus d'espoir que dans la loyauté des ennemis. Les Anglais étaient leurs sauveurs contre des Français. A ce moment d'ailleurs on pouvait voir du pont même de *l'Oiseau* le général Menou qui se promenait sur le rivage, jaloux sans doute de jouir de son œuvre et de la terreur qu'il inspirait.

On travaillait vivement à bord du brick, quand un troisième canot détaché de *la Justice* vint annoncer qu'on accordait au capitaine mis hors la loi dix minutes de répit, délai suprême et définitif au bout duquel la frégate ouvrirait son feu. Un second pilote devait rejoindre le navire dans les passes. L'aspirant qui transmit

cet ordre barbare et stupide avait les larmes aux yeux.

Enfin le second pilote arriva, conduit par l'officier de marine Paul qui avait la mission formelle de mettre *l'Oiseau* hors des passes. Il s'y trouvait déjà et prêt à gagner le large, quand un officier de la majorité, Manuel, se présenta le long du bord avec une lettre de Menou pour les membres de la Commission. Elle expliquait sans le justifier le cruel imbroglio dont ils étaient victimes.

« Alexandrie, 27 messidor an IX (16 juillet 1800).

» *Le Général en chef de l'armée d'Orient aux* » *Français embarqués sur le brick* l'Oiseau.

» Si, au lieu de sortir en plein jour, vous eus- » siez mis à la voile pendant la nuit; si au lieu » d'arborer le pavillon anglais, ce qui, selon » nos lois, mériterait à votre capitaine d'être » pendu, vous fussiez sortis avec le pavillon » français, et même sans pavillon; si au moins » vous eussiez essuyé une bordée de coups de » canon pour soutenir l'honneur du pavillon » français; si en dernière analyse, au lieu de » vous jeter vous-mêmes entre les mains des

» ennemis, voyant que vous ne pouviez leur » échapper, vous fussiez rentrés dans le port » neuf, alors je vous aurais reçus comme on » reçoit des Français.

» J'aime, j'estime et j'honore les sciences et » ceux qui les cultivent. J'ai des sentimens » plus particuliers encore pour quelques-uns » d'entre eux que je connais; mais j'aime, » avant tout, l'honneur et la patrie.

» J'ai donné des ordres pour que vous sor- » tiez à l'instant même du port et de la rade » d'Alexandrie.

» *Signé :* ABD-ALLAH-JACQUES MENOU. »

Cette mercuriale, ridicule seulement si elle n'avait pas été suivie d'une expulsion sérieuse, fut lue en présence de tous les membres de la Commission, qui crurent nécessaire d'opposer quelques pensées de sens et d'esprit aux phrases déclamatoires de Menou. Ce qu'il y avait de plus pitoyable en cela, c'est que celui des trois généraux qui avait prouvé le moins d'énergie personnelle, était celui-là même qui en exigeait le plus. Bonaparte et Kléber n'auraient pas eu le mauvais goût de prétendre que des savans, traversant la croisière sur un brick

mal armé, devaient essuyer le feu des vaisseaux anglais; ils auraient compris que l'organisation pacifique de pareils hommes excluait toute pensée de dévouement militaire, inutile d'ailleurs, impossible à tout prendre, et absurde, ce qui est pis. Mais Menou voulait que tout le monde montrât du courage individuel. Il n'entendait pas raillerie sur ce point. Quoi qu'il en soit des motifs qui firent agir le Général, voici ce que les membres de la Commission répondirent :

« A bord de *l'Oiseau*, le 27 messidor an IX (16 juillet 1800).

» *Les citoyens français embarqués sur le brick* » l'Oiseau, *au Général en chef de l'armée* » *d'Orient.*

» Citoyen Général,

« Nous exécutons l'ordre inattendu qui nous » a été signifié, en même temps que le refus de » nous écouter. La menace militaire de couler » bas un bâtiment qui porte cent Français » dans un port national, et dont nous avons vu » préparer l'exécution, ne nous a point laissé le » choix du parti que nous avions à prendre.

» Vous nous avez adressé la permission de

» sortir du port quand bon nous semblerait,
» et le résultat de votre conversation avec nos
» commissaires a été que, ne pouvant vous-
» même traiter de notre départ, vous nous
» laissiez le soin de veiller à notre sûreté.

» Comme il nous restait quelque incertitude
» sur l'heure à laquelle cette permission pou-
» vait s'appliquer, on consulta le Chef des
» mouvemens militaires. Ce dernier répondit
» au capitaine qu'aux termes de vos ordres,
» nous pourrions sortir même à midi. Nous
» avions prévenu la veille le préfet de la ma-
» rine et le chef des mouvemens que nous
» nous proposions d'appareiller deux heures
» avant le jour. On a commencé les préparatifs
» à minuit; la lenteur des manœuvres et la
» force de la mer ne nous ont permis de sortir
» des passes qu'au lever du soleil; les bâti-
» mens qui les gardent n'ont manifesté aucune
» opposition. Nous sommes sortis d'Alexandrie
» avec le pavillon français; nous l'avons con-
» servé jusqu'à notre retour et sans aucune
» interruption au milieu de l'escadre ennemie.
» Menacé par une corvette anglaise, qui nous a
» tiré deux coups de canon à boulets, le capi-
» taine a jugé convenable de faire hisser le

» pavillon anglais, et il a répondu aux ques-
» tions qui lui étaient faites à ce sujet, que son
» but était : 1° de jouir de l'avantage de garder
» le pavillon national ; 2° de conserver le bâ-
» timent à la République, en cas de non succès
» des démarches que nous nous trouvions
» alors obligés de faire.

» Telle est, citoyen Général, la réponse du
» capitaine. Notre dessein était de présenter
» votre passeport aux nations ennemies, et
» vous le regardiez comme devant nous servir
» de garantie contre les dangers de la guerre.
» L'amiral anglais ne l'a point considéré sous le
» même point de vue ; et il a principalement
» objecté qu'il n'avait reçu, à ce sujet, au-
» cune lettre de vous. Nous voulions vous
» faire, à cet égard, un rapport détaillé qui
» contient des circonstances très-importantes ;
» nous avons été obligés de rentrer à Alexan-
» drie. L'ordre qui nous est donné d'en sortir
» nous expose au plus extrême péril.

» L'honneur et la patrie nous sont chers
» aussi, citoyen Général ; ils nous le sont plus
» encore que les sciences que nous cultivons.
» C'est notre dévouement, c'est une confiance
» sans réserve, qui nous ont placés dans les cir-

» constances extraordinaires et terribles où
» nous sommes à cette heure. Ceux d'entre
» nous qui échapperont à d'aussi grands dan-
» gers n'auront besoin d'aucune justification;
» ils seront approuvés par la nation entière.

» Salut et respect.

» *Signé :* TOUS LES MEMBRES DE LA
» COMMISSION. »

Quand cette lettre et celle de lord Keith eurent été remises au dernier canot qui déborda, *l'Oiseau* se trouva de nouveau en pleine mer à cinq heures du soir. La corvette anglaise *la Cinthia* louvoyait encore en tête de la croisière, et la crainte du capitaine Murat était qu'elle n'eût reçu l'ordre de faire feu sur le brick, s'il reparaissait. Heureusement, il n'en était rien : un simple coup de fusil appela *l'Oiseau* à la manœuvre de la panne, et le capitaine Diggs se contenta, comme précaution surabondante, d'envoyer cette fois à bord du français un officier et dix matelots qu'il chargea de la conduite du bâtiment. Le lendemain matin 28 messidor (17 juillet), Fourier, Thévenin et le capitaine Murat se rendirent à bord de *l'Ajax*, que montait le contre-amiral Bikerton,

commandant de l'escadre en croisière. On exposa devant cet officier tous les événemens de la veille, et l'on arrêta qu'une nouvelle visite serait faite à l'amiral lord Keith, qui seul pouvait décider la chose en dernier ressort. Le brick *le Kangouro*, arrivé la veille de Malte, devait servir d'escorte à *l'Oiseau*.

Sir Sydney-Smith, dont le dévouement était infatigable, n'avait pas oublié de visiter ses amis de la Commission. Il écrivit devant eux une lettre à lord Keith, pour obtenir par l'importunité une faveur qu'on avait refusée à ses premières instances; puis donnant un dernier avis à Fourier : « Vous êtes placés, lui dit-il, entre » l'enclume et le marteau (Menou et lord » Keith). Avec de la constance vous fatiguerez » l'un et l'autre; ne quittez pas l'amiral que » vous n'ayez obtenu ce que vous désirez. »

A peine *l'Oiseau* était-il mouillé derechef sur la rade d'Abouqyr, que les deux commissaires Thevenin et Fourier se rendirent à bord de l'amiral. Celui-ci les reçut cette fois d'une manière fort sèche: « Je n'y puis rien, Mes- » sieurs, dit-il, il est de toute rigueur que vous » rentriez à Alexandrie. » Cependant, lorsque Fourier lui eut raconté les événemens de la

veille, et l'inconcevable refus de Menou à laisser des Français rentrer dans un port français; il s'adoucit un peu, promit d'éclaircir cette affaire, d'écrire à Menou et de lui demander de quel droit il voulait forcer la main à l'escadre anglaise. On se sépara d'assez bonne humeur; et un rendez-vous fut assigné à Fourier pour le lendemain matin huit heures.

Quand il s'y rendit avec Thevenin et le capitaine Murat, les choses avaient tourné. Non seulement l'amiral refusa de les recevoir, mais il leur fut même interdit de monter sur le pont. Seulement on leur remit une lettre adressée au général Menou, et on leur fit répondre verbalement que désormais ils eussent à s'entendre avec le contre-amiral Bikerton, chargé à leur sujet d'instructions définitives.

Dans la journée du 30 messidor (19 juillet), ces instructions furent rendues publiques à bord de *l'Oiseau*, qui avait rejoint les vaisseaux de la croisière. Il était ordonné à Bikerton de faire rentrer le brick dans le port, et si Menou refusait formellement de l'admettre, on devait débarquer les passagers sur la côte, le plus près possible d'Alexandrie, avec tous leurs effets, et brûler ensuite le bâtiment. En attendant, le

brick fut remis à la garde de la corvette *la Cinthia*, qui était chargée d'aller parlementer à Alexandrie, et de revenir à la croisière, quelle que fût la réponse. Dans la journée du 1er thermidor (20 juillet), le capitaine raisonna avec les autorités d'Alexandrie; mais le résultat de cette démarche ne fut connu des Français que le lendemain 2 thermidor (21 juillet). Le général Menou avait répondu que les ordres étaient donnés pour que le brick fût reçu dans le port. Cette réponse laconique et sévère ne fut regardée que comme un piége et une menace par les membres de la Commission. Le souvenir de leur première déconvenue, l'entêtement habituel de Menou, la crainte qu'il ne voulût faire de l'énergie à leur propos, les firent hésiter. Ils supplièrent qu'on négociât encore. Bikerton ne le voulait pas; il avait des ordres formels de lord Keith, et il enjoignit au capitaine Diggs de les remplir, c'est-à-dire de débarquer les Français à la côte et de brûler *l'Oiseau*.

Alors il y eut à bord une confusion et un désordre complets. L'anxiété dans laquelle on vivait depuis si long-temps avait aigri les esprits, et on se renvoyait mutuellement des accusations et des reproches. Le plus exaspéré de

tous était le capitaine Murat. Comme son navire était assuré par le gouvernement français, il craignit que ce dernier ne se prétendît dégagé de l'assurance, et ne se refusât à payer le prix du bâtiment, si les Anglais le brûlaient. Il s'en prenait aux membres de la Commission, disant que c'était sur leurs instances qu'il s'était déterminé à des démarches, devenues des crimes aux yeux de Menou. Il ajoutait que ni les propriétaires de son navire, ni lui, ne devaient être responsables des résultats de l'événement, mais bien les passagers, qui en avaient été la cause déterminante. Il voulait en conséquence d'abord se retirer lui-même chez les Anglais, afin d'éviter les vengeances de Menou, mais obtenir ensuite la promesse que l'un de ses officiers ramènerait le brick dans le port d'Alexandrie, à moins toutefois que les membres de la Commission ne s'engageassent d'une manière personnelle et solidaire à payer de leurs deniers la valeur de l'assurance, si le gouvernement ne l'acquittait pas. Après de longues et orageuses discussions, les membres de la Commission acceptèrent ce pacte et souscrivirent à cette chance.

On en était au milieu de cette scène, le 3 thermidor (22 juillet) au soir, tout en faisant

route vers Alexandrie, quand un canot accosta le bord. Il était nuit : on s'effraya, on courut aux bastingages. C'était sir Sydney-Smith, dans le grand canot du *Tigre*. « J'ai su, dit-il,
» qu'on allait user de violence vis-à-vis de
» vous ; vous placer entre la chance d'un dé-
» barquement forcé, ou d'une rentrée à Alexan-
» drie, que vous avez quelque raison de crain-
» dre. Je me suis interposé ; j'ai obtenu un sursis
» du contre-amiral, et, quoiqu'il se fît nuit, je
» n'ai pas balancé à venir vous l'annoncer moi-
» même. Venez ; nous retournerons ensemble
» vers l'escadre. C'est toujours du temps de ga-
» gné ; avec le temps, on vient à bout de cho-
» ses plus difficiles. Nous verrons si lord Keith
» sera toujours aussi entêté que nous. »

Monté sur le pont, sir Sydney chercha avec les principaux passagers par quels moyens dilatoires on pouvait triompher des résistances supérieures. Évidemment il en faisait alors une affaire d'amour-propre, une suite des froissemens nés du traité d'El-Arych. « Comment
» pouvons-nous combiner cela ? disait-il aux
» membres de la Commission. Voyons : êtes-
» vous tous bien d'accord ? N'avez-vous tous
» qu'une même volonté, celle de ne point ren-

» trer à Alexandrie ? Si l'on avançait cette opi-» nion, nul de vous ne se sentirait-il la velléité de la contredire? » Et de son œil fin et scrutateur il cherchait à pénétrer les intentions du cercle qui l'entourait. Pour entrer dans ses vues, Fourier répéta le même interrogatoire avec l'autorité d'un collègue influent. « Ci-» toyens, dit-il, votre intention formelle est-» elle de ne pas rentrer à Alexandrie ? » Tous les membres présens répondirent : Oui. — « Si quelqu'un parmi vous désire rentrer, » ajouta-t-il, qu'il se présente. » Aucun ne parut. Sir Sydney sembla satisfait ; cependant il ajouta qu'une déclaration écrite aurait plus de poids auprès de lord Keith. On la lui refusa. Comme il était tard et qu'on ne pouvait reconnaître *le Tigre*, on lui arrangea un lit sur le pont ; et il allait se coucher avec la pensée bien arrêtée d'obtenir le libre passage pour *l'Oiseau*, quand il rencontra le capitaine Murat. « Et vous, capitaine, lui dit-il, votre intention » est-elle aussi de ne pas rentrer ? — Moi, Com-» modore, » répliqua Murat encore tourmenté de son idée d'assurance et de ses craintes d'incendie ; « moi je ne rentrerai pas ; mais j'exige » que le brick rentre : il y a à bord des offi-

» ciers qui le conduiront. » Cette réponse qui n'avait pas de signification bien précise, et que sir Sydney n'avait ni le temps ni l'envie d'éclaircir, suffit pour neutraliser l'effet de l'enquête antérieure. Il y avait évidemment un imbroglio dans tout cela, et, pour vaincre lord Keith, il aurait fallu avant tout lui exposer une situation nette, et invoquer une réclamation unanime. Toute pensée de démarche subséquente tomba devant cette réponse qui n'était au fond qu'une pensée d'égoïsme. Sir Sydney se borna à en faire des reproches au capitaine et à Thevenin qui avait pris fait et cause pour lui. Ces deux hommes voulaient alors la rentrée de *l'Oiseau*, parce qu'ils avaient pris leurs mesures pour partir à bord du premier transport anglais.

Quand les membres de la Commission virent cela, ils déclarèrent que puisqu'il en était ainsi, puisque Murat et Thevenin se séparaient de tous les autres, désormais personne ne sortirait du bâtiment; que tout le monde y courrait les mêmes chances et rentrerait à Alexandrie. Les officiers du bord, l'équipage lui-même, tout se mit du côté des passagers,

et l'on fit une garde sévère autour du navire, afin que pas une ame ne s'en échappât.

Les discussions que l'heure avancée avait amorties se réveillèrent le jour suivant ; à peine debout, le capitaine déclara que, conformément aux ordres de l'amiral Keith et à la permission du général Menou, il exigeait que le bâtiment rentrât dans le port d'Alexandrie ; à quoi les membres de la Commission répondirent qu'avant de rentrer, ils voulaient attendre les dernières décisions de l'amiral. Le capitaine dressa alors son procès-verbal, et se tournant vers ses officiers et son équipage, il leur demanda leur concours pour triompher de la violence que voulaient lui faire des passagers. L'équipage et les officiers le lui ayant promis, il ordonna de mettre le cap sur Alexandrie ; pendant que quelques membres de la Commission se précipitaient sur la barre du gouvernail pour prendre la bordée du large.

Un incident plus étrange encore vint faire diversion à cette scène. Pendant le cours de l'orageuse discussion, Thevenin, d'accord avec le capitaine Murat, avait trompé la surveillance de ceux qui gardaient l'échelle ; il s'était affalé dans le canot de sir Sydney-Smith avec plu-

sieurs jeunes gens qui portaient des malles : Fourier s'en aperçut, il s'élança vers l'échelle pour faire retourner les fugitifs. A sa voix l'équipage accourut aussi, et se méprenant sur l'intention de Fourier, croyant qu'il était le complice de Thevenin, les marins l'arrêtèrent avec violence ; une lutte s'en suivit, au fort de laquelle Fourier tomba de dessus le pont dans le canot. . . . .

A ce moment, il y eut à bord un pêle-mêle, un tumulte, un bruit, une confusion impossibles à décrire ; on ne savait, ni avec qui l'on était, ni contre qui : on se rudoyait, on s'attaquait, on se défendait sans savoir pourquoi ; on vociférait des mots sans suite, des appels sans signification. Ici des membres de la Commission s'élançaient du haut du brick pour rejoindre Fourier ; là des matelots quittaient leurs vêtemens et se portaient vers le beaupré pour s'élancer à la nage. Au milieu de ce désordre, un cri se fit entendre, cri répété dans la même seconde d'un bout du pont à l'autre : » Le feu aux poudres ! le feu aux poudres ! à la » sainte-barbe ! » On ne saurait rendre la terreur qui suivit ce cri d'alarme. Les figures pâlirent bouleversées ; la lutte s'arrêta : on eût dit que

tous ces êtres vivans venaient d'être pétrifiés, que tous ces bras s'étaient raidis. Sir Sydney était encore à bord, croyant qu'on avait la pensée réelle de faire sauter le brick; il demanda un pavillon pour le faire hisser en berne, afin que son vaisseau vînt le secourir; puis, comme il vit qu'on ne le servait pas assez promptement, il détacha de son cou un petit châle de cachemire, et l'éleva en guise de pavillon. Enfin s'apercevant que cela ne suffisait pas, il se retourna avec le plus grand calme vers les membres de la Commission qui l'entouraient alors. « Il paraît, » Messieurs, leur dit-il, que vous voulez me » faire faire le grand voyage avec vous; eh » bien ! soit; j'y suis prêt. »

Cependant, comme le brick ne bougeait pas, on alla aux recherches. Ce cri : *Le feu aux poudres !* n'était pas une menace, c'était, s'il faut croire Pierre Martin, un simple et innocent calembourg. L'officier de quart se nommait Lefeu, et soit qu'on l'appelât aux poudres, soit qu'il y eût envoyé quelqu'un, la méprise et l'effroi furent complets. Nous ne jurerions pas pourtant que ce ne fût là quelque espièglerie d'un plaisant du bord, ou même la menace d'un furieux, prévenue à temps. Dans une con-

fusion pareille; il est impossible de bien voir et de bien préciser les faits; et les explications du lendemain sont ordinairement arrangées suivant le caprice du conteur, et non suivant la réalité de l'événement. C'est la même recette que pour les mots historiques.

Toute cette bagarre ne fit que glisser sur sir Sydney-Smith; elle n'altéra ni sa bonne volonté, ni son désir d'arranger cette affaire. « Messieurs, dit-il en quittant le bord, j'espère » que lord Keith se rendra aux bonnes raisons » que le contre-amiral et moi nous ferons valoir. » Il se rendit en effet à bord de *l'Ajax*, où l'on avisa aux moyens de plaider une cause deux fois perdue.

Ce fut à ce moment que la corvette *la Cinthia* porta au contre-amiral Bikerton une note officielle de Menou, qui se plaignait de ce que *l'Oiseau*, autorisé par lui à rentrer, s'obstinait à louvoyer au large. Cette note modérée, pleine de termes bienveillans pour les membres de la Commission, fut envoyée à bord de *l'Oiseau*, et rassura tout le monde sur la nature de l'accueil qui attendait le brick à Alexandrie. On eût desiré alors pouvoir rentrer sur-le-champ; mais des négociations s'étaient entamées avec

l'amiral ; il fallait en attendre le résultat. Agir autrement, c'eût été désobliger sir Sydney-Smith, qui tenait à lutter jusqu'au dernier moment contre les volontés impérieuses de lord Keith. On suivit donc le sort de la croisière pendant quatre jours, en se promenant d'Alexandrie à la Tour-des-Arabes, et de la Tour-des-Arabes à Alexandrie.

Lord Keith ne se démentit pas. Entre lui et sir Sydney-Smith se trouvaient alors le brick *l'Oiseau* et ses passagers. Il les sacrifia. La corvette *la Cinthia* reçut l'ordre d'escorter le brick jusque devant les passes, et de faire feu sur lui s'il remettait le cap au large. Pendant que cet ordre s'accomplissait, sir Sydney-Smith, qui devinait tout, envoya le canot du *Tigre* pour offrir l'hospitalité du vaisseau anglais à tous ceux qui refuseraient de rentrer. Casteix et Pelon se jetèrent dans le canot ; Thevenin, d'abord empêché par l'officier de *la Cinthia*, finit par pouvoir s'embarquer. Là encore, il y eut lutte entre la bienveillance récalcitrante de sir Sydney-Smith et les ordres de lord Keith ; les deux officiers qui résumaient l'expression de chacune de ces volontés, se querellèrent à bord de *l'Oiseau*. Enfin, à part un petit nombre

d'émigrans, les membres de la Commission reprirent le chemin d'Alexandrie, heureux de trouver une issue quelconque à cette vie de désappointemens et d'angoisses. Le 8 thermidor (27 juillet) ils mouillèrent dans l'intérieur, où le brick dut subir une quarantaine de cinq jours. Dès l'arrivée, on les fit prévenir que le préfet maritime avait reçu l'ordre de pourvoir à tous leurs besoins. Menou leur écrivit même une lettre assez affectueuse, à laquelle ils firent une réponse en termes reconnaissans. Sortis de quarantaine le 12 thermidor (31 juillet), nos savans furent incorporés dans une garde nationale qui venait d'être organisée. Leur malheur, qui s'était passé presque à la face des deux camps, leur valut des preuves d'intérêt général : Alexandrie tout entière donna tort à un général qui avait osé menacer de couler bas un bâtiment chargé de Français, en l'exposant à trouver du côté des Anglais la réalisation de cette menace.

Menou, du reste, ne continua point à nos savans cette protection éclairée et puissante que Bonaparte et Kléber leur avaient si long-temps et si incessamment vouée. Soit distraction, soit mauvais vouloir, aucun membre de la Com-

mission et de l'Institut lui-même n'eût à se louer de lui, au point de chercher à le défendre de l'animadversion générale.

Son avénement d'ailleurs fut un signal de mort pour les travaux scientifiques. Quelques fouilles à Sakkarah, quelques recherches dans les Oasis, les travaux de Rozière sur Qosseyr, de Dubois aîné sur les Arabes Ababdés, de J.-J. Marcel sur les géographes arabes, de Geoffroy sur les squales, enfin une remarquable dissertation de Girard, mêlée d'aperçus historiques et géographiques, sur la ville de Thèbes et sur sa population, morceau qui fut inséré dans le *Courrier de l'Égypte*, voilà, entre plusieurs autres moins saillans, quels furent les produits de cette dernière période de l'occupation. Tant que dura sa phase pacifique, en dépit des tracasseries de Menou, l'œuvre de progrès et d'étude se continua ; mais quand la bataille de Canope eut enlevé aux plus crédules ce qui leur restait d'illusion, il n'y eut plus en Égypte pour les savans qu'un rôle d'oisiveté et d'attente. Au Kaire, l'Institut avait cessé ses séances : sous les yeux de Belliard, quelques recherches scientifiques se continuaient bien encore par le peu de membres

de la Commission restée dans la capitale assiégée ; l'imprimerie continuait bien à fonctionner dans la citadelle ; mais c'était là le dernier élan, la lueur finale de ce grand foyer d'activité scientifique. Effacés devant les acteurs militaires, les savants n'avaient plus qu'une scène à jouer à Alexandrie, au moment de l'évacuation, quand les Anglais voulurent confisquer à leur profit de précieux matériaux, fruit de longues recherches, propriété imprescriptible de la pensée ; quand ils osèrent invoquer contre les produits de l'intelligence, contre des papiers, des notes éparses, contre des dessins, des cartes, des plans et des échantillons, la loi brutale de la guerre, la loi qui livre au vainqueur tout le matériel d'une armée vaincue.

CHAPITRE XIV.

Départ de Hutchinson du Kaire. — Marche de l'armée anglo-cipaye. — Blocus d'Alexandrie. — Situation de Menou. — Disette dans Alexandrie. — Entrée de la corvette française l'*Héliopolis*. — Escadre de Ganthéaume. — Sa relâche à Bengazi. — Sa retraite vers Toulon. — Illusions de Menou. — Travaux de défense. — Travaux des assiégeans. — Renforts anglais. — Nouvelles du Kaire arrivées à Alexandrie. — Colère de Menou à propos de la capitulation de Belliard. — Son ordre du jour. — Mensonges et récriminations.

Maître du Kaire, après le départ de Belliard, le général en chef de l'armée anglaise, Hutchinson, y séjourna pendant quelque temps afin d'y assurer la tranquillité. Quelques vengeances horribles s'étaient réalisées dans les premiers jours de l'occupation ; toutes les femmes soupçonnées d'avoir eu des relations avec les Français, et dans le nombre la fille du cheyk el-Bekry lui-même, du *Pape* de la ville, avaient été saisies chez elles, enfermées dans des sacs

et jetées au courant du Nil. Hutchinson prit ses mesures pour que de semblables horreurs ne fussent plus renouvelées. Il continua le système de police indigène qu'avaient organisé les Français, et rendit un peu de calme à la ville et de sécurité aux personnes.

Ce fut au Kaire, le 27 messidor (16 juillet), qu'il eut des nouvelles positives du corps de Baird et de ses Anglo-Cipayes. Un officier envoyé par ce général annonça que ces six mille auxiliaires venaient d'atteindre Keneh. Avant ce temps une fraction de ces soldats, venue de Suez sous les ordres du lieutenant-colonel Lloyd, avait rejoint l'armée presque sous les murs du Kaire.

Quant à Baird, embarqué sur le Gange le 10 frimaire an IX (1er décembre 1800), il était arrivé à Trincomalay, île de Ceylan, le 22 (13), à Bombay le 6 germinal (27 mars), à Mokha le 30 germinal (20 avril), à Geddah le 8 floréal (28 avril); enfin le 27 floréal (17 mai) à Qosseyr.

Débarquée à Qosseyr, l'armée anglo-cipaye y reste près d'un mois, attendant des ordres et ne sachant si elle devait s'aventurer dans les sables de la Haute-Égypte. Elle en repartit le

2 messidor (21 juin), traversa le Désert par petits détachemens à cause du manque d'eau, fit halte tour à tour au puits de Mohillah, d'él-Kittah et de Bir-embar; et se trouva rassemblée presque tout entière à Kenéh vers le milieu de messidor (premiers jours de juillet).

Pour en finir avec ce corps de troupes dont le rôle fut très-insignifiant d'ailleurs, il faut ajouter qu'ayant reçu l'ordre de faire sa jonction, il arriva à Gizéh le 19 thermidor (7 août), où il se reposa pendant trois semaines, qu'embarqué sur le Nil le 10 fructidor (28 août), il atteignit Rosette au moment où Alexandrie capitulait. Attaqué de la peste à Kenéh, il avait été décimé tout le long de cette route fatigante. Sa campagne fut plus meurtrière que s'il était accouru hardiment à la rencontre de l'ennemi; la prudence du général Baird et du colonel Murray fut mal servie par l'événement.

Depuis le moment où Alexandrie avait été investie après la bataille du 30 ventôse, les Anglais avaient peu à peu resserré leurs lignes de manière à former un blocus de plus en plus étroit. Quand le général Hutchinson avait marché sur le Kaire, il avait laissé devant la place assiégée le major-général Coote en lui

enlevant une portion de ses meilleurs soldats. Toute la seconde ligne de défense du camp retranché se trouvait ainsi dégarnie de troupes : sept mille hommes environ, dont mille au moins attaqués d'ophtalmie ou de fluxions, restaient en présence de Menou. S'il eût osé un mouvement alors, peut-être la chance eût-elle tourné pour lui.

La peste vint bientôt aggraver la situation de l'armée assiégeante. Elle se glissa dans le village d'Abouqyr, et ne tarda pas à y faire quelques ravages ; huit hommes et trois médecins furent atteints le même jour. Sans les précautions prises par le Général en chef, le fléau aurait gagné l'armée. Menacés par l'épidémie, les Anglais souffraient encore sous bien d'autres rapports ; le manque d'argent et de moyens d'échanges, la pénurie de vivres et de fourrages, se faisaient sentir dans le camp britannique.

L'armée française n'était pas dans une situation beaucoup plus heureuse. Dès les premiers jours de prairial (fin de mai) la disette se fit sentir. La prise du convoi du chef de brigade Cavalier, et la perte des dromadaires, en qui était le plus grand espoir des approvisionne-

mens, avaient jeté parmi nos soldats un découragement visible. Jusqu'alors on n'avait pas cru à la nécessité de ménager les approvisionnemens; on s'était estimé assez fort pour aller au loin conquérir des vivres, fût-ce ceux que portaient les convois des assiégeans; mais quand on vit avec quelle persistance opiniâtre Alexandrie était bloqué, quand les eaux du lac Maréotis, s'étendant de plus en plus vers l'ouest, eurent complété le blocus, on sentit qu'il était nécessaire d'aviser à la situation à venir. Alors on s'occupa sérieusement à mettre de l'économie dans les consommations; on vit que les blés qui restaient en magasin seraient bientôt épuisés, et on y mêla du riz pour la fabrication du pain, d'abord dans la proportion de deux tiers de blé et d'un tiers de riz, ensuite d'une moitié de blé et d'une moitié de riz. Les Arabes, attirés par l'appât d'un bénéfice, apportèrent des grains à Alexandrie, et on acheta à des prix fous les quantités qui arrivèrent par cette voie. Ces convois, dont quelques-uns étaient assez considérables, fournirent pendant deux mois une partie des vivres nécessaires à la consommation. Les caisses étant vides, les officiers, les administrateurs, les négocians versè-

rent au trésor l'argent de leurs épargnes; on s'en servit pour payer les approvisionnemens apportés.

Les généraux, réunis dans la ville assiégée, sentaient bien que c'en était fait de l'Égypte et que tôt ou tard ils seraient réduits à délibérer et à signer une capitulation; mais ils comprenaient aussi que l'heure de cette transaction n'était pas venue, et que, pour la faire définitive et bonne, il fallait résister encore. Aussi malgré le spectacle de tant de douleurs et de misères, quoique Menou continuât à rendre le service insupportable à qui n'était pas une créature à lui dévouée, ils n'en persistèrent pas moins dans leur attitude d'obéisance militaire et d'énergique impassibilité.

Un instant on avait cru à un renfort, à un secours de la métropole, et la joie la plus vive avait succédé à l'abattement et au désespoir. C'était le 20 prairial (9 juin) : un bâtiment, une corvette, *l'Héliopolis*, entra à pleines voiles dans le port d'Alexandrie. Quand on vit atterir ce navire de guerre avec le pavillon français à la poupe, par un mouvement spontané, toute la population se précipita vers le môle.

« Qu'est-ce, disait-on, qu'y a-t-il? Qu'attend-

» on ? Ce bâtiment est-il seul ? A-t-il des trou-
» pes ? » Les pilotes qui avaient manœuvré la corvette, les officiers envoyés pour raisonner, les matelots des embarcations, tout ce qui venait du large subissait un interrogatoire. Enfin l'on sut que *l'Héliopolis* avait été détachée de l'escadre de Gantheaume, et que cet amiral, arrivé dans les eaux de la côte africaine, ne tarderait pas à paraître. Ces nouvelles répandues dans la ville avec la rapidité de l'éclair y jetèrent une joie aussi vive qu'irréfléchie. Le désappointement devait bientôt suivre ces illusions hâtives.

Gantheaume était, en effet, à peu de distance de l'Égypte ; mais la destinée de ce général était de tout faire avorter par son indécision. Gourmandé par Bonaparte au sujet de sa relâche injustifiable, il était reparti de Toulon, sur un ordre formel du premier Consul, et sous la surveillance immédiate du chef de brigade Lacuée qui était venu pour presser et assurer le départ. Afin de se ménager les moyens de faire arriver des renforts, fût-ce par terre, la République française avait conclu des traités exprès avec les régences barbaresques, notamment avec Tunis et Tripoli. Ainsi, sur quel-

que point du littoral africain que touchât une escadre, nos soldats débarqués avaient la chance de pouvoir rejoindre leurs frères d'armes. Les instructions de Gantheaume portaient qu'il pourrait attérir, dans le cas de force majeure, à Derne ou à Bengazi, et y mettre nos bataillons à terre. Cet ordre qui était falcultatif et conditionnel fut pris par Gantheaume pour une clause expresse. Avec un peu de hardiesse, il eût pu entrer d'emblée dans le port vieux; il se rabattit sur la côte africaine par prudence, et n'osa pas faire mieux que le pis-aller de ses instructions. Le 19 prairial (8 juin) il était à vingt lieues d'Alexandrie, quand il détacha *l'Héliopolis*. Il était là, près de notre armée souffrante et appauvrie, avec quatre vaisseaux de ligne, une frégate, une corvette et cinq transports; il avait quatre mille hommes de troupes à bord de ses bâtimens; il aurait pu sauver peut-être l'Égypte en déterminant une réaction immense. Il ne l'osa pas, il fit la même faute qu'il avait faite quelques mois auparavant; il détacha un navire qui donna l'éveil aux Anglais et lui ferma l'entrée du port. Lui pourtant, il fit voile pour Bengazi, petit port sur la côte de Barqah, avec l'intention d'y débarquer

les soldats qu'il avait à bord. A la vue des bâtimens français, les habitans du pays prirent les armes, et s'alignèrent sur le rivage dans une attitude menaçante. A l'aspect de ces indigènes mal disposés, Gantheaume eut peur ; il craignit de compromettre les résultats de sa mission et le salut des troupes qui lui avaient été confiées ; il leva l'ancre et retourna à Toulon. Sur sa route, il captura *le Swiftsure*, vaisseau qui, escortant un convoi destiné pour Malte, en avait été séparé par un coup de vent. C'était là une faible compensation à l'insuccès de la descente. De toute cette escadre les Anglais ne capturèrent que cinq transports qui furent conduits dans la baie d'Abouqyr. Ces transports n'avaient point de troupes, mais des artisans de toute espèce, des botanistes, des jardiniers et une troupe de comédiens destinée au théâtre du Kaire, toutes choses de luxe pour l'heure présente et ne pouvant arriver plus mal à-propos. La prise de ces transports avisa la croisière anglaise du voisinage de l'escadre de l'amiral Gantheaume. A l'instant même le contre-amiral Bikerton détacha trois vaisseaux de ligne anglais et un vaisseau de ligne turk pour la poursuivre, tandis que lord Keith redoubla de vigilance dans son blocus.

Cependant l'entrée de *l'Héliopolis* avait causé trop de joie pour que l'illusion ne durât pas quelques jours au moins. Menou ne se possédait plus. Intimement convaincu que l'escadre de Gantheaume forcerait le passage, il montait tous les jours sur la plate-forme du phare, ou allait se promener le long du rivage, épiant une voile à l'horizon, la voyant à toute heure, devinant le pavillon français et ne pouvant se faire à la pensée d'un désappointement nouveau. Cet espoir l'absorbait tellement qu'il avait oublié tous les autres soins de la défense. Les détails du service, les ordres administratifs, tout était délaissé. Il négligeait son cabinet de travail; il oubliait les choses les plus importantes, pour se bercer de rêves chimériques et d'illusions décevantes. Chaque soir il quittait son observatoire avec la pensée que la chance serait meilleure le lendemain. Heureusement que tous les généraux qui commandaient à Alexandrie ne partageaient pas cette préoccupation dangereuse. Friant, Songis, Sanson, le chef de brigade Bertrand, pensaient pour lui aux travaux et aux dernières précautions de la défense. Les troupes étaient toujours occupées sur les hauteurs de Nico-

polis, où elles bouleversaient le terrain, de manière à se faire une ligne de défense formidable. Menou avait fait donner trop d'étendue et trop d'importance à ces ouvrages, situés en avant de l'enceinte, et quand plus tard une descente eut lieu sur la plage du Marabout, le nombre de soldats que nécessitait la ligne de Nicopolis empêcha de réunir des forces suffisantes pour s'opposer à cette manœuvre décisive. Les travaux de ces retranchemens extérieurs employaient d'ailleurs une grande partie des ouvriers, et il était impossible de travailler à l'achèvement et à la mise en état des fortifications. On se borna à terminer le revêtement de la nouvelle enceinte, et à construire un nouveau front, sur le bord de la mer, pour fermer étroitement la place où Menou était campé avec son quartier-général. Ces travaux une fois achevés, on songea à la construction depuis long-temps méditée de deux forts, l'un sur la hauteur dite de Cléopâtre, l'autre sur celle de la colonne de Pompée. Ces deux forts étaient nécessaires pour protéger les approches de la ville. Si les ennemis s'en étaient rendus maîtres, ils auraient de là commandé Alexandrie, le port-neuf et la communication des

postes : il eût fallu le lendemain se rendre à discrétion. Nos généraux avaient signalé à Menou ces endroits vulnérables, et il s'était empressé d'y envoyer des ouvriers qui rendirent bientôt ces hauteurs susceptibles de résistance. L'inondation du lac Maréotis venait alors baigner le pied du plateau où s'élevait la colonne de Pompée, et resserrait la position des Français, de telle manière qu'il était de toute importance que les hauteurs de Cléopâtre et de Pompée fussent occupées par nos troupes. Grâce à cette précaution, les ennemis ne pouvaient attaquer qu'un seul front d'Alexandrie, ou bien ils étaient obligés de diviser leur armée pour investir entièrement cette place. On parvint à faire entendre ces choses-là à Menou, et, quoique contrariés sur bien des points, Sanson, Bertrand et Songis parvinrent à réaliser les travaux les plus essentiels de cette défense.

Les Anglais en étaient aussi alors à travailler à leurs lignes. Les Français cherchant à se faire un avantage de l'inondation de quelques terrains bas, l'avaient détournée, et conduite dans la plaine où campaient les Anglais à l'aide de quelques coupures. Quand le général Coote s'aperçut de cette manœuvre, il était trop tard

pour y remédier. Le lendemain seulement un détachement de six cents travailleurs, soutenu par deux cents soldats et trois pièces d'artillerie légère, s'occupa des digues nécessaires pour empêcher que l'eau ne gagnât le front de l'armée anglaise. De leur côté, les Français faisaient de nouvelles coupures, cherchant ainsi à augmenter l'embarras des travailleurs et l'afflux des eaux d'inondation. On n'en vint pas toutefois aux mains, et les Anglais purent achever une forte digue qui plaça désormais leur camp à l'abri d'un semblable péril.

Le temps était d'ailleurs pour l'ennemi à qui la mer était ouverte. Le 16 messidor (5 juillet) un nouveau renfort lui arriva par la frégate *la Léda*, qui portait également une somme en numéraire indispensable alors pour les achats de vivres que l'on faisait aux Arabes. Trois jours après mouilla dans la baie d'Abouqyr, la frégate *l'Active* chargée encore de troupes et d'argent. Une semaine après, un dernier convoi venu de Minorque porta les forces du camp d'Alexandrie à dix mille hommes environ. Ainsi secouru, le major-général Coote songea à presser vivement Alexandrie; il conçut le plan de la faire attaquer par le côté occidental,

moins fortifié, moins facile à défendre que celui où il campait alors. Monté lui-même à bord du brick de guerre *le Port-Mahon*, il alla reconnaître toute cette côte, depuis le Marabout; il s'assura que la bande de sables laissée libre par l'inondation, entre le lac Maréotis et la mer, pouvait être facilement occupée par un corps de cinq mille hommes qu'abriteraient fort bien quelques retranchemens improvisés. A peine de retour, il s'occupa de cette expédition.

C'était d'ailleurs le moment où il allait être appuyé par la portion de l'armée que la reddition du Kaire rendait disponible. Déjà l'on s'occupait, dans la rade d'Abouqyr, de rassembler tous les transports nécessaires pour ramener en France les garnisons capitulées; et des dépêches de l'Égypte-Moyenne annonçaient que le major-général Moore, remplaçant le général Cradock, avait quitté Embabéh le 26 messidor (15 juillet). Les auxiliaires turks, sous les ordres du Capitan-Pacha, arrivaient avec les bataillons anglais. Le Grand-Vizir restait au Kaire avec une petite garnison britannique.

Menou cependant ne savait encore rien de ce qui s'était passé dans l'intérieur. Quoiqu'il eût

à diverses reprises expédié des aides-de-camp, ou employé des Bédouins comme porteurs de messages, les nouvelles n'arrivaient pas à leur adresse, ou les réponses étaient interceptées en chemin. Son grand moyen de prompte communication, ses dromadaires, lui manquait alors : la capitulation de Cavalier avait livré cette ressource à l'ennemi. Pour y suppléer, Menou ne trouva rien de mieux que de faire un chef de brigade de dromadaires *sans dromadaires*. Il nomma à ce poste le chef d'escadron Saint-Geniès [1]. Plus tard cependant ayant pu acheter des Bédouins quelques-uns de ces animaux, Saint-Geniès fit une petite remonte ; et ayant réuni quelques cavaliers-dromadaires, il partit pour le Bahyréh avec l'ordre de rapporter des approvisionnemens et des nouvelles. Le nouveau commandant ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. A peine eut-il fait une dizaine de lieues, qu'il tomba entre les mains des Anglais.

Rien n'avait donc transpiré à Alexandrie de la catastrophe du Kaire, quand les vedettes ennemies l'apprirent aux sentinelles françaises,

[1] Peu auparavant, capitaine aide-de-camp du général Leclerc.

en leur donnant quelques détails sur la capitulation. A ce bruit devenu public dans Alexandrie, Menou devint furieux; il fit répandre à l'instant que le fait était complètement faux, que si quelqu'un devait le savoir, c'était lui à qui toutes les dépêches de l'intérieur arrivaient; que c'était le résultat d'une ruse de guerre de la part des Anglais, et qu'il ferait fusiller quiconque le répéterait. Cependant quand un officier de l'état-major anglais vint lui présenter une copie de la capitulation, pour savoir s'il voulait, lui et la garnison d'Alexandrie, profiter du bénéfice de l'art. 20, Menou put juger de la réalité des bruits qui avaient couru et de l'inopportunité de ses dénégations. Il entra dans un violent paroxysme de colère; il ne calcula plus si, dans l'état misérable où se trouvait l'armée, avec les six ou sept mille hommes valides qui lui restaient dans Alexandrie, il ne convenait pas de subir la loi faite au Kaire, plutôt que de courir la chance de conditions pires; il se donna du cœur par rancune; il résolut d'aller jusqu'au bout par esprit d'opposition. Devant l'officier anglais il jura qu'il ne ratifierait jamais une infamie pareille, et devant ses troupes, voici comment il qualifia

les actes du corps de Belliard ; on lisait dans un ordre du jour spécial :

Le Général en chef sous les murs d'Alexandrie,

GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE TOUTES ARMES !

« Les troupes françaises qui étaient au Kaire » et dans les forts environnans ont capitulé » sans se battre, sans que la ville et les forts » aient été régulièrement attaqués. Je ne me » permets aucune réflexion sur cet événement, » le plus extraordinaire peut-être qui soit ar- » rivé à la guerre, parce que je craindrais d'en- » velopper dans le déshonneur des hommes » qui s'étaient montrés dignes du nom de » Français et de républicains.

» Je vous déclare que j'ai rassemblé autour » de moi mes lieutenans Friant et Rampon [1], » les généraux de division Songis, Destaing,

[1] Par obéissance aux nouvelles institutions du premier Consul, Menou s'était donné des lieutenans-généraux, comme si la poignée d'hommes renfermée dans Alexandrie méritait que l'on fît la parade de cette création, et comme si l'heure critique où l'on se trouvait comportait de telles puérilités.

» Zayonchek, et le général de brigade Sanson
» commandant le corps du génie; tous ont été
» d'avis que nous devions nous conduire ici
» comme doivent le faire des hommes qui ne
» connaissent d'autre règle de conduite que
» l'honneur et l'attachement à leur patrie,

» Soldats, vous avez montré jusqu'à présent
» tant de dévouement, de patience et de cou-
» rage, que je ne vous fais pas l'affront de dou-
» ter un seul instant de la conduite que vous
» tiendrez. Nous montrerons ce que peuvent
» de braves soldats; nous nous défendrons
» jusqu'à la mort; mais s'il en était parmi vous
» et parmi les autres Français qui sont ici, qui
» ne se sentissent pas l'énergie nécessaire pour
» combattre encore les ennemis de la Républi-
» que, la porte leur est ouverte; je les enverrai
» à Rosette, où doivent se réunir sous peu de
» jours les troupes qui descendent du Kaire.

» Abd-Allah-Jacques Menou. »

A l'appui de cette proclamation inqualifiable, Menou se hâta d'expédier au premier Consul un bâtiment pour dénoncer la conduite du général Belliard. Il l'accusait, à peu près dans les mêmes termes que l'ordre du jour

cité, d'avoir évacué le Kaire sans coup férir et sans avoir au moins tenté la résistance. Ainsi Menou, se livrant lui-même, faisait à la fois la critique de sa politique antérieure et de sa conduite à venir. En attaquant la capitulation du Kaire, il ne songeait pas qu'il censurait sa fausse manœuvre, d'être resté de sa personne à Alexandrie pendant que son poste comme Général en chef était dans la capitale de l'Égypte; il ne comprenait pas qu'il ferait ressortir encore combien c'était chose absurde que l'armée française eût été coupée en deux parts, dont l'une avait été obligée d'agir sans que l'autre intervînt, situation étrange dans laquelle le généralat n'existait vraiment plus, puisque Belliard avait signé un acte décisif pour l'Égypte, sans que Menou pût ni l'autoriser ni l'empêcher. Avec le blâme du passé, ces plaintes maladroites n'impliquaient pas moins la condamnation de ce qui allait survenir; car cinquante jours après la capitulation du Kaire, Menou en signait une à Alexandrie, bien plus absurde, bien moins favorable aux débris de notre armée.

Ce qui est plus digne encore de pitié, c'est qu'à l'instant où la certitude d'un abandon

prochain était dans tous les esprits et dans toutes les bouches, Menou faisait encore le fanfaron dans ses dépêches. « Jamais, disait-il, » Alexandrie ne capitulera ; je m'enterrerai » plutôt sous ses ruines, » engagement d'honneur et d'héroïsme, qu'il ne fallait pas prendre avec autant d'emphase, pour reculer quand il faudrait le tenir. Afin de mieux s'abuser lui-même, Menou écrivait alors qu'il avait des vivres pour plusieurs mois, tandis que, de notoriété publique, il en restait tout au plus pour quelques semaines.

Ces mensonges et ces forfanteries étaient tellement dans les habitudes et dans les goûts de Menou, qu'à diverses époques il envoya en France par voie détournée des nouvelles fausses, des récits de batailles gagnées sur les Anglais, des détails d'une évacuation prétendue de tout le corps d'armée du général Hutchinson. Nous avons sous les yeux une pièce singulière en ce genre. C'est un de ces bulletins, comme on les criait dans les rues, sous la République et sous l'Empire, un de ces feuillets livrés au peuple qui s'exalte si sympathiquement à tout ce qui est gloire nationale, bulletin *à deux sous*, qui résumait des nouvelles transmises par le

lieutenant-général Soult, commandant alors à Tarente. Ces nouvelles, suivant les termes de cette pièce, étaient parvenues en Italie par la voie de Corfou. Voici le sommaire seul de ce curieux bulletin sorti des presses d'Augustin, rue de la Parcheminerie, nº 214, avec sa teneur exacte et son orthographe étrange. Il fera juger du reste.]

ARRIVÉE

DE PLUSIEURS COURRIERS EXTRAORDINAIRES PORTANT LA NOUVELLE

DE LA VICTOIRE

Remportée par le Général Menou, commandant l'armée française.

Evacuation de toute l'Égypthe par les Anglais, qui, après avoir soutenu plusieurs batailles sanglantes et terribles, ont été complètement battus devant Aboukyr et Alexandrie, et n'ont dû leur salut qu'à leur rembarquement précipité. Trois mille Anglais restés sur le champ de bataille, douze cents blessés et neuf cents faits prisonniers. Mort de leurs chefs et de plusieurs officiers supérieurs. Renforts considérables qu'a reçus l'armée française, et pertes irréparables de l'Angleterre dans ces batailles. Position respectable des Français en Égypthe.

Il ne s'agit pas dans ce bulletin de la bataille de Canope ; car l'affaire se passe après la prise de Damiette, et elle a lieu entre le fort Crétin et le fort des Romains.

Il ne faut pas attribuer à d'autres qu'à Menou la propagation de ces nouvelles mensongères. C'était système chez lui. Toutes ses dépêches au Gouvernement, sans avoir ce degré d'impudente contre-vérité, étaient remplies de faux rapports et d'espérances fantastiques. Voici ce que Menou écrivait à Bonaparte le 28 prairial (17 juin).

« Les Turks qui nous ont attaqués du coté
» de la frontière de Syrie viennent d'être bat-
» tus deux fois de suite. Le Grand-Vizir com-
» mandait en personne à la seconde bataille.
» Les Anglais viennent aussi d'être battus à
» Embabéh, à peu de distance du Kaire; je
» n'ai pas encore les détails ; mais les Anglais
» qui sont sous Alexandrie conviennent eux-
» mêmes que la perte a été très-considérable.
» Il paraît que leur nouveau Général en chef y a
» été tué. »

Une affaire décisive à Embabéh contre les Anglais ; deux rencontres avec les Turks ; tout cela dans un rapport officiel ! C'était vraiment

la meilleure justification possible de la qualité donnée à Menou par un *loustic* de corps de garde : *Général en chef de l'armée des Gobe-mouches !*

Ce commandement devait ainsi être frappé de vertige depuis le premier jusqu'au dernier jour.

CHAPITRE XV.

Continuation du blocus d'Alexandrie. — Nouveau plan des Anglais. — Descente à l'ouest de la ville sur la plage du Marabout. — Diversion à l'est. — Attaque. — Flottille de canonnières. — Armée anglaise de l'ouest sous les ordres du général Coote. — Ses travaux. — Prise du fort du Marabout.

Les Anglais n'avaient plus qu'un point à réduire dans toute l'Égypte : c'était Alexandrie ; le reste leur appartenait. Libres de tout ennemi intérieur, ayant accompli l'embarquement du corps de Belliard, ils reportèrent tous leurs efforts contre la place assiégée, et la pressèrent plus vivement que jamais.

Jusqu'alors Menou s'était refusé à toute espèce de communications avec le camp anglais, parce qu'il craignait les déserteurs et l'embauchage. Ce fut cette pensée qui le guida et qui peut excuser jusqu'à un certain point sa conduite

vis-à-vis des savans embarqués à bord de *l'Oiseau*; ce fut aussi pour ce motif qu'il refusa de recevoir le directeur-général des finances Estève qui, par un article exprès de la capitulation du Kaire, avait obtenu de rejoindre Menou. Les communications par terre devaient être et rester toujours interdites. Estève fut obligé de monter à bord d'un parlementaire.

Cette rigueur dans les relations avait amené ce résultat, que les Anglais eux-mêmes ne savaient guère à quoi s'en tenir sur l'exacte situation d'Alexandrie. Ils ignoraient quelle quantité de vivres elle renfermait encore, quelle force militaire y était demeurée, quel système de défense la protégeait sur ses divers fronts. Aussi, résolus à l'attaquer sérieusement, ils y procédèrent avec des précautions immenses et un grand déploiement de forces. Des renforts quotidiens arrivaient par mer à Hutchinson, et un dernier convoi venu de Malte portait l'armée de siége à plus de quinze mille hommes. Une foule de canonnières turkes destinées à appuyer les mouvemens des troupes de terre couvrait alors le lac Maréotis. Ces canonnières étaient de fort belles embarcations avec un grand et un petit mât, carrées à la

poupe, portant à l'avant un canon de 24, et à l'arrière une pièce de 12 de chaque côté.

Cette flottille de canonnières, au nombre de 24 voiles, déboucha dans l'inondation le 25 thermidor (13 août), et se rendit maîtresse des lacs. Elle devait charger et transporter le corps anglais destiné à agir à l'ouest d'Alexandrie. Ce corps se composait de la brigade des gardes sous les ordres du major-général Cavan, de la première brigade de ligne, commandée par le major-général Finch, formant en tout quatre mille combattans avec une certaine quantité d'artilleurs et d'ingénieurs. Le commandement en chef de ce corps était confié au major-général Coote.

On avait ordonné que ces troupes feraient voile le 27 thermidor (15 août); mais les magasins n'étant pas prêts ce jour-là, on différa jusqu'au lendemain.

Le 28 (16), la division du major-général Coote s'embarqua à sept heures du soir dans les chaloupes, et à neuf heures tout le monde était à bord. Trois bataillons de la brigade du major-général Finch avaient été placés sur des canonnières turkes : toute cette flottille mit à la voile à dix heures du soir. L'embarquement et

le départ offrirent un coup-d'œil animé et pittoresque.

Cependant le général Hutchinson, arrivé de la veille au camp d'Alexandrie, avait résolu d'appuyer par une diversion énergique le mouvement de la division Coote, et de faciliter ainsi sa descente à l'ouest d'Alexandrie. Une fausse attaque sur les hauteurs de Nicopolis devait merveilleusement servir cette manœuvre décisive pour le blocus. Pour défendre la longue étendue des ouvrages de Nicopolis, les Français avaient besoin d'y concentrer la majeure partie de leurs forces, et dès-lors Coote ne pourrait avoir que peu d'ennemis en tête quand il accomplirait sa périlleuse entreprise.

Ce plan fort sage fut exécuté. Le 29 thermidor (17 août) avant le jour une troupe de deux mille Albanais attaqua un mamelon qui dominait le bord de la mer en avant de la gauche française. L'avant-poste qui l'occupait s'étant retiré, l'ennemi travailla à s'établir sur ce point. Mais l'artillerie du retranchement voisin ayant désorganisé ses rangs, des compagnies de grenadiers opérèrent une sortie vigoureuse et forcèrent les Albanais à fuir en abandonnant plusieurs morts et blessés. Les fuyards se réu-

nirent alors près du camp des Anglais, se bornant à tirailler pendant tout le reste du jour avec les avant-postes. Pendant ce temps l'armée anglaise avait marché; six mille hommes se déployaient derrière la hauteur située entre les étangs et le premier pont construit sur le canal d'Alexandrie; l'avant-poste qui s'y trouvait se retira vers ce point. Comme cette hauteur que les Anglais nommèrent dans leurs rapports la *Colline verte* se trouvait à la portée du canon de nos retranchemens, les Anglais n'y laissaient voir qu'une petite poignée de monde, masquant derrière elle le reste de leurs bataillons. Trompé par cette manœuvre, le général Menou voulut débusquer les Anglais de cette position. Il fit sortir des retranchemens deux compagnies de grenadiers de la 25ᵉ, deux autres compagnies de la 75ᵉ, ainsi qu'un bataillon de cette demi-brigade, en tout quatre cents hommes qu'on envoyait sans s'en douter contre un corps de six mille. Nos soldats marchèrent avec décision et vigueur. Ils gravirent la hauteur au pas de charge, et chassèrent les tirailleurs anglais; mais quelle fut leur surprise quand, arrivés sur la crête de la colline, ils virent toute la ligne anglaise en bataille et re-

çurent sa première décharge ! Se reconnaissant trop faibles, ils se replièrent sur le camp, sans être poursuivis. Quoique les ennemis eussent de la cavalerie dans leurs rangs, ils n'essayèrent même pas de couper la retraite à cette poignée d'hommes.

Cette affaire n'étant d'ailleurs qu'une diversion, le général Hutchinson ne chercha pas à la pousser plus loin. Pendant qu'on était aux prises sur les hauteurs de Nicopolis, la flottille couvrait le lac Maréotis ; plusieurs centaines d'embarcations remplies de troupes marchaient en assez bon ordre sous l'escorte des chaloupes canonnières. Au lever du soleil cette multitude de barques se trouvait à peu près à la hauteur de la colonne de Pompée. Le vent contraire ayant retardé sa marche et ayant fait dériver une grande partie du convoi, on fut obligé de rallier les chaloupes éparses pour se diriger en masse vers le point de débarquement. Vers les dix heures, la flottille sembla gagner la terre en cinglant vers l'embouchure d'un canal comblé par lequel le lac Maréotis communiquait autrefois avec la mer. Là dans cette anse étaient mouillées dix-huit chaloupes qui composaient l'effectif de la marine française

sur le lac. Depuis qu'on avait évacué l'île de Mariout, ces dix-huit chaloupes étaient venues s'amarrer sur ce point, sous la protection de trois pièces de 18. Quand on vit que la flottille ennemie faisait force de voiles vers ce débarcadère, il ne fut plus possible de se méprendre sur ses intentions. Évidemment elle allait jeter à terre une partie des troupes dont elle était chargée pour s'établir ensuite sur la langue de terre du Marabout, attaquer ce poste, l'enlever, et tracer des lignes de siége de ce côté d'Alexandrie. Depuis le matin, le général Songis avait deviné le résultat de cette manœuvre; il avait engagé Menou à négliger un peu la fausse attaque du côté de Nicopolis, pour s'opposer à cette descente sérieuse. Mais, comme d'habitude, Menou s'obstina; il resta dans les retranchemens de l'Est, y groupa la plus grande partie de ses forces, et ne fit suivre la marche de la flottille que par un bataillon de la 21e légère, cent guides à pied et cent vingt dragons, en tout sept à huit cents hommes. C'était trop peu contre quatre à cinq mille Anglais, débarquant sur une plage unie que commandait le feu des chaloupes canonnières.

Aussi nos soldats se bornèrent-ils à un rôle

d'observation passive. Ils ne suivirent la flottille que jusqu'à la hauteur du Marabout; puis, voyant que toute résistance serait vaine et sanglante, ils se replièrent. Par surcroît de prudence les Anglais n'osèrent pas tenter le débarquement au lieu où était le corps français. Ils y laissèrent un fort détachement croisant au large sous les ordres du major-général Finch, et allèrent débarquer à deux milles plus loin sans rencontrer la moindre opposition de la part des Français. Une fois débarqué, le général Coote prit position sur le sommet d'une chaîne de rochers escarpés; sa droite s'appuyait au lac, et devant sa gauche était une plaine sablonneuse qui s'étendait jusqu'à la mer. La péninsule en cet endroit avait environ deux milles de large. En creusant des puits, on trouvait de l'eau bonne et en abondance à quatre ou cinq pieds au-dessous du sol.

Comme il devenait impossible aux Français de conserver désormais leur flottille, en présence des canonnières ennemies, comme nulle anse, nul port ne pouvait l'abriter, nulle batterie la défendre, on voulut au moins que sa destruction fût fatale à l'ennemi. On essaya de la convertir en brûlots, et de les lancer sur les

embarcations anglaises et turkes pour y mettre du désordre ; mais cette tentative échoua ; nos barques brûlèrent sans endommager les barques rivales. Ce fut une perte sans compensation.

La première opération du général Coote après le débarquement fut d'investir le fort du Marabout placé dans une petite île, à peu de distance du rivage. Une belle tour carrée et blanche s'y élevait au milieu de l'écueil et servait de fanal aux bâtimens qui attérissaient sur ces parages.

On commença l'attaque du fort avec une batterie de deux pièces de 12 et de deux obusiers de 8 : trois canonnières françaises qui se trouvaient entre l'île et le fort furent détruites ou forcées de se retirer. Les jours suivans 1er et 2 fructidor (19 et 20 août) les attaques furent plus vives encore. Une batterie de deux pièces fut établie malgré toutes les difficultés du terrain, et en dépit de l'inondation. On voulait en finir vite avec ce poste insignifiant. Le premier bataillon anglais du 44e régiment, commandé par le lieutenant-colonel Darby, fut chargé de ce petit siége, et une compagnie d'infanterie légère fut embusquée si avantageuse-

ment à l'extrémité de la langue de terre qui avoisinait le fort, qu'un soldat de la garnison ne pouvait montrer sa tête au-dessus des parapets sans être frappé à l'instant par une balle. Ainsi la garnison ne pouvait pas même se servir de ses pièces d'artillerie, faute de sûreté pour les artilleurs.

Le 3 fructidor (21 août) les deux pièces de 24 firent un feu terrible et soutenu; à onze heures et demie, la tour des signaux croula avec un fracas épouvantable, entraînant avec elle un canon, des munitions, des vivres, des caissons et plusieurs soldats. Malgré l'ouverture que cet éboulement avait faite, la garnison ne bougeait pas encore: le pavillon français fut hissé de nouveau, et aux décharges du feu anglais le fort répondit par quelques décharges. Les batteries du lieutenant-colonel Darby étaient si rapprochées que la garnison, sans casemates et sans abri, fut obligée de se réfugier à l'autre extrémité de l'île.

A cinq heures du soir, le fort n'était plus qu'un monceau de ruines et la garnison ne faisait pas mine de vouloir se rendre. Le général Coote ordonna l'assaut pour la nuit; mais, avant de le commencer, il envoya le lieutenant-

colonel Darby et le capitaine Thomas Wall auprès des assiégés, afin de les prévenir de cette détermination rigoureuse, et de les engager à se rendre prisonniers de guerre. Les délégués trouvèrent dans le fort le chef de bataillon de la 88ᵉ demi-brigade Etienne avec cent quatre-vingt-quinze hommes. Ils parlèrent au commandant avec fermeté et avec bienveillance, et obtinrent de lui qu'il consentît à signer une capitulation. Ce brave officier paraissait désespéré d'être obligé de se rendre; il voulait lutter encore, se faire enterrer lui et sa poignée d'hommes sous les ruines du fort. Il fallut de longues instances pour l'amener à se rendre à des termes fort honorables. La garnison devait sortir du fort avec les honneurs de la guerre et ne déposer ses armes que sur les glacis; les soldats conservaient leurs bagages; les officiers, leurs bagages et leurs épées; et des transports devaient conduire les uns et les autres en France, où ils pourraient reprendre du service après avoir été échangés. Sous ces conditions deux compagnies d'infanterie anglaise occupèrent le fort du Marabout le 3 fructidor (21 août) à onze heures du soir.

Ainsi peu à peu, corps d'armée par corps

d'armée, ville par ville, forteresse par forteresse, l'Égypte passait dans les mains des nouveaux conquérans. Il eût été plus utile et plus glorieux d'en finir dans une seule bataille; mais le temps n'était plus des grandes pensées et des grandes hardiesses. Prolonger pendant quelques jours une occupation circonscrite et agonisante, voilà le plus vaste horizon qui restât alors à un chef d'armée.

—

CHAPITRE XVI.

Siége d'Alexandrie. — Attaque du général Coote du côté de l'ouest. — Mouvement des frégates et corvettes anglaises. — Elles entrent dans le Port-Vieux. — Attaque combinée contre Heppler. — Sa retraite sous les murs d'Alexandrie. — Diversion du côté du camp de l'est. — Attaque de nuit de la ligne française. — Elle se replie sous le fort Leturq. — Position critique de l'armée assiégée. — Rampon s'en ouvre à Menou. — Fureur du Général en chef. — On lui députe Darmagnac. — Conseil de guerre. — État désespéré de la défense. — Armistice de trois jours demandé par Menou, et accordé par le général Hutchinson.

La prise du fort du Marabout n'avait pas occupé, comme on doit le penser, le corps entier du général Coote. Pendant que le canon le battait en brèche, les troupes débarquées s'établissaient sur la langue de terre qui se prolongeait du Marabout à Alexandrie, chaussée étroite et sablonneuse, que bordaient, d'un côté la mer, de l'autre les eaux du lac. Les gardes anglaises se mirent en bataille sur deux lignes; les brigades des majors-généraux Ludlow et Finch

formées en potence faisaient face à la mer.

Le soir même de la prise du Marabout l'escadre anglaise fit un mouvement vers le port d'Alexandrie. Le capitaine Cochrane de la marine royale pénétra dans la vieille rade ou rade occidentale, avec sept sloops de guerre anglais ou turks, quoiqu'on eût pris la précaution de détruire toutes les bouées qui balisaient le chenal. De la position qu'il avait prise, il pouvait canonner les troupes du chef de la 21e demi-brigade Heppler, campées en avant de la ville, sans que l'artillerie des forts pût incommoder et atteindre ses vaisseaux. Le corps français aventuré sur cette langue de terre avait en outre à essuyer le feu des canonnières embossées sur le lac, et celui des troupes du major Coote. Ainsi lord Cochrane à la droite, les canonnières à la gauche, et en face le général Coote, voilà quel triple feu Heppler avait à essuyer dans la nouvelle position qu'il avait prise sur les bords de l'ancien canal appelé par les Grecs canal *Kibotos*.

Le général Coote, fort de ce concours, résolut de pousser l'ennemi jusque sous les murs de la place. Le 4 fructidor (22 août) à la pointe du jour, tous les bataillons s'ébranlèrent. Un petit

renfort de cent cinquante *riflemen* (tirailleurs à carabines), arrivé dans la nuit, marcha en tête des colonnes. Les bâtimens qui se trouvaient dans la rade sous les ordres du capitaine Cochrane, et les canonnières que commandait le capitaine Stephenson, suivirent ce mouvement.

La position des Français était aussi forte et aussi bien entendue que le permettait la localité. Sa droite appuyée à la mer était défendue par une batterie de deux pièces de canon de gros calibre; sa gauche qui touchait au lac avait deux batteries de trois pièces également de gros calibre. Outre ces bouches à feu, le chef de brigade Heppler avait disséminé son artillerie de campagne entre les intervalles de son front de bataille.

L'armée anglaise pourtant, forte alors de sept mille hommes, marchait le long des dunes, et sur un front très-développé. Formée en trois colonnes, deux d'entre elles, composées des gardes et placées sous les ordres de lord Cavan, marchaient à la droite en longeant le lac; la troisième, celle du major-général Ludlow, marchait à gauche le long de la mer. La brigade du major-général Finch formait la réserve.

Dans cet ordre le général Coote s'avança vers la poignée d'ennemis qui l'attendait sur l'autre berge du canal en faisant jouer toute son artillerie. Heppler avait senti l'impossibilité d'attendre le choc ; mais il voulait faire payer à l'ennemi sa retraite vers la ville ; il voulait l'opérer lentement, avec calme, avec ordre. Il ne cédait donc le terrain que peu à peu, se reformant de temps à autre pour faire front et pour tenir en échec l'avant-garde anglaise. Le temps magnifique, la mer unie, le ciel bleu, ajoutaient à la majesté du spectacle que présentait alors cet isthme étroit ; l'armée française d'une part massée au centre de la langue de terre ; et de l'autre les trois colonnes anglaises, flanquées des canonnières sur le lac, et des sloops sur la mer ; le tout s'agitant, se mouvant ensemble, dans une lutte à la fois navale et terrestre, panorama si vivant, ensemble de scènes si variées et si liées pourtant l'une à l'autre, qu'un artiste eût risqué volontiers sa vie pour saisir et rendre ce champ de bataille.

Le succès de la journée devait être et fut pour les Anglais. Ils poussèrent les sept cents hommes d'Heppler jusqu'aux ouvrages de la ville, où ce chef de brigade prit une nouvelle

et plus solide position, appuyant sa droite au fort Leturq, et sa gauche sur les hauteurs de la colonne de Pompée. Pour défendre ce point alors sérieusement menacé, on tira quelques troupes du camp de Nicopolis, dans lequel on ne laissa plus que deux mille cinq cents hommes pour défendre une ligne fort étendue de retranchemens. Dans la nouvelle situation des lignes du siége, il devenait essentiel surtout d'empêcher que le fort Leturq ne tombât au pouvoir de l'ennemi, parce que de là les Anglais pouvaient couler tous les bâtimens qui se trouvaient dans le Port-Vieux. Quand ce renfort eut passé dans les ouvrages de l'ouest, on dissémina le reste des troupes dans Alexandrie, qui n'avait eu jusqu'alors pour garnison à l'intérieur que les marins, les invalides, les convalescens et la garde nationale.

Le général Hutchinson n'était pas resté sans s'apercevoir qu'on dégarnissait les retranchemens de Nicopolis. Craignant que toute l'armée française, se portant sur les assiégeans de l'ouest, ne les écrasât et n'annulât l'effet de cette diversion, il fit une nouvelle attaque où périrent cinq ou six cents Anglais foudroyés par les batteries fraçaises.

Pendant quelques jours on s'observa de part et d'autre, sans entreprendre de nouvelles hostilités. Les Français, voyant que l'escadre anglaise encombrait le Port-Vieux de ses bâtimens, s'imaginèrent qu'on méditait un débarquement à la *pointe des Figuiers*, avec l'intention de pénétrer de là dans la place et de l'enlever d'assaut. Pour prévenir cette tentative, on fit échouer plusieurs bâtimens du convoi, sur la carcasse desquels on installa quelques batteries. Mais cette précaution fut inutile; les Anglais ne songeaient à rien de pareil, ils essayaient seulement de réduire le fort Leturq, position essentielle pour eux. Un renfort venait de leur arriver du camp de l'est. La brigade du colonel Spencer, cinq cents Mamlouks, six cents Turks, et le régiment entier des dragons d'Hompesch, rejoignirent l'armée du général Coote. Ils arrivaient de Damanhour, et avaient traversé le Désert en suivant à l'ouest les bords du lac Maréotis.

Le 5 fructidor (23 août), le général Hely Hutchinson vint reconnaître lui-même la position du général Coote. Il examina la nature du terrain, la force des ouvrages opposés, et ne fut pas long-temps à se convaincre que ce côté

de la ville offrait des chances plus belles et plus promptes aux assiégeans. Après quelques jours d'attaque, on était déjà beaucoup plus avancé de ce côté que de l'autre; il résolut donc d'y porter le gros de ses troupes. La seule circonstance qui s'y opposait était le manque d'eau, qu'on tirait de quatre milles plus loin.

Le 6 et le 7 (24 et 25) furent employés à se canonner de part et d'autre. Les Anglais faisaient jouer une batterie de quatre pièces de 24 contre la redoute *des bains de Cléopâtre*, et une autre de quatre mortiers. Les Français de leur côté lançaient des bombes sur le camp anglais, et ces bombes fort bien dirigées auraient fait le plus grand mal à l'ennemi, si elles n'avaient eu pour la plupart des fusées vieilles et mauvaises. Il y en eut peu qui éclatèrent. L'une d'elles, par un effet assez bizarre, tomba dans une tente circulaire où couchaient huit soldats du régiment des gardes; elle frappa sur le pied d'un soldat dans sa chute verticale, le coupa, et s'enterra de dix pieds sans causer d'autres dommages.

Cependant le général Coote avait résolu de s'approcher davantage des ouvrages français, pour que son artillerie leur fît plus de mal. La

ligne entière de défense ne pouvait être gardée; car d'une part, Menou manquait d'hommes, et de l'autre les frégates et les corvettes ennemies dans la rade, les canonnières sur le lac, rendaient diverses portions de ces retranchemens impossibles à garnir. Tout ce qu'on avait pu faire pour parer à ces obstacles, c'était de disperser çà et là une partie de nos soldats dans les creux abrités que forment ces dunes. Cette disposition laissait toutefois des lacunes et des intervalles libres; les Anglais résolurent de s'y glisser et de tourner ainsi les corps les plus aventurés. La nuit du 7 fructidor (25 août) fut choisie pour cette expédition. Le général Coote la confia aux lieutenans-colonels Smith et Layard. A la nuit noire Smith commença son mouvement en tournant la gauche des postes français, et en balayant ensuite les collines. Le lieutenant-colonel Layard appuya Smith, et se porta dans les espaces laissés libres, pour envelopper nos avant-postes. Cette manœuvre habilement exécutée réussit complètement. La ligne française fut rompue; un bataillon de la 18e demi-brigade de ligne fut cerné et taillé en pièces. Ce qui ne fut pas tué tomba au pouvoir des assaillans. Le troisième bataillon de la 21e

demi-brigade légère essaya vainement de prolonger la lutte. Une partie périt sous le feu des Albanais; le reste fut fait prisonnier, à part un petit nombre d'hommes qui se sauva par le lac Maréotis. Cette surprise de nuit aurait pu avoir des suites plus funestes encore, si quelques bataillons formés à l'instant n'avaient soutenu le choc de la cavalerie anglaise, et arrêté les progrès de son infanterie. La droite des Français appuyée au Port-Vieux vint au secours de la gauche, et fut assez heureuse pour la dégager. Sans cet incident les troupes anglaises entraient dans Alexandrie pêle-mêle avec les nôtres. Quand on se fut reformé un peu plus loin, on chercha bien à disputer à l'ennemi l'avantage qu'il venait de conquérir; mais ce fut vainement; il se maintint sur le terrain qu'il avait gagné. La nuit tout entière s'écoula en canonnades. Le feu des lignes et des retranchemens, celui des corvettes, des sloops et des canonnières, se croisaient, se répondaient avec un bruit épouvantable. Tout le monde resta debout, et Menou lui-même qui s'était porté avec son état-major près de la redoute Leturq. Se voyant trop exposé près de cet ouvrage, il se retira dans une grosse redoute élevée sur un

mamelon près de la colonne de Pompée. A peine se trouvait-il à l'abri de ce retranchement, que se retournant vers les officiers qui l'entouraient : « Pied à terre ! » dit-il, leur indiquant de faire comme lui. Et comme l'un d'eux restait à cheval sans s'inquiéter de cet ordre : « Pourquoi ne descendez-vous pas ? » ajouta-t-il en l'apostrophant ; l'ennemi a des » lunettes de nuit ; il va nous apercevoir !.... »

Évidemment, dans cette attaque nocturne, l'ennemi avait eu pour but principal de surprendre le fort Leturq. Il n'y réussit pas sans doute ; mais dès ce moment sa position devint bien meilleure, et celle des Français empira au point de n'être plus tolérable. Dès la matinée du 8 fructidor (26 août), des batteries anglaises ouvrirent leur feu contre le camp retranché de l'est et firent taire le sien ; on traça des lignes à l'ouest à peu de distance du fort Leturq, et quelques jours de siége allaient suffire pour déterminer sa reddition. Sans doute on aurait pu rigoureusement se défendre encore, en considérant la place comme un camp retranché, se renfermant dans ses ouvrages, et conservant toujours au centre une réserve pour s'opposer à l'ennemi sur tous les

points où il se serait présenté en force. Il aurait fallu pour cela évacuer le camp de Nicopolis, et ne garder en dehors de l'enceinte que le fort Leturq, les hauteurs de la colonne de Pompée, une partie de l'enceinte arabe, et la redoute des bains de Cléopâtre. Par ce moyen, on aurait pu défendre Alexandrie quelque temps encore contre des ennemis qui ne se montraient guère entreprenans; mais ce n'était que reculer un dénoûment devenu imminent et inévitable.

En effet la garnison d'Alexandrie avait alors la conviction que tout le sang versé désormais le serait en pure perte; et pour se battre avec la conviction d'échouer il faut plus que du courage ordinaire. Réduite à un très-petit nombre d'hommes, voyant que les lignes se dégarnissaient chaque jour pour encombrer les hôpitaux, l'armée était dans un état d'abattement et de démoralisation indicibles. Depuis longtemps les vivres suffisans, les vivres sains surtout, lui manquaient. Les soldats ne recevaient plus ni vin ni liqueurs; leur seule boisson consistait en de la mauvaise eau devenue saumâtre et donnant le scorbut; leur nourriture en méchant pain fabriqué presque entièrement

avec du riz sale et non mondé. Encore ces deux ressources allaient-elles manquer ; il restait à peine les approvisionnemens nécessaires pour aller jusqu'aux derniers jours de fructidor (milieu de septembre).

On abattait par jour soixante-dix chevaux maigres pour en distribuer la viande aux soldats. Les chameaux, dont la chair était plus saine, avaient une destination spéciale, celle des hôpitaux. On comptait là plus de deux mille malades, et cinq ou six médecins à peine pour les soigner. Deux mille autres convalescens ou éclopés étaient tout au plus en état de faire le service des forts. De toute cette armée, trois à quatre mille à peine pouvaient encore supporter la vie active d'une défense, et de jour en jour leur nombre diminuait. Il faut dire aussi que jamais poignée de soldats ne fit plus de choses en moins de temps. Le nombre et l'importance des ouvrages exécutés autour d'Alexandrie étaient vraiment inconcevables et merveilleux. Nos soldats français avaient en quelques mois construit un mur flanqué de bastions autour de la ville neuve, et créé à l'est de la ville un magnifique développement de lignes qui la rendaient presque inattaquable de ce côté. Les

ingénieurs anglais avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu d'ouvrages de campagne en meilleur état.

Mais cet élan s'était épuisé; les forces manquaient aujourd'hui à ces bras qu'on avait mis à des épreuves trop rudes; ces cœurs de fer avaient ployé devant l'idée d'une mort sans gloire pour eux, sans profit pour la patrie. Ils désiraient en finir. Ils voyaient la famine s'approcher d'eux avec ses hideurs énervantes, auxiliaires des Anglais; ils voyaient les lignes ennemies se rapprocher peu à peu de la ville, l'étreindre comme un lien de fer sans qu'il fût possible de s'y ouvrir un passage vers des lieux meilleurs. Le découragement était dans tous les yeux, dans toutes les bouches. Tout le monde le disait et le voyait. Menou seul feignait l'aveuglement. On répétait partout, dans les postes avancés comme dans le centre de la ville, dans les batteries du port comme dans les forteresses, qu'il fallait ouvrir des conférences avec les Anglais; que cela se pouvait encore quand ils étaient loin de l'enceinte, et plus disposés à offrir des conditions tolérables pour l'honneur français; que si l'occasion se perdait, bientôt il ne resterait plus à la

glorieuse armée d'Orient que de se rendre à merci et de terminer ses fabuleuses campagnes par un traité humiliant. Voilà ce qu'on disait partout, et voilà ce que personne n'osait dire à Menou.

Menou était alors frappé de vertige. Personnellement c'était toujours le même homme, craignant de se mettre à la portée du feu, baissant la tête quand un boulet sifflait près de lui. Mais officiellement, il tranchait du Léonidas; il voulait que le siége d'Alexandrie fît époque dans l'histoire; il prétendait s'en faire un titre au retour auprès du premier Consul; il jouait la comédie héroïque; il voulait surtout que les initiatives d'arrangement provinssent d'un autre fait que le sien, sauf à s'applaudir secrètement de ce qu'on lui forçait la main. Pour mieux cacher son jeu, il donna des ordres de bravache, fit couler les bâtimens du convoi, ordonna que des batteries nouvelles fussent établies à la *pointe des Figuiers*, alla jusqu'à vouloir faire couler les trois frégates alors mouillées dans le port d'Alexandrie, acte contraire aux lois de la guerre, dans la position où l'on se trouvait.

Dupes de cette comédie, les généraux n'o-

saient pas aborder ce farouche héroïsme pour l'engager à la modération et à la prudence. Les soldats semblaient attendre leur sort de l'un des trois généraux, les plus braves et les plus éclairés de cette armée, Friant, Rampon et Songis; ils désiraient que l'un d'eux s'entremît pour empêcher que Menou ne crût utile à sa fortune de sacrifier les débris de cette armée valeureuse. Rampon se décida enfin à remplir cette mission; le 7 fructidor (25 août), il se rendit auprès du Général en chef pour lui représenter qu'il était temps de traiter, si l'on voulait traiter avec honneur; que les dernières affaires avaient enlevé huit cents hommes à la garnison, et que c'était tout au plus si elle avait alors trois mille hommes en état de continuer le service. Cette entrevue avait lieu le lendemain de la dernière attaque de nuit où Menou avait déployé tant de prudence personnelle. A cette ouverture pourtant, il entra dans un violent accès de colère. « Tout » le monde m'abandonne, s'écria-t-il en prenant » une pose de héros épique, tout le monde m'a» bandonne; personne ne m'aide à relever l'ar» mée d'Orient. On veut qu'elle finisse d'une » façon honteuse. Eh bien! je persisterai seul à

» me montrer digne de ses précédens glorieux;
» seul je la défendrai contre l'infamie. » Et comme Rampon insistait en disant que la honte serait autrement grande plus tard, quand les Anglais pourraient faire passer l'armée sous leurs fourches caudines, quand on ne pourrait plus les menacer d'un dernier élan et d'un énergique désespoir; au lieu de sentir et d'admettre la valeur de ce raisonnement, Menou entra dans un nouveau paroxysme d'indignation vraie ou feinte, fit du sublime en exclamations, en plaintes, en apostrophes, fatigua si bien Rampon, que celui-ci sortit sans lui répondre, en le regardant comme un enfant ou un fou.

De retour chez lui, ce brave et sage général sentit qu'il y avait quelque chose de mieux à faire, dans l'intérêt de l'armée, qu'à combattre les sorties déclamatoires de Menou. Il fit prier les autres généraux ses collègues de passer chez lui, pour qu'ils pussent délibérer tous ensemble sur la position présente et sur les moyens d'en sortir. On n'eut pas de peine à s'entendre; on convint de l'urgence d'une transaction avec l'ennemi, et l'on envoya au Général en chef le général Darmagnac [1],

[1] Ancien chef de brigade de la 32e, promu au généralat par Menou.

chargé de lui communiquer le résultat de cette conférence. Quand ce député entra chez Menou, la crise était à son comble; le dernier acte de la comédie allait se jouer. « Quoi, » vous aussi Darmagnac! vous que j'ai fait » général. — Reprenez votre brevet, dit avec » simplicité cet officier, si vous avez cru m'iso- » ler par là de l'intérêt et de l'honneur de » l'armée. — Eh bien! soit, vous le voulez tous! » vous m'y forcez, hommes sans énerige et sans » constance; vous le voulez, nous allons traiter » avec l'ennemi. » La scène finit de la sorte. Dès lors Menou, ayant une excuse, fut le plus pressé d'en finir.

Le général Hutchinson venait d'ailleurs de lui faire une galanterie dont il voulait se montrer reconnaissant. Quand Belliard évacua le Kaire, l'épouse du Général en chef et son harem n'y purent pas séjourner plus longtemps. Il fallait au milieu des hostilités flagrantes, dans un pays où se croisaient des bandes indisciplinées d'Albanais, de Turks, de Bédouins, de Cipayes, faire arriver ces femmes, ces enfans, jusqu'au quartier-général d'Alexandrie. Par un incident singulier celui qui fut chargé d'accompagner madame Menou était

un ancien prêtre, un abbé Alpheran, jadis grand-vicaire de l'archevêque d'Aix [1], alors capitaine et cinquième aide-de-camp du Général en chef.

Quoique musulmane, la famille de Menou risquait beaucoup au Kaire, car on la croyait souillée par l'alliance d'un infidèle [2] : elle eût couru des périls réels si le général Hutchinson n'était intervenu en sa faveur. Embarquée sur le Nil, elle était arrivée à Rosette où le Capitan-Pacha avait élevé des difficultés nouvelles. « Je veux bien laisser passer la femme » légitime de Menou, disait-il; mais non pas » les autres, ces véritables musulmanes qui l'accompagnent et qui iront un jour se perdre » chez les infidèles. »

Enfin on parlementa; on négocia cette affaire comme une chose importante : Menou, qui n'avait jamais voulu ouvrir la voie de terre pour les communications entre les deux

[1] Il était à Malte lors de la prise de cette place, et avait suivi l'armée comme chevalier, avec ceux de cet ordre, auxquels Bonaparte avait permis de prendre du service dans l'armée française.

[2] Malgré l'abjuration de Menou et son ridicule prénom d'*Abd-Allah*, les dévots du Kaire croyaient peu à son véritable dévouement à l'Islamisme; il avait eu beau se faire Turk, ils ne voyaient en lui qu'un Français.

armées, se relâcha cette fois de ses rigueurs. Il pressa si bien les négociations que toutes ces femmes lui furent rendues. La pièce la plus curieuse de ce petit arrangement fut une lettre écrite au général Hutchinson, mais destinée à être montrée au Capitan-Pacha. Elle fut presque mise à l'ordre du jour dans l'armée anglaise : on s'en passait de main en main des copies, et l'on en donna même aux avant-postes français. On y lisait cette mémorable profession de foi de Jacques-Abd-Allah : « Dites au Capitan-Pacha que je suis au » moins aussi bon musulman que lui, et que » j'espère que mon fils Souleymân sera un » jour une des plus fermes colonnes de l'Isla- » misme. » Du reste, Menou aimait à parler religion, et sa prétention était d'être un esprit fort comme tous les grands hommes qui avaient marqué dans le siècle. Il aimait à raconter surtout une révélation au moins suspecte que lui avait faite un officier commandant un vaisseau turk qui avait échoué à Abouqyr. Cet homme présenté à Menou en fut parfaitement accueilli : il dîna chez lui, et au dessert se tournant vers l'amphitryon : « Êtes-vous sincèrement mahométan? » lui

demanda-t-il. A quoi Menou ayant répliqué que la question était au moins singulière : « C'est qu'à Constantinople, ajouta le Turk, les » gens d'esprit ne le sont plus. »

— Que l'officieuse intervention du général Hutchinson en faveur de son épouse et de son harem, ait influé sur la détermination de Menou, ou qu'il ne se fût rendu qu'à la force des choses et aux énergiques représentations des généraux ; toujours est-il que le 8 fructidor (26 août), à quatre heures du soir, il envoya deux de ses aides-de-camp en parlementaires. L'un se rendit, par la porte de Rosette, au camp du général en chef Hely Hutchinson ; l'autre, traversant la ligne du fort Leturq, alla vers le général Coote qui commandait l'attaque du côté de l'ouest. Voici la lettre officielle écrite par Menou à l'un et à l'autre.

« Monsieur le Général,

» J'ai l'honneur de vous proposer un armistice de trois fois vingt-quatre heures, pendant lesquelles je préparerai une demande en capitulation. Je vous déclare d'avance, au nom de l'honneur, que ceci n'est pas un subterfuge de ma part, quoique je n'ai jamais

» connu de ma vie. Je vous déclare encore que, » si vous acceptez l'armistice, je suspendrai » toute espèce de travail relatif à la défense : » pendant cet intervalle, il conviendra que » vous cessiez aussi tous ceux relatifs à l'atta- » que. Si vous acceptez ma proposition, mon- » sieur le général, l'armistice commencera » dès le moment où je recevrai votre réponse. » Alors je ferai arborer un pavillon blanc dans » chacun des camps que les troupes françaises » occupent. Je ferai assurer le pavillon par un » coup de canon. Vous voudrez bien me ré- » pondre de la même manière. Les pavillons » blancs seront placés dans les endroits les » plus élevés des deux camps. Tous les avant- » postes pendant cet armistice resteront placés » comme ils le sont. »

L'aide-de-camp, reçu par le général Hutchinson avec la plus grande bienveillance, fut renvoyé à l'instant même porteur de l'armistice accordé, et de la promesse de s'employer auprès de l'amiral Keith pour que les conditions de la capitulation définitive ne fussent pas trop onéreuses aux Français. En effet le parlementaire était encore présent quand Hutchinson

expédia un exprès au lord amiral pour l'informer des dispositions actuelles des Français et lui demander son concours. Quant au général Coote, commandant en sous-ordre, il répondit à l'envoyé de Menou qu'il allait provisoirement suspendre les hostilités et attendre la décision supérieure. La nuit même, la nouvelle de l'armistice lui parvint : le jour suivan les deux camps étaient tranquilles, et à la tête des ouvrages avancés flottaient des pavillons blancs, signes d'une trêve momentanée.

CHAPITRE XVII.

Armistice. — Procès-verbal du conseil de guerre. — Lettre de Hutchinson. — Capitulation définitive. — Résistance des savans à l'article 16 de la capitulation. — Hamilton. — Geoffroy-Saint-Hilaire, Savigny et Delille. — Retour de l'armée. — Mortalité de l'armée.

La nouvelle de l'armistice fut publique dans Alexandrie le 9 fructidor (27 août), mais rien ne se fit ce jour-là pour donner à cet acte une valeur définitive. On se borna à se visiter, à échanger des projets, sans qu'aucune impulsion officielle imprimât une direction d'ensemble aux vues de chacun. Enfin un grand conseil de guerre fut convoqué, pour le 10 (28) au matin, dans la maison du général Friant. Il devait se composer des généraux de division Friant, Rampon, Songis, Destaing et Zayonchek, des généraux de brigade Fugière, Sanson, Faul-

trier, Boussart, Delegorgue, Lefebvre, Darmagnac et Heppler, du commissaire-ordonnateur en chef Sartelon, du préfet maritime Le Roy, du commandant de port Richer, et du chef de l'état-major-général, sous la présidence du Général en chef Menou.

Pour bien éclairer la situation actuelle d'Alexandrie et résumer quelques faits antérieurs, rien ne nous a semblé plus concluant que le procès-verbal de ce conseil de guerre, pièce fort rare d'ailleurs, testament de l'armée d'Orient, digne d'être conservé comme la dernière expression de ses maux, comme la justification de son dernier acte. Ici le récit historique manquerait de force s'il ne s'appuyait sur cette pièce collective et officielle.

« *Procès-verbal de la séance du Conseil de*
» *guerre, convoqué par le Général en chef*
» *Abd-Allah-J. Menou et composé des lieu-*
» *tenans-généraux, généraux de division,*
» *généraux de brigade, actuellement em-*
» *ployés dans les troupes françaises station-*
» *nées dans les camps retranchés et ville*
» *d'Alexandrie, du préfet maritime, du chef*
» *militaire de la marine, de l'adjudant-com-*

» *mandant chef de l'état-major-général, et*
» *de l'ordonnateur en chef de l'armée, tous*
» *soussignés.*

» Alexandrie, 10 fructidor an IX (28 août 1800).

» Le conseil de guerre, ainsi qu'il a été dit
» plus haut, s'est réuni sur l'ordre du général
» Menou à l'okkel de France servant de loge-
» ment au général Friant commandant l'arron-
» dissement d'Alexandrie.

» Le général en chef Abd-Allah-J. Menou,
» présidant le conseil, a fait connaître la dé-
» marche qu'il avait cru devoir faire, dans les
» circonstances fâcheuses où se trouvent les
» troupes, auprès de sir Hely Hutchinson, gé-
» néral en chef de l'armée anglaise, pour une
» trève de trois jours qui a été convenue entre
» les deux généraux et qui doit expirer demain
» soir. Cette mesure ayant pour objet d'ouvrir
» des négociations que les événemens néces-
» sitent, il a demandé l'avis du conseil de
» guerre relativement à la conduite à tenir
» dans l'état où se trouvent actuellement l'ar-
» mée française et la ville d'Alexandrie.

» Le conseil de guerre a désiré entendre
» avant de former son avis

» Les généraux Friant et Rampon, sur l'état » des troupes;

» Songis, sur l'état de l'artillerie;

» Sanson, sur l'état des fortifications;

» Darmagnac et Delegorgue, sur l'état des » subsistances et des hôpitaux, étant l'un et » l'autre présidens de ces administrations;

» Le conseil de guerre a également désiré » entendre les rapports :

» Du préfet maritime, de l'ordonnateur en » chef, et des officiers de santé en chef.

» Les deux lieutenans-généraux Friant et » Rampon ont rendu compte de l'état de déla- » brement presque total, dans lequel sont les » troupes, de l'insuffisance de leur nombre, » n'y ayant pas plus de deux mille baïonnettes » en activité pour garder la très-grande étendue » des retranchemens, des forts et ville d'A- » lexandrie; ils ont rendu toute justice à la » valeur et à la bonne volonté des troupes; » mais ils n'ont pu s'empêcher de déclarer que » la force physique des soldats était bien éloi- » gnée d'être dans la même proportion, tous » étant accablés par les fatigues du service qui » ne permet de leur laisser aucun repos, par » les combats qu'ils ont soutenus depuis quel-

» ques jours, par l'insuffisance de leur nourriture, et par les atteintes de la maladie scorbutique, dont le développement prend de jour en jour une plus grande intensité.

» Ce rapport a été confirmé par la grande majorité des officiers-généraux et particuliers.

» Le général de division Songis, commandant de l'artillerie, a déclaré que, quant aux bouches à feu, il y en avait, quoiqu'en nombre réduit, assez pour soutenir encore honorablement les attaques de l'ennemi, que les munitions étaient abondantes, mais que les soldats attachés à l'artillerie, étant en grande partie composés de Grecs et de marins de nouvelle levée, n'avaient pas encore une très-grande expérience.

» Le général de brigade Sanson, commandant l'arme du génie, a déclaré qu'il faudrait de cinq à six mille hommes bien portans et bien dispos pour défendre les positions, les forts et le corps de la place d'Alexandrie, et qu'il avait besoin d'un assez grand nombre de travailleurs pour perfectionner les ouvrages sur plusieurs points importans.

» Le général de brigade Darmagnac, prési-

» dent de la commission des subsistances, a » déclaré qu'en donnant le pain de pur froment » aux hôpitaux seulement, et en laissant sub- » sister celui des troupes, moitié froment, » moitié riz, il n'existait de grains que pour » aller jusqu'au 1er vendémiaire prochain; qu'il » n'existait plus d'huile dans les magasins; que » la viande des hôpitaux était composée moitié » chèvre ou mouton et moitié cheval; que celle » qu'on distribuait aux troupes en activité de » service était entièrement composée de cheval, » qui, en raison de la mauvaise nourriture que » ces animaux ont eue pendant près de trois » mois, ne fournit pas un aliment bien nour- » rissant; que l'eau-de-vie et le vinaigre étaient » presque entièrement épuisés, et surtout que » le vin si nécessaire dans les maladies scorbu- » tiques allait manquer entièrement.

» Le général Delegorgue, président de la » commission des hôpitaux, a déclaré qu'il y » avait dans les différens établissemens d'A- » lexandrie plus de dix-neuf cents malades, » dont la majeure partie était attaquée de scor- » but; que, malgré tous les soins qui avaient été » pris, il n'y avait pas la moitié des fournitures » nécessaires aux malades, dont le nombre

» augmentait journellement dans une propor-
» tion très-considérable. Il a confirmé, quant
» aux alimens, tout ce qu'avait dit le président
» de la commission des subsistances. Il a ajouté
» de plus que les remèdes nécessaires à la guéri-
» son des maladies scorbutiques manquaient ab-
» solument; que beaucoup d'autres, nécessaires
» à différentes maladies, étaient en petite quan-
» tité, et qu'il arriverait très-incessamment une
» époque où les hôpitaux seraient dans un dé-
» nuement presque absolu.

» Le préfet maritime Le Roy a déclaré que
» la marine était entièrement nulle, que les
» marins en état de servir avaient été mis à la
» disposition de l'armée de terre, ainsi que
» l'artillerie, les munitions et les vivres des
» frégates et autres bâtimens armés.

» Les officiers de santé en chef, savoir :

» Le médecin Savaresi, remplissant les
» fonctions de médecin en chef, le chirurgien
» en chef Larrey, le pharmacien Pouble, rem-
» plissant les fonctions de pharmacien en chef,
» ont été invités par le conseil de guerre à se
» rendre à la séance. Ils s'y sont rendus, et ont
» déclaré dans leurs rapports faits séparément
» par chacun d'eux :

» Que les hôpitaux, quant à leur local, étaient
» en aussi bon état que les circonstances pou-
» vaient le permettre ; quant aux fournitures,
» qu'il n'y en avait pas la moitié du nombre
» correspondant à celui des malades ; que ce
» n'était pas faute de soins et de moyens d'ar-
» gent ; mais que la ville d'Alexandrie était to-
» talement dénuée de toutes ressources en ce
» genre. Quant aux remèdes, tous ont assuré
» que ceux qui étaient nécessaires à la guérison
» de l'épidémie régnante, le scorbut, man-
» quaient absolument ; ils ont confirmé tout ce
» qui a été dit précédemment sur les subsistan-
» ces de toute espèce, principalement sur la
» viande, le vin, l'huile, et ils ont surtout ap-
» puyé sur le défaut de végétaux et d'acides in-
» dispensablement nécessaires ; ils ont dit que
» la maladie scorbutique, sans être contagieuse,
» prenait tous les caractères de l'épidémie,
» que même les soldats actuellement en activité
» avaient presque tous une tendance plus ou
» moins forte à la maladie ; ils ont présenté
» leurs vues et opinions sur la peste qui doit se
» développer à Alexandrie, cette année, avec
» plus d'intensité qu'à l'ordinaire, à raison de
» la plus grande humidité de l'atmosphère, oc-

» casionée par l'invasion des eaux de la mer » dans l'ancien lit du lac Maréotis. Les Anglais » ayant coupé la digue qui contenait les eaux » du lac Maadyéh, et inondé par ce moyen plus » de cinquante lieues carrées d'un terrain sur » lequel on comptait douze à quinze villages et » qui renfermait une assez grande quantité de » terre labourable, des évaporations méphiti- » ques s'exhalent de ce terrain inondé et maré- » cageux, et la ville d'Alexandrie se trouve si- » tuée aujourd'hui sur une langue de terre de » huit à dix lieues de long sur environ trois » quarts de lieue de large.

» Ils ont en outre déclaré que les affections » scorbutiques rendaient les hommes qui en » étaient atteints beaucoup plus aptes à rece- » voir la contagion de la peste, qui ordinaire- » ment commence à se déclarer dans les mois » de vendémiaire et brumaire.

» Le commissaire ordonnateur en chef Sar- » telon a confirmé, en sa qualité de premier » administrateur, tous ceux des rapports ci- » dessus relatifs aux différentes administrations » de l'armée.

» Le conseil de guerre, après avoir entendu » les différens rapports énoncés ci-dessus :

» Considérant :

» 1°. Qu'il n'existe en activité pas le tiers
» des troupes nécessaires pour défendre les re-
» tranchemens, forts et ville d'Alexandrie ;

» 2°. Que ce nombre diminue encore chaque
» jour par l'augmentation des malades ;

» 3°. Qu'il n'y a dans les magasins de grains,
» pour la nourriture des malades et des trou-
» pes, que jusqu'au 1er vendémiaire prochain ;

» 4°. Que la plupart des autres denrées né-
» cessaires à la subsistance des troupes, soit en
» solide, soit en liquide, sont d'une extrême
» rareté et manqueront totalement avant l'épo-
» que du 1er vendémiaire (23 septembre) ;

» 5°. Que la viande de cheval est la seule
» qu'on puisse actuellement fournir aux trou-
» pes ;

» 6°. Que les hôpitaux, en raison de l'aug-
» mentation des maladies, ne peuvent plus four-
» nir aux malades même le strict nécessaire ;

» 7°. Que les alimens et remèdes indispensa-
» bles aux scorbutiques manquent absolument ;

» 8°. Qu'il n'y a plus d'eau, dans les citernes
» d'Alexandrie, que pour une vingtaine de
» jours ;

» 9°. Que les eaux du Nil ne peuvent arriver

» cette année à Alexandrie, à raison de la
» coupure de la digue du lac Maadyéh par les
» Anglais, que le Khalydj qui porte l'eau douce
» dans les citernes est rempli d'eau de mer;

10°. Que la position d'Alexandrie devient
» extrêmement insalubre par la quantité d'eau
» qui l'environne;

11°. Qu'il est à présumer que la peste s'y
» développera, cette année, avec beaucoup
» d'intensité;

12°. Que le petit nombre de troupes en ac-
» tivité est extrêmement fatigué par un service
» continuel et par les combats qui ont eu lieu
» depuis l'évacuation du Kaire;

13°. Que les puissances alliées ont réuni
» près de vingt-cinq mille hommes, tant An
» glais que Turks, Syriens, etc., etc.

14°. Que les ports et rades d'Alexandrie
» sont bloqués par plus de quarante bâtimens
» de guerre de toute grandeur, dont dix-sept
» sont dans l'intérieur des passes du Port-
» Vieux;

15°. Que du côté du sud, sur le lac Maréotis,
» plus de cent vingt chaloupes armées tiennent
» étroitement bloqués nos retranchemens, ainsi
» que la ville;

» 16°. Qu'à l'est et à l'ouest d'Alexandrie, » deux camps formidables d'ennemis occupent » des lignes qui vont de la mer au lac Maréotis;

» 17°. Que toutes les fois que les troupes » françaises ont eu à combattre, elles ont été » attaquées en tête par les troupes ennemies de » terre, et en flanc et en queue par l'immense » quantité de chaloupes canonnières et bom- » bardières dont le feu porte d'une mer à l'au- » tre;

» 18°. Que le fort du Marabout a été pris » après la plus honorable résistance, ayant été » attaqué par plus de soixante bouches à feu;

» 19°. Que la reddition inattendue et ex- » traordinaire du Kaire a donné les moyens » aux puissances alliées de réunir toutes leurs » forces contre la ville d'Alexandrie, en y » ajoutant même les moyens qui leur ont été » abandonnés au Kaire par les Français;

» 20°. Qu'on ne peut plus recevoir de vivres » par les Arabes, les issues étant toutes hermé- » tiquement fermées;

» 21°. Qu'il n'est plus à présumer que d'ici » au 1er vendémiaire, où finiront toutes les sub- » sistances, il arrive d'Europe des secours suf- » fisans pour forcer les ennemis à se retirer;

» Considérant enfin que les restes de l'armée
» française actuellement à Alexandrie ayant à
» lutter, depuis la capitulation du Kaire par le
» général de division Belliard, contre des trou-
» pes ennemies dix fois plus nombreuses que
» les soldats français en activité, contre la
» faim, contre la soif, contre les maladies, a
» suffisamment prouvé qu'elle est entièrement
» dévouée à la patrie et à l'honneur, qu'elle
» savait supporter avec courage toutes les pri-
» vations et donner l'exemple de la constance,
» mais que dans ce moment tous ses sacrifices
» et sa bravoure ne peuvent lui permettre d'es-
» pérer des résultats plus utiles pour la mère-
» patrie et plus honorables pour elle-même :

Arrête :

« Que le Général en chef Abd-Allah Jacques
» Menou sera invité à ouvrir dès à présent, avec
» les généraux des puissances alliées, des négo-
» ciations pour l'évacuation d'Alexandrie à des
» conditions toutefois honorables pour l'armée
» française et auxiliaire, ainsi que pour tous
» les individus qui lui sont attachés ; utiles pour
» le commerce et les commerçans, conser-
» vatrices des propriétés et de la vie de tous

» les individus, de quelque nation et religion
» qu'ils soient, qui ont servi la République
» française en Égypte, et consentir enfin à
» une capitulation exécutable à un terme convenu, s'il n'arrive point de secours de France,
» et conforme aux ressources qui sont à sa disposition.

» Le Conseil de guerre arrête que chaque
» individu qui le compose sera libre, en signant
» le procès-verbal, d'y consigner par écrit son
» opinion particulière, quand même elle serait
» contraire à la majorité.

» *Signé :*

» L'adjudant-commandant Réné,
» Le chef militaire de la marine Edmond
» Richer,
» Le commissaire-ordonnateur en chef
» Sartelon,
» Le général de brigade Lefebvre,
» Le général de brigade Heppler,
» Le général de brigade Delzons,
» Le général de brigade Darmagnac,
» Le général de brigade Delegorgue,
» Le général de brigade Boussart,

» Le général de brigade d'artillerie FAUL-
» TRIER,
» Le général de division ZAYONCHEK,
» Le général de division DESTAING désire
» que le délai, pour attendre du se-
» cours, soit prolongé jusqu'au 1er ven-
» démiaire an X (23 septembre),
» Le général de brigade SANSON désire
» que le délai, pour attendre les se-
» cours, soit prolongé jusqu'au 1er ven-
» démiaire,
» Le général de division SONGIS,
» Le préfet maritime LE ROY observe que
» la marine a remis en outre tous les
» effets d'hôpitaux,
» Le lieutenant-général FRIANT,
» Le lieutenant-général RAMPON,
» Le Général en chef ABD-ALLAH-JACQUES
» MENOU. (Mon opinion particulière
» est que la capitulation de la place du
» Kaire, à laquelle ne pouvait ni ne de-
» vait s'attendre la portion de l'armée
» stationnée à Alexandrie, a déterminé
» irrévocablement la prise d'Alexan-
» drie. En effet, le Kaire devait tenir
» au moins deux mois et demi de plus

» qu'il n'a fait; alors Alexandrie se se-
» rait approvisionnée, les fortifications
» se seraient perfectionnées, les mala-
» dies auraient détruit l'armée ennemie,
» et les Français auraient conservé l'É-
» gypte). »

Tel était le post-scriptum ajouté de la main de Menou.

Mais cette séance ne terminait rien; elle parlait de négociations et n'en posait pas les bases. Il fut convenu que, dans la nuit même, un plan serait délibéré et rédigé par les généraux Rampon, Friant, Songis, Sanson et Delegorgue. Ce plan fut prêt pour le lendemain. Quand on en eut donné lecture, les généraux dissidens, dont la signature n'avait été que conditionnelle la veille, s'exprimèrent en termes assez aigres sur les clauses de cette pièce; ils y virent une humiliation trop directe pour nos armes; ils plaidèrent les chances de la défense, et donnèrent à ce débat un caractère de personnalité et de récriminations déplorable. On eût dit que tout le fiel ergoteur de Menou avait passé dans la tête de quelques hommes, Destaing, Delzons et Zayonchek. Menou du

reste semblait bien calmé depuis que l'on avait parlé de peste prochaine, de famine, d'impossibilité de défense. Les révélations du Conseil de guerre avaient mâté cette fougueuse ardeur belligérante; il ne songeait plus alors à s'enterrer sous les murs d'Alexandrie. Seulement, pour ménager la transition, il accusait Belliard de tous les malheurs de l'Égypte; il disait avec une affectation d'enfant « que la tête » de ce général ou la sienne devait, au retour en » France, tomber sur l'échafaud; » il feignait d'oublier que la perte de la colonie remontait plus loin; qu'elle était dans son avénement au généralat, dans son incrédulité quand on lui annonça l'arrivée des Anglais, dans la lenteur de ses mesures, dans la scission des forces au moment de la première bataille, dans l'irréparable faute d'avoir créé deux positions à défendre, le Kaire et Alexandrie. Mais, à part ces déclamations, Menou était devenu tout-à-fait raisonnable; il avait joué son rôle, épuisé la mesure de sa résistance à une capitulation, il désirait alors traiter aussi sincèrement, plus sincèrement peut-être que tout autre. Destaing se montra plus opiniâtre et plus insensé : il avait quelque chose à se reprocher vis-à-vis des Anglais, et il

craignait des représailles. Enfin le Général en chef s'en étant mêlé, les récriminations cessèrent : une querelle assez vive entre Rampon et Destaing termina la discussion ; et à sa suite il fut décidé que le projet de la capitulation, tel qu'il avait été dressé par les généraux désignés *ad hoc*, serait soumis aux chefs de l'armée anglaise.

Cette séance tenue dans la matinée du 11 fructidor (29 août) avait été close d'assez bonne heure, et il eût été possible de terminer tout dans la journée, la dernière de la trève. Avec sa lenteur et son cérémonial ordinaires, Menou s'arrangea si bien que le soir les copies des propositions n'étaient pas encore prêtes. Le général Hutchinson s'offensa de ces délais : les trois jours s'étant écoulés sans qu'aucune ouverture lui eût été faite, il crut à une ruse de guerre et à une mystification. Le 11 fructidor (29 août) au soir, ne voyant arriver aucun parlementaire, il venait d'envoyer des ordres sur toute la ligne pour que les hostilités fussent reprises le jour suivant, quand l'aide-de-camp Habert se présenta de la part de Menou, pria le général anglais d'excuser les délais inévitables dans des circonstances aussi critiques, et de-

manda pour l'armistice une prolongation de vingt-quatre heures. Hutchinson refusa d'abord; il se croyait joué; il déclara qu'Alexandrie serait de nouveau attaquée à minuit. A cette réponse l'alarme fut vive dans la ville: on éclata de toutes parts en murmures contre les lenteurs du Général en chef, qui déjà avaient perdu l'Égypte, et qui allaient être fatales aux débris de l'armée d'occupation. Peu s'en fallut qu'une révolte militaire n'éclatât. Cependant, à force d'instances, on parvint à obtenir quelques heures de répit du général anglais, mais à la condition expresse que le projet de la capitulation lui serait présenté dans la matinée du 12 fructidor (30 août).

Ce jour-là en effet, après un nouveau conseil, l'aide-de-camp Habert et le chef de la 75e demi-brigade Lhuillier furent envoyés vers Hutchinson avec les conditions débattues par l'assemblée des généraux. Il paraît que la lecture de cette pièce assez longue causa quelque impatience au chef britannique. Peu des articles stipulés lui convenaient; mais avant qu'il pût répondre à chacun d'eux, il fallait quelques heures de réflexion; et ce qui lui importait surtout, c'était de faire de la besogne définitive

et prompte. Remettant à signer la capitulation le lendemain, il résuma dans une espèce de lettre les points sommaires de l'arrangement qu'il entendait accorder.

Il écrivait à Menou :

« Monsieur le Général,

» Si vous êtes de bonne foi, vous accepterez les » articles suivans :

» 1°. L'armée française que vous commandez » sera transportée en France avec armes, baga- » ges, et seulement onze pièces de campagne.

» 2°. La place sera remise au bout de dix » jours; l'embarquement aura lieu dans les » dix jours suivans, et le départ aussitôt que » la flotte sera prête.

» 3°. Quant à la Commission des sciences et » arts, elle n'emportera aucun des monumens » publics, ni manuscrits arabes, ni cartes et des- » sins, ni mémoires, ni collections; et elle les » laissera à la disposition des généraux et com- » mandans anglais.

» 4°. Les détails d'exécution seront les mê- » mes que pour la convention du Kaire. »

A ces conditions brièvement exposées, jetées

seulement comme un ultimatum sur lequel il n'y avait point à revenir, Hutchinson ajoutait que les Français avaient jusqu'à dix heures du soir pour accepter ou refuser; mais que, passé ce temps, la guerre recommencerait. Il fallut donc de nouveau consulter le Conseil qui était resté en permanence, lui exposer ces propositions aussi blessantes dans la forme que dans le fond, et ce, qui était plus cruel encore, lui conseiller de les accepter. Il y eut dans toute l'assemblée un élan d'orgueil froissé, mais bientôt la conviction de l'impuissance actuelle domina ce sentiment. On parla pendant plusieurs heures, mais pour aboutir à cette conclusion, qu'il fallait en finir. On accepta donc les clauses préliminaires pour les convertir le lendemain en capitulation définitive dans une dernière séance. Voici cette capitulation portant d'un côté les clauses proposées par le Général français, et de l'autre les modifications, les refus, les adhésions partielles du général Hutchinson : cette pièce fut l'acte définitif de l'évacuation.

« Alexandrie 13 fructidor an IX (31 août 1800).

» Le Conseil de guerre, composé des officiers
» généraux et autres soussignés et désignés ci-

» dessus, s'est tenu de nouveau sur l'ordre du
» Général en chef Menou, pour entendre la
» lecture des réponses faites par le général an-
» glais au projet de capitulation arrêté le 10
» de ce mois, et dont la rédaction avait été ap-
» prouvée le 12 fructidor, suivant la note mise
» au bas de l'original dudit projet et signée de
» chacun des membres du Conseil de guerre.

» La matière mise en délibération, le Con-
» seil de guerre a arrêté à l'unanimité que le
» Général en chef serait invité à traiter aux con-
» ditions proposées par les généraux ennemis,
» en obtenant, s'il est possible, des modifica-
» tions à divers articles, et a délibéré en outre
» de s'en rapporter à cet égard à sa sagesse.

» *Articles de la capitulation proposée par*
» ABD-ALLAH-JACQUES MENOU, *Général en*
» *chef de l'armée française actuellement à*
» *Alexandrie, à MM. les généraux de terre*
» *et de mer de S. M. Britannique et de la*
» *Sublime-Porte, formant le blocus d'A-*
» *lexandrie, en date du* 12 *fructidor an IX*
» (30 *août* 1800).

ART. 1er.

» *Demande.* — A dater de ce jour jusqu'au

» 30 fructidor courant (17 septembre 1800),
» il y aura continuation de trève et suspension
» d'armes entre l'armée française et les armées
» combinées de S. M. Britannique et de la Subli-
» me-Porte, aux mêmes conditions que celles
» qui existent dans ce moment, sauf un régle-
» ment qui sera fait à l'amiable entre les géné-
» raux respectifs des deux armées pour établir
» une nouvelle ligne d'avant-postes, afin qu'il
» n'existe entre les troupes aucun prétexte
» quelconque d'hostilités.

» *Réponse.* — Refusé.

ART. 2.

» *Demande.* — Dans le cas où, d'ici à cette
» époque, il n'arriverait point de secours suf-
» fisans à l'armée française, elle évacuera la
» ville, les forts et les camps retranchés d'A-
» lexandrie, aux clauses, termes et conditions
» ci-après.

» *Réponse.* — Refusé.

ART. 3.

» *Demande.* — Le premier jour complémen-
» taire de l'ère française (18 septembre 1801)
» l'armée française se retirera dans la ville d'A-

» lexandrie et forts environnans, et cédera
» aux puissances alliées les camps retranchés en
» avant de l'enceinte des Arabes, le fort Le-
» turq et le fort Duvivier, avec leur artillerie
» et leurs munitions.

» *Réponse.* — Quarante-huit heures après la
» signature de la capitulation, les camps re-
» tranchés, le fort Leturq et le fort Duvivier
» seront remis aux puissances alliées; ce qui
» aura lieu le 15 fructidor (2 septembre 1800)
» à midi. Les munitions et artillerie de ces forts
» seront également remises. Les troupes fran-
» çaises évacueront la ville d'Alexandrie, forts
» et dépendances, dix jours après la signature
» de la capitulation, ou au moment où elles
» s'embarqueront.

ART. 4.

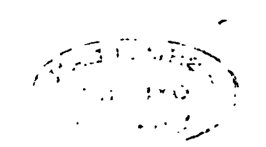
» *Demande.* — Tous les individus faisant
» partie de l'armée française, ou qui lui sont at-
» tachés sous les rapports militaires, civils ou
» administratifs; toutes les troupes auxiliaires,
» de quelque nation, pays et religion qu'elles
» soient, et de quelque puissance qu'elles fussent
» sujettes avant l'arrivée des Français, conser-
» veront toutes leurs propriétés quelconques,

» papiers, effets, sans qu'il puisse en être fait
» aucune visite.

» *Réponse.* — Accordé. Bien entendu qu'il
» ne sera rien emporté de ce qui appartient au
» gouvernement de la République française,
» mais seulement les effets, bagages, et autres
» propriétés des officiers, soldats français et
» auxiliaires, qui ont servi pendant six mois
» dans les troupes de la République. Il en sera
» de même de tous les individus attachés à l'ar-
» mée française sous les rapports militaires,
» civils et administratifs, de quelque nation,
» pays et religion qu'ils soient.

ART. 5.

» *Demande.* — L'armée française de terre et
» de mer, les troupes auxiliaires et tous les in-
» dividus dénommés dans l'article précédent,
» seront embarqués dans les ports d'Alexandrie
» du 1er au 10 vendémiaire ou au 11 au plus tard
» (du 23 septembre au 3 octobre), avec armes,
» munitions, bagages, effets et toutes propriétés
» quelconques, papiers des états-majors, corps
» et administrations; dépôt de chancellerie
» commerciale; une pièce de campagne par
» chaque bataillon ou escadron; avec effets,



» caissons, munitions, etc., etc., pour le tout être
» conduit dans l'un des ports de la République
» française sur la Méditerranée, au choix du
» Général en chef de l'armée française.

» *Réponse*. — Les troupes françaises de terre
» et de mer, les troupes auxiliaires et tous les
» individus dénommés dans l'article 4, seront
» embarqués dans les ports d'Alexandrie, si,
» d'après une convention à l'amiable, il n'est
» trouvé plus expéditif d'en embarquer une
» partie à Abouqyr, et ce aussitôt que les vais-
» seaux seront préparés. Les puissances alliées
» s'engagent cependant à effectuer, autant que
» possible, cet embarquement dix jours après
» la signature de la capitulation. Ils recevront
» tous les honneurs de la guerre, emporteront
» armes et bagages, et ne seront pas prisonniers
» de guerre; ils auront en outre dix pièces de
» canon de 4 ou de 8, fournies des munitions
» nécessaires pour dix coups par pièce. Ils se-
» ront conduits dans un port français de la
» Méditerranée.

ART. 6.

» *Demande*. — Les bâtimens de guerre fran-
» çais avec leur armement complet et ceux de

» commerce, de quelque nation qu'ils soient et » à quelques individus qu'ils appartiennent, » même ceux dépendant des nations en guerre » avec les puissances alliées, ou ceux qui sont » la propriété d'armateurs ou négocians qui » avant l'arrivée des Français étaient sous la » domination des puissances alliées, partiront » avant l'armée française pour être remis, sa- » voir : ceux de guerre au gouvernement fran- » çais, et ceux de commerce aux propriétaires » ou fondés de procuration.

» *Réponse*. — Refusé. Tous les vaisseaux » seront remis dans leur état actuel.

ART. 7.

» *Demande*. — Tout bâtiment isolé qui, d'au- » jourd'hui au 30 fructidor, se présenterait de » la part de la République française ou de ses » alliés dans les ports et rade d'Alexandrie, » sera compris dans la capitulation. Tout bâti- » ment de guerre, ou de commerce, français » ou allié de la République, qui se présenterait » dans les ports et rade d'Alexandrie dans les » vingt premiers jours qui suivront l'évacuation, » ne sera pas réputé bonne prise; il sera ren- » voyé libre avec son équipage et sa cargaison

» au moyen d'un sauf-conduit délivré par les » puissances alliées.

» *Réponse*. — Refusé.

ART. 8.

» *Demande*. — Les troupes françaises et » auxiliaires, les employés civils et militaires » attachés à la suite de l'armée, et tous les au- » tres individus désignés dans les articles pré- » cédens, seront embarqués sur les bâtimens » français ou étrangers, actuellement dans les » ports d'Alexandrie, qui seront reconnus en » état de tenir la mer; sur ceux en bon état de » Sa Majesté Britannique et de la Sublime- » Porte et dans les délais fixés par l'article 5.

» *Réponse*. — Les bâtimens seront au choix » de l'amiral anglais.

ART. 9.

» *Demande*. — Il sera nommé de part et » d'autre des commissaires, pour régler à l'a- » miable la quantité de bâtimens à employer, » le nombre d'hommes à y embarquer, et gé- » néralement pour lever toutes les difficultés » qui pourraient survenir relativement à l'exé- » cution de la présente capitulation. Les mêmes

» commissaires conviendront ensemble des » différentes positions que prendront les vaisseaux actuellement dans le port d'Alexandrie, et ceux que fourniront les puissances » alliées, afin que, par une ligne de démarcation » bien déterminée, il ne puisse y avoir prétexte » à rixe entre les équipages des diverses nations.

» *Réponse.* — Tous ces détails seront réglés » par l'amiral anglais et par un commissaire de » la marine française nommé par le Général en » chef.

ART. 10.

» *Demande.* — Les négocians ou armateurs, » de quelque nation et religion qu'ils soient, » ainsi que tous les habitans de l'Égypte ou de » tout autre pays, soit Syriens, Cophtes, » Grecs, Juifs, Arabes, etc., etc., qui voudront » suivre l'armée française, seront embarqués » comme elle, et jouiront des mêmes avantages; » ils pourront transporter avec eux leurs propriétés, de quelque nature qu'elles soient, et » laisser des fondés de pouvoir pour disposer » de celles qu'ils ne pourraient emporter. Tous » les arrangemens, toutes les ventes, toutes

» les stipulations commerciales ou de toute autre » nature, faites par eux, seront strictement exé» cutées après leur départ, et maintenues, par » les généraux de Sa Majesté Britannique et de » la Sublime-Porte. Ceux qui voudront, pour » leurs affaires, rester pendant un certain temps » en Égypte, seront libres de le faire et auront » à cet égard toute protection de la part des » puissances alliées. Ceux d'entre eux qui vou» dront même rester définitivement en Égypte » y jouiront de tous les droits et prérogatives » dont ils étaient en possession avant l'arrivée » des Français.

» *Réponse*. — Toutes marchandises en maga» sin ou en dépôt dans la ville d'Alexandrie, » ou dans les bâtimens qui sont dans le port, » seront provisoirement à la disposition des » puissances alliées; mais leur sort sera défini» tivement réglé d'après le droit des gens et » les lois généralement adoptées parmi toutes » les nations civilisées. Les individus négocians » seront libres de suivre l'armée française, et » ils pourront également rester dans le pays » sans y être inquiétés.

ART. 11.

» *Demande.* — Aucun des habitans de l'É-
» gypte, ou de toute autre nation, ne pourra
» être inquiété pour sa conduite pendant le sé-
» jour de l'armée française, notamment pour
» s'être armé et avoir été employé par elle.

» *Réponse.* — Accordé.

ART. 12.

» *Demande.* — Les troupes et généralement
» tous ceux qui seront embarqués avec elles
» seront nourris, pendant la traversée et jus-
» qu'à l'arrivée en France, aux frais des puis-
» sances alliées et suivant les réglemens de la
» marine française. Les puissances alliées four-
» niront aussi tous les effets et ustensiles néces-
» saires à l'embarquement.

» *Réponse.* — Les troupes et généralement
» tous ceux qui seront embarqués avec elles
» seront nourris pendant la traversée jusqu'au
» jour de l'arrivée en France, aux frais des
» puissances alliées, suivant les réglemens ma-
» ritimes de l'Angleterre.

ART. 13.

» *Demande.* — Tous les consuls et chargés

» d'affaires des puissances alliées à la Républi-
» que française continueront à jouir de toutes
» les prérogatives et droits qui parmi les na-
» tions policées sont accordés aux agêns diplo-
» matiques des puissances. Leurs propriétés,
» papiers et effets, seront respectés et mis sous
» la sauve-garde de l'honneur et de la loyauté
» des puissances alliées. Ils seront libres de
» partir et de rester, ainsi qu'il leur conviendra.

» *Réponse.* — Les consuls ou chargés d'af-
» faires des puissances alliées à la République
» française peuvent rester ou partir, comme
» bon leur semblera. Toutes leurs propriétés,
» effets et papiers, leur seront conservés,
» pourvu qu'ils se conduisent avec loyauté et
» conformément au droit public.

ART. 14.

» *Demande.* — Les malades qui seront re-
» connus, par les officiers de santé en chef de
» l'armée, en état d'être transportés, seront
» transportés avec l'armée sur des bâtimens-
» hôpitaux, pourvus de vivres, de médicamens,
» coffres de chirurgie, effets, et autres objets
» nécessaires à leur traitement. Ils seront soi-
» gnés par des officiers de santé français. Ceux

» des malades qui seront reconnus hors d'état » de faire la traversée seront confiés à la loyauté » et à l'humanité des généraux des puissances » alliées. Il sera laissé, pour leur traitement, des » médecins, chirurgiens et pharmaciens fran- » çais, qui en prendront soin aux frais des » puissances alliées. Celles-ci renverront les » malades en France dès que leur état le per- » mettra, avec tout ce qui leur appartient et » de la même manière que le reste de l'armée. » Il sera préparé un ou deux bâtimens destinés » à recevoir les individus qui pourront tomber » malades dans la traversée; ils seront traités » de la même manière que dans les vaisseaux- » hôpitaux partant d'Alexandrie.

» *Réponse*. — Accordé. Les bâtimens par- » tant d'Alexandrie destinés à servir d'hôpital » seront préparés de manière à recevoir les » individus qui tomberaient malades pendant » la traversée. Les officiers de santé en chef » des deux armées se concerteront ensemble » relativement au placement des malades qui, » en raison de la contagion, ne doivent point » avoir de communication avec les autres.

ART. 15.

» *Demande.*—Il sera fourni le nombre de bâti-
» mens nécessaires pour le transport de soixante
» chevaux, avec tout ce qui sera nécessaire
» pour leur subsistance pendant la traversée.

» *Réponse.* — Accordé.

ART. 16.

» *Demande.* — Les individus composant
» l'Institut d'Égypte et la Commission des arts
» emporteront avec eux les papiers, plans,
» mémoires, collections d'histoire naturelle,
» et tous les monumens d'art et d'antiquité re-
» cueillis par eux.

» *Réponse.* — Les membres de l'Institut
» peuvent emporter avec eux tous les instru-
» mens d'arts et de sciences qu'ils ont apportés
» de France; mais les manuscrits arabes, les
» statues et autres collections qui ont été faites
» pour la République française, seront consi-
» dérés comme propriété publique, et seront
» à la disposition des généraux des armées
» combinées.

M. le général Hope ayant déclaré, sur quelques obser-
vations du Général en chef de l'armée française, qu'il ne

pouvait rien changer à cet article, il a été convenu qu'il en serait écrit à M. le Général en chef de l'armée anglaise.

ART. 17.

» *Demande.* — Les bâtimens qui seront employés au transport de l'armée française et » auxiliaire, ainsi que tous les individus qui » l'accompagneront, seront escortés par des » bâtimens de guerre des puissances alliées qui » s'engagent formellement à ce qu'ils ne soient » inquiétés d'aucune manière durant la traver- » sée. La sûreté de ceux des bâtimens qui pour- » raient être séparés par des coups de vent ou » autres accidens, sera garantie par les géné- » raux des puissances alliées; les bâtimens ser- » vant à transporter l'armée française ne s'ar- » rêteront sous aucun prétexte à aucune autre » pose qu'à celle de France, à moins d'une né- » cessité indispensable.

» *Réponse.* — Accordé. Avec une sem- » blable réciprocité de la part du Général » en chef de l'armée française qui s'engage à ce » qu'aucun de ces bâtimens ne soit inquiété » pendant son séjour en France ni pour son re- » tour. Il s'engage également à ce qu'il leur » soit fourni tout ce qui sera nécessaire, ainsi

» que cela se pratique toujours parmi les puis-
» sances de l'Europe.

ART. 18.

» *Demande.* — Au moment de la remise des
» camps et forts désignés dans l'art. 3, les pri-
» sonniers respectifs qui se trouvent en Égypte
» seront rendus de part et d'autre.

» *Réponse.* — Accordé.

ART. 19.

» *Demande.* — Il sera nommé des commis-
» saires pour recevoir l'artillerie de la place et
» des forts, les munitions, magasins, plans,
» et autres objets que les Français laissent aux
» puissances alliées. Il en sera dressé des états
» et inventaires, signés par les commissaires,
» et ce à mesure que les forts et magasins se-
» ront remis aux puissances alliées.

» *Réponse.* — Accordé. Bien entendu que
» tous les plans de la ville et forts d'Alexandrie,
» ainsi que toutes les cartes du pays, seront li-
» vrés aux Anglais. Les batteries, citernes et
» autres édifices publics, seront également ren-
» dus dans l'état où ils sont maintenant.

ART. 20.

» *Demande.* — Il sera accordé un passeport » à un bâtiment français armé pour conduire à » Toulon, aussitôt après la remise des camps » et forts ci-dessus désignés, des officiers char- » gés par le Général en chef de porter la pré- » sente capitulation.

» *Réponse.* — Si c'est un vaisseau français, il » ne sera point armé.

ART. 21.

» *Demande.* — Il sera donné de part et » d'autre, à la remise des camps et forts dési- » gnés par les articles ci-dessus, des ôtages » pour servir de garantie à l'exécution du pré- » sent traité; ils seront choisis parmi les officiers » supérieurs des armées respectives, savoir: » quatre dans l'armée française, deux dans les » troupes anglaises, et deux dans les troupes » de la Sublime-Porte. Les quatre ôtages » français feront la traversée sur le vaisseau » anglais commandant, et les quatre ôtages an- » glais et turks seront sur celui des vaisseaux » qui portera le Général en chef, ou les lieu- » tenans-généraux de l'armée française. Tous

» seront réciproquement rendus à leur arrivée
» en France.

» *Réponse*. — Il sera remis entre les mains du
» Général en chef de l'armée française quatre
» officiers supérieurs comme ôtages, savoir : un
» officier de la marine et un officier de l'armée
» de terre anglaise, et deux officiers de l'armée
» turke. Le Général en chef remettra également
» entre les mains du Général en chef de l'armée
» anglaise quatre officiers de grade supérieur.
» Les ôtages seront respectivement rendus au
» moment du débarquement en France.

ART. 22.

» *Demande*. — S'il arrivait quelques difficultés
» dans le cours de l'exécution de la présente ca-
» pitulation, elles seront terminées à l'amiable
» par les commissaires des armées respectives.

» *Réponse*. — Accordé.

» *Signé :*

» KEITH, *amiral, major-général;* J. HELY
» HUTCHINSON, *major-général; le cachet*
» *noir du* CAPITAN-PACHA ; ABD-ALLAH-
» JACQUES MENOU, *Général en chef de*
» *l'armée française*.

» Le présent projet de capitulation, ayant été » lu au Conseil de guerre assemblé par le Géné- » ral en chef, a été approuvé et adopté à l'una- » nimité.

» Fait au Conseil de guerre le 13 fructidor » an IX (31 août 1800).

» Ont signé : *Les mêmes membres ci-dessus » désignés.* »

Ainsi les conditions faites par les assiégés avaient été complètement bouleversées. On les traitait évidemment en vaincus. Les dissidences principales étaient sur la prolongation de l'armistice, sur la possession des vaisseaux mouillés dans le port; sur la quantité du matériel qu'on laissait à l'armée d'évacuation; enfin sur la propriété des matériaux scientifiques. Quoique cette dernière concession fût un outrage au droit privé, tout fut accordé aux Anglais; on signa; et le surlendemain 15 fructidor (2 septembre) le traité eut son commencement d'exécution par la remise des deux forts Leturq et Duvivier, et du camp retranché de Nicopolis. Les troupes françaises se replièrent dans l'intérieur de la ville des Arabes, où elles campèrent jusqu'à ce que des bâtimens de transport

fussent préparés pour l'embarquement. Le même jour on remit aussi aux Anglais les trois frégates et les autres bâtimens français qui se trouvaient à l'ancre dans le port. Parmi les trois frégates était *la Justice*, seul et dernier bâtiment de l'escadre qui, battue à Abouqyr, était peu à peu tombée tout entière entre les mains des Anglais. Sans l'entêtement de Menou on aurait pu sauver peut-être ces débris de notre marine. Le capitaine Villeneuve qui la commandait avait proposé, quelque temps avant la capitulation, de tenter une sortie de nuit, courant ainsi une chance de salut dans un cas désespéré. Cette offre fut repoussée; les sacrifices ne coûtaient rien à Menou.

Tout le monde pourtant ne se résigna pas à subir ceux qu'il avait subis et signés. L'article 16 de la capitulation dépouillait nos savans du fruit de leurs longues et laborieuses explorations. La conquête s'arrogeait un droit de privilége sur des choses qu'en tout temps elle avait respectées, sur la propriété intellectuelle. Cela avait passé entre militaires, comme un article insignifiant qui ne valait pas même la peine d'être débattu. Menou avait bien fait entendre quelques représentations timides; mais il s'é-

tait arrêté ensuite devant une simple fin de non-recevoir. Quant à Hutchinson, désintéressé en cela, il se guidait sur les conseils d'un littérateur, distingué d'ailleurs, nommé Hamilton, venu à la suite de l'armée anglaise, et qui, aveuglé par une préoccupation irréfléchie, semblait trouver plus simple alors d'accaparer les travaux de nos Français, travaux tout recueillis, tout complets, s'aidant, s'éclairant les uns les autres, plutôt que de commencer lui-même une tournée solitaire, où il aurait vu peu et mal, où il aurait glané après la moisson faite. Plus tard cet instant d'erreur fut noblement réparé; mais à l'heure actuelle, complice ou abusé, Hutchinson agissait pour ce littérateur qui peut-être n'était là lui-même que dans l'intérêt de quelque société scientifique de Londres, d'Oxford ou de Cambridge. Quoi qu'il en soit, l'article fut consenti, sans que les parties intéressées fussent appelées à le combattre. Ils ne le connurent qu'au moment où on leur signifia qu'ils allaient être dévalisés.

Alors se réveilla chez nos savans ce courage spécial, cette énergie propre, que l'occasion seule met en relief. A ce moment l'armée abattue se fût laissé dépouiller de son

dernier canon, ces nobles joyaux militaires; nos savans, eux, ne voulurent pas laisser à l'ennemi une seule pièce de leur riche matériel: ni collections, ni échantillons, ni papiers, ni momies, ni inscriptions lapidaires, ils ne voulurent rien abandonner. C'était à eux, cela: ils l'avaient gagné bel et bien, à la sueur de leurs fronts, malgré les Arabes, malgré le soleil perpendiculaire, malgré le sable cuisant, malgré nos soldats eux-mêmes qui souvent se riaient de cette ardeur incomprise. C'était à eux, cela, ou plutôt à la France et au monde; mais perdu pour le monde et pour la France, si on le leur enlevait, car eux seuls en avaient la clef.

Quand ils surent qu'on les avait ainsi vendus à l'ennemi, qu'on avait fait de leurs richesses un trafic à la façon de celui du *champ du potier*, ils n'hésitèrent pas un instant; tous réunis dans un élan spontané, rassemblés sans s'être convoqués, ils écrivirent à Menou une lettre collective dans laquelle ils protestaient contre la violence dont on usait à leur égard. Ils déclinèrent la compétence de la juridiction à laquelle ils avaient été soumis; ils conclurent en disant que, si le Général en chef avait pu et dû disposer du sort de l'armée, disposer de son

attirail de guerre, disposer d'un pays conquis, il avait dépassé ses pouvoirs quand il s'était fait le maître et le donateur d'une propriété particulière, d'une propriété de science et d'art, la plus sainte de toutes.

A cela Menou répondit que les réclamans avaient raison, et qu'il allait demander le redressement de l'article. Il le fit en effet; mais sa parole n'avait aucun poids auprès du Général en chef de l'armée anglaise. Impatienté d'anciens tâtonnemens, et croyant toujours que Menou ne cherchait que des excuses à ses lenteurs, Hutchinson déclara qu'il n'y avait pas à revenir désormais sur un acte signé, et que l'article qui concernait les savans et les artistes aurait son cours comme les autres et sortirait son plein effet.

Quand les membres de l'Institut et de la Commission virent quel crédit avait Menou auprès du Général en chef de l'armée anglaise, ils écartèrent tout intermédiaire et envoyèrent trois de leurs collègues auprès de Hutchinson, comme porteurs de paroles et avocats de leur droit. Ces trois délégués étaient Geoffroy Saint-Hilaire, Savigny et Delille. Reçus dans le camp britannique avec des égards mêlés de

froideur, ils exposèrent leur réclamation avec douceur d'abord, puis avec énergie. Ils établirent que ce que l'on se proposait de faire à leur égard était contraire aux lois et aux usages des nations civilisées, que la propriété particulière avait en tout temps été laissée hors de cause, dans un démêlé entre nations, à plus forte raison celle des objets d'art et de science, la plus individuelle de toutes, celle qui est le moins transmissible, celle qui périt en changeant de mains. « Vous nous enlèverez, dirent-» ils, nos collections, nos dessins, nos plans, » nos copies de hiéroglyphes; mais qui vous » donnera la clef de tout cela? Ce sont des » ébauches que nos impressions personnelles, » nos observations, nos souvenirs, doivent com-» pléter. Sans nous ces matériaux sont une lan-» gue morte, à laquelle vous n'entendrez rien, » ni vous, ni vos savans. Nous avons passé » trois années à conquérir une à une ces ri-» chesses, trois années à les réunir de tous les » coins de l'Égypte, depuis Philæ jusqu'à Ro-» sette : à chacune d'elles s'attache un péril » surmonté, un monument aperçu et gravé » dans nos mémoires. Et nous trouverions ici, » sur cette frontière, un camp de soldats qui se

» transformerait en corps de douaniers pour » arrêter et confisquer ces produits de l'observation » vation et de l'intelligence ! Il n'en sera point » ainsi. Plutôt que de laisser accomplir cette » spoliation inique et vandale, nous détruirons » rons notre propriété, nous la disperserons au » milieu des sables libyques, ou nous la jetterons » rons dans la mer ; puis nous protesterons en » face de l'Europe, et dirons par quelle violence » lence nous avons été réduits à détruire tant » de trésors. »

Le général Hutchinson écouta froidement ce plaidoyer : ne voulant pas faire une réponse directe, il dit seulement qu'il pèserait tout cela, et qu'il aviserait. Hamilton devait être porteur de sa réponse. Il vint en effet dans la même journée à Alexandrie. « Le Général anglais est inflexible, dit cet envoyé ; il exige que la capitulation » tulation soit exécutée même pour ce qui vous » concerne. » Quelques membres de la Commission insistèrent. « Non, Messieurs, poursuivit » vit Hamilton, je crois que toutes démarches » nouvelles seraient inutiles ; elles aboutiraient » à des rigueurs que pour ma part je voudrais » drais éloigner de vous ; elles vous exposeraient » raient à être retenus comme prisonniers de

» guerre. » Ce fut alors que par un élan courageux, par une inspiration énergique, Geoffroy Saint-Hilaire sauva une partie que tout le monde considérait comme perdue. « Non, dit-il à l'envoyé du Général anglais; » non, nous n'obéirons pas : votre armée n'en- » tre que dans deux jours dans la place. Eh » bien! d'ici là le sacrifice sera consommé. » Vous disposerez ensuite de nos personnes » comme bon vous semblera. Non, vous dis- » je, il ne sera pas dit qu'un pareil sacrifice ait » pu s'accomplir. Nous brûlerons nous-mêmes » nos richesses. C'est à de la célébrité que vous » visez. Eh bien! comptez sur des souvenirs » de l'histoire : vous aurez aussi brûlé une bi- » bliothèque dans Alexandrie. »

Ces mots firent une péripétie. L'idée de passer pour un incendiaire, pour un Omar, bouleversa la physionomie de l'envoyé anglais. Nourri d'études honorables et sérieuses, loyal jusque-là, affectueux dans les rapports privés, il ne voulut pas subir la chance de l'horrible célébrité qu'on lui offrait en perspective. « Qu'al- » lais-je faire? dit-il avec un profond retour sur » lui-même. Comptez sur moi, Messieurs; je re- » tourne au camp anglais, je vais plaider notre

» cause ; nul ne la gagnera, si ce n'est moi. » En effet il parla avec tant de chaleur que le général Hutchinson devint plus malléable. Il craignit d'être désavoué, comme il l'eût été sans doute, par la portion éclairée de la nation anglaise ; il comprit que l'on ne pourrait expliquer un acte aussi barbare que par deux sentimens également condamnables : ou le désir de dépouiller des savans français pour offrir leurs travaux en holocauste aux compilateurs anglais, ou l'exagération de l'animosité nationale poussée jusqu'au suicide, jusqu'à l'anéantissement de matériaux qui appartenaient à toute l'humanité. Il se radoucit donc ; il se départit de la rigueur des conditions premières, et consentit, après quelque résistance, à laisser aux membres de la Commission le droit de disposer de ce qui leur appartenait. Réconcilié avec nos savans, Hamilton fut admis alors à visiter leurs riches collections, et il se retira émerveillé de ce qui avait passé sous ses regards.

L'histoire de l'occupation égyptienne finit là. Le reste se compose de quelques détails de l'évacuation, sans importance et sans intérêt.

L'embarquement s'effectua dans les jours qui suivirent la signature du traité; l'armée partit par convois, peu à peu, morne, silencieuse, accablée; elle partit presque sans regretter cette terre qu'elle avait payée de son sang, qu'elle avait défendue pendant plus de trois années contre des forces coalisées et supérieures; elle partit sans la regretter, car un plus long établissement était devenu impossible sous un chef sans génie et sans décision. Menou pourtant, comme s'il eût voulu reculer de jour en jour et d'heure en heure l'instant où il lui faudrait compter en France avec l'opinion publique, Menou, soit qu'il crût accomplir un devoir, soit qu'il voulût retarder une honte, resta le dernier sur le territoire égyptien.

Déchiré de remords, n'ayant plus à accuser personne, délaissé par les hommes qu'il avait cru gagner avec des faveurs, ne voyant partout que des ingrats ou des traîtres, il tomba dans une mélancolie profonde, qui dans la dernière semaine de son séjour prit un caractère beaucoup plus alarmant. Il se plaignit d'abord de pesanteurs de tête, de faiblesse générale, de tiraillemens dans l'aine gauche; la nuit il était agité par des somnolences, ou assailli de rêves

sinistres. Enfin le 23 vendémiaire an X (15 octobre 1801) il manda le chirurgien en chef Larrey, et lui fit voir trois charbons de la grandeur d'un centime qui se formaient à la jambe gauche. C'était la peste. Déjà un symptôme à peu près semblable s'était déclaré chez le Général deux ans auparavant. . . . .

Larrey conseilla au malade l'embarquement, espérant que le changement d'air et le mouvement du vaisseau donneraient à la maladie une issue heureuse. En effet, le 25 vendémiaire an X (17 octobre 1801), Menou s'embarqua sur *la Diane*, frégate anglaise qui mit à la voile le lendemain. Quand Larrey tint son malade à bord, il ne le quitta plus ; il se dévoua au traitement de cette affection contagieuse avec le dévouement d'un homme de l'art et le courage d'un militaire. Il s'enferma dans la chambre et surveilla les symptômes en venant à l'aide de la nature, seule puissante pour un mal pareil. A peu de distance d'Alexandrie, le vent qui avait soufflé long-temps du S. sauta tout d'un coup au N. O. au milieu de rafales assez violentes. Le roulis provoqua le mal de mer, et des vomissemens copieux opérèrent une réaction favorable. Quand *la Diane* aborda à Toulon,

le Général était guéri; les charbons pestilentiels étaient cicatrisés, les forces étaient revenues. Larrey fit séreiner avec le plus grand soin tous les effets qui étaient dans la chambre, et nul autre accident ne survint dans le lazaret de Saint-Mandrier.

C'est presque une chose miraculeuse qu'à cette époque nos ports du Midi n'aient pas été visités par la peste. Le premier corps capitulé, celui de Belliard, avait traîné à sa suite plusieurs malheureux atteints de la contagion, et une foule de cas s'étaient déclarés en outre, soit pendant la route de terre et de mer, soit au lazaret de Marseille. Quatre vaisseaux-hôpitaux avaient à peine suffi à Desgenettes pour l'évacuation des malades du Kaire; et quand le premier convoi arriva à Marseille, de nouveaux accidens se déclarèrent çà et là tant à bord que dans l'enclos de la quarantaine. Cependant il y eut un tel concours de zèle entre les médecins de l'armée et les administrateurs du conseil sanitaire, que, malgré l'encombrement et la difficulté de la surveillance, aucune catastrophe ne survint.

Le premier Consul n'avait pas voulu que ses compagnons de gloire missent le pied en France,

sans qu'il fût représenté auprès d'eux. Envoyé à Marseille, le général Léopold Berthier accueillit l'armée d'Orient en son nom et par son ordre. Il devait s'entendre avec le général Cervoni, commandant de la huitième division militaire, pour les mesures et les dispositions à prendre.

Le second et dernier convoi était plus chargé encore de malades. Au lieu de la peste, le scorbut et la dyssenterie [1] y régnaient, affections moins dangereuses sans doute, mais plus difficiles et plus longues à traiter. Au départ d'Alexandrie, le nombre des malades et blessés était de 1338, non compris le corps d'invalides que l'on traita, pendant la traversée, sur le pied des malades. Deux vaisseaux-hôpitaux portaient les scorbutiques ou dyssentériques, deux autres furent chargés des invalides. Cent trente blessés ou scorbutiques graves furent laissés à Alexandrie, et confiés à la bienveillance du

[1] Il nous reste à constater ici un dernier fait qui complète l'histoire médicale de l'armée d'Orient, c'est que la plus grande partie des dyssentériques se vit presque miraculeusement pendant la traversée. Pour l'explication scientifique de ce fait, nous renvoyons nos lecteurs à la source authentique où nous l'avons puisé, c'est-à-dire à un excellent article de M. Henri Dupuy, inséré dans l'Encyclopédie Courtin, article *Dyssenterie*.

docteur Young, médecin en chef de l'armée anglaise, qui se montra digne de cette confiance. Des officiers de santé français restèrent pour les soigner. Deux mois après ces malades étaient tous guéris et évacués.

Malgré cette série de combats meurtriers et de maladies contagieuses, la mortalité ne fut pas dans l'armée d'Orient aussi grande qu'on le pourrait croire. Sous ce point de vue l'expédition de Saint-Domingue et la campagne contemporaine de Morée ont donné des résultats bien plus désastreux. La salubrité du climat d'Egypte, les règles d'hygiène imposées à la troupe, la bonne entente des soins, la surveillance des officiers, l'état de santé des soldats, en majeure partie aguerris et rompus au service, tout contribua à combattre les chances de mortalité, et à les ramener à un chiffre évidemment au-dessous des périls nombreux et divers qui marquèrent cette rude et longue campagne.

CONCLUSION.

Notre campagne est racontée : nous l'avons suivie dans toutes ses phases, décrite sous tous ses aspects; nous avons fait à chacun sa part, la sienne à l'armée, à la science la sienne; nous nous sommes appliqués à juger tout sans passion, hommes ou choses; à rester dans la mesure de la vérité et de la raison; tantôt mettant de côté quelques rancunes un peu vieillies, tantôt répudiant les formules admiratives dont on avait trop abusé. Il se peut que nous nous soyions trompés quelquefois : car la réalité n'arrive jamais ni promptement, ni complètement aux oreilles des hommes; mais nos erreurs du moins n'auront pas été sciemment commises, et nous ne pensons pas qu'elles portent sur des objets de quelque gravité. Il nous

reste à résumer en quelques pages la physionomie générale de cette campagne, à en composer la synthèse après en avoir tracé la fidèle analyse.

Quelque peine que l'on se soit donnée après coup pour trouver un sens politique à une guerre qui n'en avait point, il paraît évident aujourd'hui que l'Expédition d'Égypte fut plutôt une inspiration qu'un calcul, un coup de tête qu'un plan mûri. Si quelques révélations d'hommes contemporains ne nous avaient appris à quelle nature d'intérêts obéirent les hommes qui en acceptèrent l'initiative, nous la regarderions comme inexplicable, tant la raison d'État lui était opposée. Parler encore, à l'heure actuelle, d'une invasion asiatique, serait manquer de sérieux; en faire résulter une menace grave pour l'Angleterre, serait une justification plus plausible si elle ne trouvait pas un démenti formel dans les résultats.

Sans doute nous avions quelques avanies à faire expier à l'Égypte. Vingt négocians européens y avaient souffert dans leurs personnes et dans leurs fortunes; on pouvait désirer que l'honneur de notre nationalité se relevât de pa-

reilles insultes, et que les beys mamlouks ne crussent pas à une impunité éternelle. Mais si chatouilleux que l'on soit pour l'honneur du pavillon, on ne venge pas quelques hommes avec quatre cents transports et quarante mille soldats; on n'aventure pas si loin, au milieu des risques d'une traversée et d'une bataille navale, les forces les plus vives de la France, ses meilleurs guerriers, son plus habile général. Non, tout cela n'est point de la raison, si c'est de la poésie. Au moment où on le fit, on osait sciemment une faute. Les revers de la campagne suivante le prouvèrent, et l'heureuse échappée de Bonaparte ne justifia rien.

Voilà comment on devait juger le fait à la fin du dernier siècle. Après le désastre maritime d'Abouqyr, le Directoire aurait mérité qu'on traduisît la campagne d'Égypte en acte d'accusation : dans une époque moins complaisante, cette poursuite ne lui eût pas manqué. Mais à quarante ans de distance, une politique plus large doit dominer, non-seulement les petites considérations personnelles, mais encore les événemens généraux. Aujourd'hui l'on peut dire : « Oui, la campagne d'Égypte a été une » grande et utile chose, un instrument de pro-

» grès providentiel, dont personne, promo-
» teurs ou acteurs, n'avait envisagé la portée.
» Oui, c'est elle qui a jeté dans l'Orient les
» premiers germes, les germes les plus féconds
» de sa renaissance civilisatrice. Oui, cette pro-
» pagande militaire et scientifique, ce pèleri-
» nage d'une armée de soldats et de savans,
» cette occupation de trois années réalisée et
» subie, s'ils sont restés sans utilité immé-
» diate pour la France, profiteront au monde
» pour sa marche à venir. » On peut dire cela aujourd'hui; mais le pouvait-on quand l'invasion menaçait les frontières; quand, faute peut-être de ces soldats et de leur chef hasardés au loin, la France risquait d'être démembrée par l'épée de l'archiduc Charles ou par le sabre de Souvarow?

Sous le point de vue de la poésie et de la science, la question s'agrandit et s'élève. Cette terre, vers laquelle les nouveaux Croisés aspiraient avec une ardeur pieuse, n'avait pas étalé de tous temps des sables couverts de ruines; elle avait eu ses vallées fertiles, ses villes monumentales, ses édifices séculaires, les seuls ouvrages des hommes sur lesquels les âges n'eussent pu mordre; elle avait vu passer des

populations nombreuses et diverses; elle possédait des traditions d'arts, des pages mystérieuses d'histoire écrites sur les parois de ses murs; elle avait une foule de ces noms qui retentissent de siècle en siècle, comme la personnification éclatante des générations nombreuses qui n'en laissent point: Thèbes, Memphis, Alexandrie; Menès, Sésostris, Ptolémée; c'était en un mot la vieille Égypte, la vallée du Nil, la terre aux obélisques et aux pyramides; empire tant de fois bouleversé par la conquête, tour à tour égyptien, persan, grec, romain, arabe et turk; c'était le berceau du monde, gardant encore la date obscure de sa naissance et le secret de ses traditions primitives.

Ainsi, le sang français versé en Égypte devait la féconder plus tard, et y laisser le germe des progrès qui se sont réalisés depuis. Rivale de la civilisation romaine, notre civilisation promenait alors ses aigles dans le monde; et comme les Prétoriens avaient laissé jadis, sur leur passage, des voies pavées, des cirques, des arcs de triomphe, nos soldats laissèrent, à la vallée du Nil, des forts, des ouvrages de défense, les rudimens de nos arts, et l'exemple de notre tactique militaire. C'était une initiative qui ne pou-

vait s'accomplir que par la conquête, une leçon coûteuse pour ceux qui la réalisaient. Nul fruit immédiat ne semblait possible, nul salaire n'était promis à ces ouvriers d'une féconde propagande. Mais l'impulsion venait d'en haut, il fallait obéir. Le moteur puissant qui utilise les bras mortels poussait un peuple et un général vers les projets d'une mystérieuse sagesse; il dirigeait vers de grandes et lointaines choses, les petites passions, les petits intérêts du jour; il renouait par ce nouveau froissement d'armes l'Occident et l'Orient, presque étrangers l'un à l'autre depuis les Croisades; il se servait de la guerre, ce principe de mort et de deuil, comme d'un élément de vie et de renaissance.

Si les promoteurs et les chefs de la campagne n'étaient que les instrumens d'une volonté supérieure, les soldats, agens passifs au second degré, firent preuve d'un héroïsme plus patient encore et plus stoïque. Au moment où la guerre continentale était si belle, où elle couvrait de galons et d'épaulettes les plus modestes ambitions de l'armée, s'exiler de ce théâtre, se poser sur un terrain mouvant qui énerve l'ame et le corps, affronter la captivité, les rencontres navales, le naufrage, périls

étranges et nouveaux; se résigner à tout cela sans murmure, avec gaieté, avec élan, c'était faire preuve d'un dévouement admirable et au chef et à la patrie; c'était réaliser la dernière abnégation de l'obéissance passive. L'enthousiasme du savant, plus raisonné et plus individuel, n'avait rien de moins glorieux et de moins beau : des risques de plus d'un genre attendaient ces pélerins, qui échangeaient les frais ombrages de leurs jardins académiques pour le soleil brûlant des déserts; les molles et riches sinécures de l'Institut, pour la vie active et pauvre de conquérans nomades. Ainsi, d'un côté, une grande et providentielle impulsion; de l'autre, des instrumens admirables : voilà quelle fut l'Expédition d'Égypte, ame et bras, but et moyens.

Ses trois années de campagne furent des années bien pleines.

Partie de Toulon au mois de mai 1798, l'armée vogua un mois et demi sans savoir au juste ce qu'on attendait d'elle. Son dévouement était si absolu, sa confiance était si entière dans son jeune capitaine, qu'elle ne recula pas devant cette preuve d'obéissance aveugle. Elle se livra à la discrétion d'un projet inconnu, cher-

chant à le sonder, plutôt par curiosité que par soupçon. Appelée sur son chemin à conquérir Malte, elle se montra si hardie et si imposante, que des forts inexpugnables jusque-là abaissèrent leurs pavillons. La Cité-Valette fut française; le vieil ordre de Malte, attaqué dans son sanctuaire, périt au bout de deux jours de siége. Le dernier grand-maître signa l'anéantissement de la confrérie moitié militaire moitié religieuse.

De Malte, l'armée cingla vers l'Égypte. Le 2 juillet, malgré la houle et le vent, elle prenait terre au Marabout. Le lendemain Alexandrie était conquise; et un manifeste, imprimé à bord de *l'Orient*, promettait la paix à l'Égypte après la ruine des beys mamlouks.

Ces beys pourtant, vaillans et nombreux, ces chefs d'intrépides milices, n'étaient pas hommes à se laisser déposséder sans coup-férir. Il fallait marcher à leur rencontre, les surprendre avant que toutes leurs forces fussent réunies. Dès le 8 juillet l'armée s'ébranlait; elle arpentait une route inconnue et affreuse; elle rencontrait la soif et la faim, ses premiers et ses plus rudes ennemis; elle avançait sans magasins, sans cavalerie, avec quel-

ques pièces de canon; le reste remontait le Nil. Au-delà de ce désert, l'ennemi était rangé en bataille; il fallut vaincre son avant-garde à Chébrêrys, détruire sa flottille avant d'engager dans la plaine d'Embabéh la célèbre bataille qui devait livrer l'Égypte à ces conquérans venus de si loin. Là, formée en carrés, en face des Pyramides qui donnèrent leur nom à la victoire, à la suite d'une de ces brèves et métaphoriques allocutions dont Bonaparte avait le secret, notre armée reçut le choc des plus vaillans cavaliers du monde; elle les dispersa, les accula vers le Nil, et les précipita dans ses eaux. Une journée suffit pour enlever l'Égypte aux beys. Les rencontres partielles qui suivirent ne furent que les corollaires de la bataille des Pyramides. Le lendemain du jour où elle eut lieu, le 22 juillet, le Kaire ouvrit ses portes au vainqueur. Les Français régnaient en Égypte.

Leur occupation eut trois phases distinctes, trois époques caractérisées par trois généralats: celui de Bonaparte, celui de Kléber, celui de Menou; le premier, qui marqua l'apogée de la conquête par le revers de Saint-Jean-d'Acre; le second, réalisant une conquête nouvelle

dans la victoire d'Héliopolis; le troisième, devant gaspiller toute la gloire et tout le profit des généralats précédens.

L'armée de terre avait dignement accompli sa tâche; celle de l'armée de mer fut moins heureuse dans ses efforts. L'amiral qui commandait la flotte, Brueys, avait cru devoir conduire ses vaisseaux dans la baie d'Abouqyr, rade foraine ouverte aux escadres ennemies. Nelson l'y attaqua, il écrasa notre ligne d'embossage, coula ou prit les bâtimens qui la composaient. Brueys périt sur son banc de quart; Du Petit-Thouars couronna par sa mort une résistance fabuleuse; mais ces gloires partielles ne changeaient rien aux résultats. Notre armée était coupée; entre elle et la métropole s'élevait une barrière infranchissable; la croisière anglaise régnait sur la mer. Nul espoir ni de retour, ni de renfort; il fallait se résigner à agir solitairement sur le point conquis, à s'y organiser pour une longue possession.

Bonaparte le fit. Dans le but d'effaroucher moins les habitudes locales, et ce système de suzeraineté depuis long-temps dévolu à la Porte, il déclara qu'il n'était venu en Égypte qu'avec la pensée de s'y substituer aux Mam-

louks, usufruitiers du pouvoir; il professa son respect pour le patronage ottoman; combla d'honneurs et d'égards le kyaya du Pacha, seul fonctionnaire qui représentât en Égypte le cabinet de Constantinople. Non content de caresser ces susceptibilités politiques, il fit la part d'autres répugnances plus opiniâtres encore et plus dangereuses. Le préjugé religieux obtint de lui toutes les concessions que comportait l'intérêt de l'armée. A l'opposé des conquérans anciens, il ne renversa pas les temples des vaincus, il n'immola point, il ne persécuta point leurs prêtres. Après l'entrée des Français la prière continua à se dire dans les mosquées; les mouezzins n'interrompirent point, du haut de leurs galeries aériennes, l'appel religieux aux croyans; les imâms, les muphtis, les cheyks, conservèrent leurs places et leurs priviléges, et le Grand-Chérif de la Mekke lui-même reçut de la part du jeune et habile conquérant des avances auxquelles il ne dédaigna point de répondre. En même temps on cherchait à organiser le gouvernement des indigènes par les indigènes; on donnait au pays un Divan, espèce de représentation nationale, où les notabilités du Kaire et des provinces étaient admises. Des juges ci-

vils, et un système d'impôts perçus, comme auparavant, à l'aide d'agens cophtes, complétaient cette ébauche d'organisation.

Cependant les armes achevaient la soumission du pays. A la suite de la sanglante rencontre de Salahiéh, les Mamlouks d'Ibrahym-Bey avaient été rejetés au-delà de l'Isthme; ceux de Mourad venaient d'être battus par Desaix à Sédimân; ils fuyaient vers le Saïd, évitant désormais des batailles rangées, mais décidés à fatiguer les Français par des escarmouches et des surprises. Nos bataillons foulaient l'Égypte dans tous les sens, d'Alexandrie à Suez, de Damiette à Philæ; tout le cours du Nil appartenait à nos canonnières. Les révoltes partielles étaient étouffées; les taxes se percevaient et se régularisaient: après avoir reconnu la force des nouveaux maîtres, on commençait à sentir leur justice.

Centre du royaume nouveau et placé sous l'œil du chef, le Kaire était plus tranquille, plus favorisé que le reste de la contrée. Des fêtes sans nombre, soit indigènes, soit françaises, animaient sa vie et endormaient ses douleurs. Depuis long-temps façonné à l'obéissance vis-à-vis de souverains co-religionnaires, ce peuple

avait eu quelque peine à ployer son fanatisme au joug des mécréans. Une insurrection terrible avait éclaté dans la capitale dans les premiers mois de l'occupation, mais une répression prompte et exemplaire avait réduit à l'impuissance ces velléités turbulentes ou ambitieuses. La force des nouveaux maîtres ne s'était pas trouvée moins décisive contre des populations rebelles que contre des escadrons armés; elle avait fait ses preuves au milieu des barricades de la ville aussi bien qu'en rase campagne. C'était la dernière expérience d'hostilités intérieures : nulle agression sérieuse de la part des Mamlouks, nulle insurrection générale de la part des Égyptiens n'étaient désormais possibles, qu'à la condition de s'appuyer sur une attaque du dehors.

Cette attaque se préparait. Soit qu'elle obéît à un sentiment propre, soit qu'elle y fût poussée par l'Angleterre, la Porte ne voulut pas se prêter à la singulière fiction que Bonaparte avait imaginée. Elle refusa de croire à sa suzeraineté sur cet étrange vassal; elle ne le toléra point au même titre que les Mamlouks, et vit en lui un ennemi direct. Un envoyé de l'armée d'Orient, porteur de paroles de paix, fut renfermé

aux Sept-Tours, et des armemens eurent lieu dans l'Anatolie et la Syrie. Djezzâr, le pacha d'Acre, devait en former l'avant-garde.

Bonaparte résolut de devancer cette agression; il aimait mieux attaquer que se défendre. L'expédition de Syrie fut résolue. Sans attribuer à cette campagne les gigantesques intentions qu'on lui a prêtées après coup, on peut dire néanmoins qu'elle n'était pour Bonaparte qu'un jalon vers d'autres conquêtes. N'eût-elle fait que restituer à l'Égypte les vastes annexes qu'elle avait possédées sous les khalyfes, la Syrie, les trois Arabies, et le littoral persique, Damas, Alep et Baghdad, c'était encore un assez beau résultat pour satisfaire l'ambition la plus haute, et occuper la vie d'un conquérant.

Quoi qu'il en soit, la campagne eut lieu. Un corps de 13,000 Français passa le Désert, prit sur sa route él-Arych, Jaffa, Gazzah, et vint camper devant Saint-Jean-d'Acre, la citadelle de Djezzâr. Si ce pacha turk eût été seul à la garder, elle n'eût pas tenu long-temps devant nos armes; mais les meilleurs artilleurs turks y avaient été envoyés; mais un Français, un officier de génie, camarade et rival de Bonaparte, ordonnait les travaux de la défense;

mais sir Sydney-Smith les appuyait avec deux vaisseaux, envoyant parfois ses équipages au service des retranchemens. Malgré ces obstacles, Saint-Jean-d'Acre n'eût pas tenu davantage, si on ne s'était abusé sur le côté vulnérable de la place. Caffarelli commit cette faute et l'expia cruellement; il fit creuser les lignes sur le front où le fossé était le plus large, où les murailles avaient le plus de solidité. D'héroïques assauts n'y purent rien; les troupes assiégées défendirent leurs remparts avec une énergie incroyable, avec une ardeur qui croissait en raison inverse du découragement de nos soldats. Un premier échec avait en effet changé les rôles; l'élan, la confiance, l'enthousiasme avaient disparu de nos lignes; on s'y battait vaillamment encore, mais avec une résignation sourde et désespérée. Bonaparte ne s'attendait pas à ces obstacles; il n'avait rien préparé pour les maîtriser. Son étoile d'ailleurs sembla pâlir alors; les chances aléatoires se réalisèrent toutes contre lui. Il avait hasardé sur mer, ne pouvant les traîner à travers les sables, les parcs d'artillerie nécessaires pour un siége régulier, et tout le canon de gros calibre fut pris par les Anglais. Il avait compté

sur la mortalité ordinaire, sur les seuls vides causés par les combats, et, en vingt jours, la peste vint tuer mille Français sous les murs d'Acre et frapper de terreurs mystérieuses ceux qui restaient debout. A cet auxiliaire de Djezzâr se joignirent les peuplades environnantes, un instant attérées par la victoire du Mont-Thabor, puis retrouvant quelque audace à la vue de la détresse de leurs ennemis. Tout bien pesé, il fallut donc quitter les abords de cette place maudite, renoncer à la réduire, reprendre le chemin du Kaire, et y rentrer après trois mois et demi de désastreuse campagne.

L'Égypte, pendant cette longue absence, n'avait pas bougé. Desaix, resté dans le Saïd avec un petit corps d'armée, avait battu tour à tour, et à diverses reprises, les Mamlouks et les Mekkains leurs fanatiques alliés; il avait poussé jusqu'aux dernières limites de la domination romaine; il avait occupé Philæ et Eléphantine, détaché des avant-gardes sur le territoire nubien, occupé Qosséyr et pacifié le double littoral du fleuve. Dans la Basse-Égypte, quelques levées de boucliers avaient été suivies d'un prompt châtiment; un fanatique, l'ange él-Mahdy, traînant à sa suite toutes les popu-

lations arabes, venait d'expier sa hardiesse dans une rencontre sanglante.

Cette situation intérieure ne compensait toutefois qu'à demi l'échec extérieur que l'on venait de recevoir. Limitée dans l'Égypte, près d'y être bloquée, la conquête n'avait plus ces allures de grandeur qui avaient séduit Bonaparte. Son plan de départ fut dès-lors arrêté. Il ne pouvait plus, avec la conscience de son avenir, végéter dans cette impasse, y poursuivre sans éclat et sans profit un rôle de résistance passive. Non, son génie avait besoin d'espace et d'air. Il voulait revoir la France, y retrouver la place qu'il avait quittée, la faire plus grande et plus belle. Le seul embarras était de choisir un instant favorable pour ce coup de tête, afin qu'il n'eût pas l'air d'une désertion en face de l'ennemi. Le débarquement des Turks à Abouqyr le servit en cela. Il y courut, tailla l'ennemi en pièces, noya ou prit 15,000 hommes, revint glorieux au Kaire, n'y resta que le temps nécessaire pour constater ce triomphe, puis, complotant son départ avec quelques affidés, il quitta son palais d'el-Ezbekiéh, gagna Alexandrie, et s'y embarqua après avoir légué le commandement suprême

au seul homme qui pût le suppléer, à Kléber.

Le premier mouvement de Kléber fut de la surprise, le second du découragement. Il se crut sacrifié; il crut à une sorte de trahison de la part de son prédécesseur. Se défiant de lui-même et des autres, resté sans foi dans l'avenir de la conquête, voyant les choses sous le plus sombre côté, il fit passer toutes ces impressions dans ses dépêches officielles, et dressa contre Bonaparte un acte d'accusation, qui ne devait pas arriver au Directoire, mais au premier Consul. Conséquent au thème adopté, il le prit pour point de départ de sa conduite. Il avait dit que la place n'était plus tenable en Égypte; aussi employa-t-il toute sa politique à obtenir des termes acceptables pour une évacuation. Il ouvrit les conférences d'él-Arych et mit les antipathies de Desaix aux prises avec l'astuce anglaise. Le confident le plus immédiat de ses pensées, Poussielgue, reçut l'ordre de presser et de conclure une transaction. Dans le cours des pourparlers le désir d'en finir grandit même en proportion des obstacles qu'on rencontrait, de telle sorte que le point d'arrivée des conférences ne ressemblait en rien au point de départ. Effrayé de la responsabilité immense

qui pesait sur lui, craignant un revers militaire avec des forces aussi appauvries que les siennes, Kléber en fut amené peu à peu à signer une capitulation onéreuse, avec des plénipotentiaires ennemis dont on devait plus tard contester les pouvoirs. Fidèle ensuite aux termes d'un traité qui allait prendre le caractère d'un guet-apens, il livra l'Égypte à l'armée ottomane, étape par étape, ville par ville, assez heureusement inspiré toutefois pour attendre au Kaire la fin de quelques difficultés survenues.

Ces difficultés provenaient d'un revirement politique de la part des Anglais. L'amirauté de Londres désavouait son agent sir Sydney-Smith; la transaction d'el-Arych écrite sous sa dictée était sinon déclarée nulle, du moins ajournée dans ses clauses exécutoires. La terre d'Égypte presque entière était déjà, selon les termes de l'acte, remise au Grand-Vizir, et la mer restait toujours fermée aux Français. Au lieu de fournir les moyens de transport, l'escadre britannique arrêtait tout, même les parlementaires. C'était une violation inouie de tous les droits et de tous les devoirs, si ce n'était un malentendu et une question de rivalité entre deux chefs maritimes. Mais quelle que fût la

cause déterminante, le résultat restait le même, impérieux, urgent, nécessitant de promptes mesures et d'énergiques décisions. Chez Kléber ce manque de foi allait déterminer une péripétie de glorieuse résistance. La bataille d'Héliopolis devait répondre à ces faux-fuyans injurieux. Quand il ne demandait pas mieux que d'évacuer l'Égypte, on forçait Kléber à la reconquérir; on le contraignait à la garder au moment où il allait la rendre. En trois jours cela fut fait. De tous les Turks que la Syrie avait vomis sur l'Égypte, à peine resta-t-il quelques spahys barricadés dans le Kaire; les autres avaient fui dans toutes les directions, laissant sur les chemins leurs riches bagages et leur matériel de guerre. Un dernier assaut délivra la capitale. La contrée entière redevint française, à la honte des Turks et au désappointement des Anglais.

Cette seconde phase du commandement de Kléber fut le contraste et la critique de la première. Désormais c'était son œuvre qu'il allait défendre, et non celle d'un autre. La conquête de l'Égypte n'était plus un héritage pour lui, un legs qu'il acceptait timidement et sous bénéfice d'inventaire, un legs onéreux dont il vou-

lait se défaire à tout prix; c'était une fortune nouvelle, une possession nouvelle, un royaume nouveau. La guerre avait baptisé son droit : lui aussi, il avait vaincu d'une manière éclatante et glorieuse; à dix lieues de distance du champ de bataille des Pyramides, il avait consacré le champ d'Héliopolis; son investiture n'était ni moins belle ni moins rudement payée. Aussi dès-lors la colonisation de l'Égypte fut-elle arrêtée dans sa tête; il en jeta les bases en continuant les idées de son devancier. Il organisa la milice indigène, régla la nouvelle assiette des contributions, pacifia le Saïd par un traité avec Mourad-Bey, fit rayonner sur toute l'Égypte des petits corps d'armée, qui assurèrent les perceptions et achevèrent la pacification du pays.

Ainsi, à l'ombre de cette renaissance, tout semblait se relever et refleurir. A l'instar de son chef, l'armée semblait avoir repris confiance; elle se résignait à un exil tranquille et glorieux. Les dissidences que le départ de Bonaparte avait plus nettement dessinées et que le traité d'él-Arych avait aigries, semblaient s'effacer de jour en jour; encore quelques mois, et tous ces soldats n'allaient plus avoir qu'une seule passion, l'amour de leur chef, qu'un

désir, celui de garder à la France une terre que le sang des Français avait payée. C'était un beau rêve; sans le poignard d'un assassin, il eût été réalisé pourtant. Le fanatisme religieux avait bien choisi sa victime. Le chef tombant, la colonie tombait. Souleyman ne se dévoua pas en vain à son œuvre farouche: le pal vengea Kléber, mais ne rendit pas meilleure la position des Français.

Un homme existait d'ailleurs, que le doigt de Dieu avait jeté dans cette armée comme le plus actif de tous les dissolvans; un général qui ne comptait point de campagnes, un politique dont toute la vie se composait de tripotages et d'avortemens; un phraseur toujours déplacé au milieu des hommes d'action; un de ces hommes était là dans cette armée d'Égypte, éclipsé jusqu'alors, absent des plus glorieux champs de bataille, manquant chaque fois à l'appel, et trouvant chaque fois une excuse pour colorer ses retards; cet homme, c'était Menou.

Au milieu de généraux tous si jeunes, Menou était le plus vieux, le plus ancien général. Si l'ancienneté avait eu pour base les services réels, il aurait été appelé le dernier au commandement. Mais la règle de hiérarchie, la loi militaire

voulaient que cet homme commandât. On obéit à la loi, sauf à périr par elle. Nul n'osa risquer un coup-d'état. On espérait que le sentiment d'une incapacité notoire et d'une impopularité évidente déterminerait l'abdication du nouveau chef. Sa présomption et son entêtement l'aveuglèrent ; il se cramponna au généralat ; il commanda l'armée malgré elle ; il la perdit de gaieté de cœur. D'autres l'auraient sauvée peut-être ; avec lui, sa ruine devenait inévitable.

Aussi, depuis l'investiture de Menou, ne faut-il considérer les événemens que comme une série de fatalités enchaînées à une fatalité première. Ces haines nouvelles et violentes introduites dans le sein de l'armée, ce mépris des soldats pour leur chef, cette absence de concours, ce défaut d'union entre généraux, ces guerres sourdes et envenimées, ces démarches de rupture éclatante, tout cela était autant de précurseurs de l'orage que portait l'avenir. Quand la menace d'une descente anglaise fut parvenue au quartier-général, sans doute Menou y eût ajouté foi, sans doute il eût préparé sagement sa défense, s'il n'avait cru, en le faisant, obéir à des pensées et à des insinuations rivales. Ce parti pris dans toutes les questions,

cette manière de traiter les choses au rebours de tout le monde, devaient provoquer un dénouement inévitable et fatal. Toute pensée de guerre sérieuse semblait d'ailleurs tellement répugner à Menou, qu'il s'étourdissait sur une éventualité pareille; se préparer à des hostilités probables, c'était, suivant lui, les provoquer. Aussi cherchait-il à cacher le côté militaire de son rôle sous l'encombrement des papiers administratifs. Aussi affectait-il des allures d'organisateur pour oublier qu'il était général d'armée. Après que la descente anglaise se fut effectuée à sa honte, presque sans coup férir, il fallut bien pourtant quitter le costume du cabinet pour revêtir l'uniforme de bataille; il fallut oublier l'administration d'un pays que les troupes britanniques venaient lui disputer : les paperasses n'étaient bonnes désormais qu'à être transformées en cartouches; et le travail des bureaux se résumait en plans de campagne.

Alors, au moment de l'action, on mesura mieux la capacité de l'homme. Rien de ce qui pouvait sauver l'armée n'eut accès dans sa tête; non-seulement il ne prit pas l'initiative d'un seul projet utile pour la défense, mais il repoussa ceux qui lui furent présentés. Sans doute

il rencontra des obstacles qu'aucun de ses devanciers n'avait connus, l'antipathie de quelques généraux, les répugnances de l'armée; mais est-ce un chef, est-ce un général d'armée, celui qui n'a pas assez de génie pour vaincre des préventions subalternes, celui qui, monté sur un piédestal, se trouve encore plus petit que les autres? La loi hiérarchique s'était trompée en donnant le commandement à cet homme; son rôle était d'obéir, de poursuivre une besogne obscure dans quelque bureau administratif. Avec tout l'orgueil, toute la présomption d'un chef suprême, il avait tout au plus les qualités d'un officier de troupe. Il n'était ni théoricien, ni praticien dans l'art militaire; il ne savait pas plus combiner une bataille que décider le succès en donnant de sa personne. Le choix de Menou était une erreur, une fatalité pour l'armée d'Orient.

Cette fatalité marcha plus vite et plus sévèrement qu'on n'aurait pu le croire. Cette Égypte que Kléber avait laissée tranquille et libre d'ennemis, il suffit à Menou de quelques mois pour la perdre. Arrivés devant Abouqyr, les Anglais n'y trouvèrent que 1,500 hommes pour s'opposer à la descente. Le Général en chef,

avisé à deux reprises, se tenait au Kaire avec tous ses bataillons. On eût dit qu'il voulait faire la partie belle à l'ennemi, afin d'avoir plus de gloire à le vaincre. Toujours indécis, tâtonnant toujours, il divisa ses forces au lieu de les masser, ne marcha à la rencontre des Anglais qu'avec une portion de ses troupes, attaqua mal, soutint son attaque plus mal encore, sacrifia de braves gens dans des escarmouches fausses et inutiles; puis, battu et démoralisé, renonçant à tenir la campagne, il laissa isolé et livré à lui-même le corps de Belliard que menaçaient à la fois les escadrons des Osmanlys et les bataillons britanniques, le vit capituler sans essayer une jonction, sans attirer l'ennemi dans une action générale et décisive, sans tenter une seule fois encore la fortune qui pouvait tourner du côté du courage contre le nombre. Trop faible pour résister aux ennemis qui le cernaient, Belliard voulut sauver au moins les débris de l'armée. Il capitula, sortit du Kaire avec armes et bagages, et fut embarqué pour la France. Malgré cet échec décisif, Menou résista encore; il espérait toujours qu'une armée nouvelle arriverait de Toulon, soit avec Gantheaume, soit avec un autre amiral; il te-

nait au sol de l'Égypte, à cette patrie d'adoption, où, devenu musulman, il avait épousé une musulmane. Peut-être allait-il jusqu'à rêver le khalyfat et ses anciennes magnificences; peut-être se résignait-il avec peine à quitter cette terre où les sultans turks et les émyrs arabes avaient laissé une aussi grande réputation de sagesse administrative. Sa sagesse à lui aurait tant fait pâlir ces traditions locales; il eût été un législateur si grand, si paternel, si oriental! L'Islamisme aurait eu en lui un Luther pour sa réforme religieuse et un Guillaume pour sa révolution libérale! . . . .

Tous ces songes s'évanouirent. Pressé dans Alexandrie par terre et par mer, général de 6,000 hommes minés par la faim, Menou fut obligé de se rendre et de signer une capitulation plus onéreuse que celles qui avaient précédé. Il s'embarqua des derniers, malade, atteint de la peste, humble comme un vaincu, atterré comme un coupable. Ne pouvait-il pas croire en effet qu'on lui demanderait compte en France de cette conquête égyptienne qu'il avait gaspillée si promptement? . . . .

Ainsi, de cette expédition si glorieuse et si chèrement payée, que restait-il à la République

française? Quelques victoires sonores pour ses fastes militaires : les Pyramides, Sédyman, Mont-Thabor, Abouqyr, Héliopolis, lumineux faits d'armes, parés de poétiques noms? une pépinière de généraux et d'officiers, les uns mis en relief dans cette campagne de trois ans; les autres y continuant une illustration commencée : Desaix, Reynier, Lannes, Berthier, Rampon, Dumas, Murat, Andréossy, Davoust, Verdier, Belliard, Junot, Duroc, Eugène Beauharnais, Bertrand, Bessières, Lagrange, Friant, Leclerc, La Salle, Lefèvre, et d'autres encore, non moins dignes et non moins vaillans, soldats élevés sous la même tente, qui devaient, dans toutes les guerres impériales, garder l'empreinte de leur fraternité égyptienne, et parler de cet héroïque pèlerinage comme d'un souvenir doré de leur jeunesse! Noble apprentissage en effet que celui où le danger changeait si souvent de forme, aujourd'hui la mer, demain la terre, tantôt le sabre mamlouk, tantôt le canon anglais; l'insurrection ou la peste, puis l'ophtalmie et le scorbut; enfin la misère et la famine.

L'éclat militaire jeté sur nos armes est donc une première compensation pour l'avortement politique de la guerre d'Orient. Mais il en est

une autre plus grande, plus fructueuse, c'est celle des résultats obtenus par la science. On a exagéré peut-être l'importance des conquêtes faites; on a raconté cette campagne, qui se réalisait à côté de l'autre, en style de bulletin, avec pompe, avec enflure; on a vanté certains hommes, certaines découvertes, bien au-delà de leur valeur et de leur mérite; on a employé ensuite trop d'argent à faire ressortir des choses quelquefois médiocres; mais à la suite de ces critiques, chuchotées depuis long-temps et articulées ici pour la première fois d'une manière précise, il faut dire que nos savans réalisèrent en Egypte une moisson copieuse et belle; que jeunes, inexpérimentés pour la plupart, à une époque où l'archéologie et la philologie étaient encore dans les langes, ils firent tout ce que leur âge et l'état de la science pouvaient faire espérer d'eux; il faut ajouter encore que l'œuvre posthume de l'Expédition, cette *Description d'Égypte*, si vantée et si coûteuse surtout, à côté de quelques parties faibles et disparates, offre des morceaux complets et précieux; des recherches érudites, des observations profondes et bien senties; que plusieurs questions ont été, sinon résolues, du moins éclairées par

ce livre, que l'Egypte y revit presque tout entière avec sa vieille physionomie monumentale, ses temples, ses divinités mystérieuses, son Nil fécond et sa langue emblématique.

A ces travaux étendus, si l'on ajoute des relevés topographiques, des plans, des cartes d'une merveilleuse exactitude, des dessins précieux, plus précieux encore s'ils eussent été plus naïvement fidèles, on conclura que c'est à notre Expédition orientale que l'on doit la première Encyclopédie de l'Egypte, un peu confuse, et parfois contradictoire, à refaire aujourd'hui sur un nouveau plan, mais curieuse et utile malgré ses défauts; document indispensable à quiconque voudra connaître ce pays, l'examiner à fond dans son aspect ancien et dans son état moderne.

La campagne scientifique eut d'ailleurs, comme la campagne militaire, l'inappréciable avantage de mettre en relief une foule de noms, les uns déjà célèbres, les autres illustrés depuis, nomenclature riche et brillante, pépinière académique, implantée dans les diverses classes de l'Institut, où elle règne encore en partie, et par l'âge, et par le talent : Monge, Fourier, Berthollet, Denon, Geoffroy Saint-Hilaire, Girard,

Dubois, Dolomieu, Jomard, Amédée Jaubert, J.-J. Marcel, Say, Delille, Costaz, Nouet, Conté, Protain, Lepère, Redouté, Dutertre, Jollois, Devilliers, Jacotin, Testevuide, Dubois-Aymé, Lancret, Rozières, Saint-Genis, Chabrol, Corabœuf, Casteix, Parseval, Caristie, Cécile, etc.; hommes distingués dans leurs spécialités diverses, grandis à la science sur le sol égyptien, s'y dévouant à des conquêtes pénibles sur un théâtre périlleux; puis revenus, avec l'auréole au front, sur notre terre française, pour recueillir et classer leur glorieux butin. Justes pour tous, nous ne les immolerons pas, ces hommes consciencieux et actifs, à ceux qui voulaient exploiter leurs travaux sans avoir couru les mêmes chances; nous n'irons pas, avec l'engouement qui caractérise notre époque, au-devant des archéologues que l'on a trop vite couronnés, réputations aussi énigmatiques que les signes mystérieux sur lesquels elles roulent, lauréats auxquels on a donné le prix avant qu'ils eussent fourni leurs mémoires. Non, il n'est point vrai de dire que la science du langage hiéroglyphique, restée inexplicable pour nos savants égyptiens, ait beaucoup marché depuis eux. La pierre de Rosette est encore à dé-

chiffrer : à l'aide de la clef du docteur Young, Champollion le jeune a pu trouver le sens de quelques cartouches royaux, et y découvrir des noms grecs ou romains ; il a su, avec cette conquête unique, faire beaucoup de bruit, présenter sa découverte de manière à ce qu'elle lui profitât à lui, si elle restait en partie stérile pour la science ; combiner son système de réticences et de demi-preuves, de vagues promesses, et d'explications plus vagues encore, si bien, avec tant d'art et d'esprit, qu'il jouit, du moins sa vie durant, de résultats qu'on devait marchander ensuite ; agir enfin de telle sorte que l'encens de la presse fumât pour lui, et que l'or de nos Mécènes escomptât ses révélations futures.

Plus sobres d'hypothèses philologiques et d'obscures spéculations, nos savans réalisèrent du moins des recherches pratiques ; ils fouillèrent l'Égypte dans tous les sens, rebâtirent ses édifices, les dessinèrent pierre à pierre, copièrent les parois hiéroglyphiques, les fûts, les chapiteaux, les frises, les entablemens ; firent revivre cette sculpture étrange et large, les sphinx, les obélisques, statues colossales, monolithes en grès brèche ou en granit rose ; interrogèrent les nécropolis et les hypogées ;

les hautes pyramides et les puits souterrains où gisent les momies; explorèrent cette vallée dans tous les sens, de Damiette à Éléphantine, de Suez au lac de Mœris; n'omirent rien dans cet itinéraire, ni temple antique, ni monument moderne, ni site essentiel, ni localité historique, ni crypte, ni obélisque, ni pyramide.

Le lendemain même du débarquement, leurs travaux commençaient; ils avaient devant les regards la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre. Au Kaire, ville plus moderne qu'Alexandrie, les attendaient des constructions sarrazines, la citadelle, le puits et le divan de Joseph, le Khalydj, de nombreuses et magnifiques mosquées; puis aux environs, calmes sur leurs assises, défiant les âges, mystérieux dans leur forme et dans leur destination, surgissaient les monumens de Chéops, les Pyramides éternelles, auprès de ce Sphinx nubien qui garde sur ses lèvres épatées le mot d'une énigme séculaire.

Mais qu'étaient ces merveilles banales, thème inévitable de tous les voyageurs orientaux, auprès des secrets de la Haute-Égypte, auprès des trésors d'archéologie que recélaient Thèbes et Philæ? Dans le Saïd, dans le Saïd s'écriait la

voix de la science ; et tous auraient voulu partir. Denon le put seul alors ; il se mit en marche comme un soldat de Desaix, avec son cartable en sautoir, avec son crayon pour toute arme. Il ne lui fallait rien de plus pour sa campagne. Le premier il vit tout, et le vit bien. Saisissant les choses au vol, admirable et naïf dessinateur, il rendit l'Égypte ancienne comme elle était, sans la flatter, sans l'enlaidir ; éclairant ses dessins par un texte ingénieux, presque savant tant il était artiste. Denon traversa ainsi la province du Fayoum, il vit le portique d'Achmounéyn (*Hermopolis-Magna*), sorte de préface aux monumens thébains ; il visita les hypogées de Syout ; reconnut Tentyra, ses temples et son merveilleux Zodiaque ; campa, sur le sol de Thèbes, au pied des deux Colosses de la plaine ; aperçut de loin, étagés sur l'autre rive, Karnak et Louqsor, avec leurs aiguilles et leurs monolithes ; longea Médynet-Abou et son hyppodrome ; atteignit enfin Eléphantine et Philæ, cette limite de l'antique puissance romaine ; toisa les temples de ces deux îles saintes ; puis, quittant la lisière nubienne, il rebroussa vers le Kaire ; récolta encore sur son chemin des plans, des vues, des édifices, des

scènes modernes et des pages d'hiéroglyphes, et arriva dans la capitale égyptienne au moment où Bonaparte, vainqueur à Abouqyr, méditait son retour en France. L'artiste fut admis à partager les chances du voyage : sa mission en Egypte était finie; son butin était fait.

D'autres pourtant avaient opéré ailleurs. Chargé de la conquête du lac Menzaléh, le général Andréossy, savant et militaire à la fois, avait exploré toute cette zône féconde en villes antiques, Tennis, Tounah, San, Péluse; puis se rabattant sur la lisière occidentale de l'Egypte, il avait parcouru la vallée des lacs de Natroun, visité les couvens cophtes, et recueilli des documens curieux sur toutes les tribus nomades qui campent le long de la lisière libyque.

Au Kaire la science s'organisait sur une échelle plus vaste. Un Institut, à l'instar de celui de Paris, créait un centre d'action aux études et aux recherches, et donnait une impulsion collective à ces forces individuelles. L'imprimerie s'était installée sous la direction de J.-J. Marcel, à la fois typographe et orientaliste; des journaux, ce premier besoin des peuples civilisés, paraissaient déjà à des époques périodiques; on avait un laboratoire de

chimie et une bibliothèque ; puis, à côté de ces ressources intellectuelles, se naturalisaient des fondations d'un ordre non moins utile, des moulins, des hôpitaux, un atelier des monnaies ; enfin des arts et métiers d'Europe, dans lesquels les naturels se montrèrent bientôt ouvriers fort habiles.

Quelques séances de l'Institut avaient ouvert avec éclat la lice scientifique, au moment où la guerre de Syrie imprima un temps d'arrêt à tous les travaux. Ce ne fut qu'au retour de Bonaparte que l'on organisa deux grandes commissions de savans : l'une présidée par Fourier, l'autre par Costaz. Elles partirent toutes les deux pour la Haute-Egypte. Deux explorateurs les avaient pourtant devancées : c'étaient Jollois et Devilliers qui, de tous les Français venus en Egypte, furent ceux qui campèrent le plus long-temps sur les ruines de Thèbes, et les virent le plus minutieusement. Jomard les y suivit; puis vinrent les autres.

D'après une nouvelle division adoptée par Kléber, les études sur l'Egypte furent désormais poursuivies sous deux faces distinctes, l'état ancien et l'état moderne de la contrée. Simplifiée par cet ordre méthodique, la be-

sogné n'en marcha que plus vite. Les deux commissions remontèrent le Nil jusqu'à Philæ; tantôt isolées, tantôt réunies; un jour groupées pour un travail collectif, s'éparpillant le lendemain pour des reconnaissances partielles; détachant parfois quelques-uns de leurs membres dans d'autres directions, Coutelle à Tor, Rozière et Dubois-Aymé à Suez, Lepère dans l'Isthme, Martin dans le Fayoum.

Ainsi se préparaient les élémens divers par lesquels l'Expédition d'Egypte, déshéritée de son importance militaire, devait grandir dans son aspect scientifique. Ce grand mouvement d'impulsion se manifesta au moment où Kléber eut reconquis l'Egypte par la bataille d'Héliopolis, et assuré les communications dans le Saïd par son traité avec Mourad-Bey. Sous Menou, l'élan ne s'arrêta point d'abord. Simonel, Devilliers, Jomard, Martin, Caristie, Delille, poursuivirent leurs travaux d'archéologie, d'hydrographie ou de statistique. On voulut même pousser jusqu'en Nubie, visiter les oasis, cadastrer l'Egypte, et fouiller les Pyramides; mais le 11 mars survint, la descente anglaise se réalisa, et devant cette menace hostile tous les travaux s'arrêtèrent. La guerre avait parlé, la

science se tut ; il ne lui restait plus qu'à se recueillir, qu'à mettre en commun des idées éparses, à former un faisceau de toutes ces découvertes.

A cet édifice chacun apporta sa pierre, qui pour l'état moderne, qui pour l'état ancien. Ainsi l'Égypte actuelle, l'Égypte des khalyfes, l'Égypte des Lagides et des Pharaons, eurent chacune leur tour.

Dans l'ordre moderne, il faut citer le beau travail de l'ingénieur en chef Girard sur l'agriculture, l'industrie et le commerce de la contrée, le mémoire de Samuel Bernard sur les monnaies, ceux de Dubois-Aymé, d'Amédée Jaubert sur les tribus arabes; il faut citer Rozières pour la minéralogie et la géographie comparée ; encore Jomard pour la description du Kaire; Conté, Boudet pour les arts et métiers; Marcel pour ses travaux sur les auteurs arabes, pour ses précieuses collections de numismate et d'archéologue; Lancret et Estève pour leurs recherches sur les anciens et modernes impôts de l'Égypte ; Geoffroy Saint-Hilaire pour ses larges études sur l'histoire naturelle du pays; Jacotin pour sa magnifique carte de l'Égypte, exécutée à si grands frais et

sur une si vaste échelle, monument géographique comme la France n'en possède point encore, même après les cartes de Cassini; Rouyer pour les médicamens des Orientaux; le savant et consciencieux Nouet pour les relevés astronomiques; Larrey pour ses mémoires sur quelques maladies locales; enfin Desgenettes, Savaresi et d'autres habiles praticiens, pour une foule d'observations médicales ou physiologiques pleines de savoir et de sagacité.

Cet ordre de travaux n'avait toutefois ni l'étendue ni l'importance de celui qui remontait aux anciens jours de l'Égypte, et cherchait à la reconstruire dès le berceau. La science, dans un pays si riche en monumens anciens, devait affecter surtout un caractère archéologique. Aussi les richesses en ce genre furent-elles nombreuses et brillantes. On se partagea le pays; on se le découpa de telle sorte que chacun eut sa ville, son terrain, son temple, sa page hiéroglyphique; les plus ardens en virent davantage; d'autres en virent moins, et ne virent pas plus mal pour cela.

Jomard eut Syène, Éléphantine, le lac Mœris, Abydus; le cheyk êl-Harydi, Antæopolis, Antinoë, l'Heptanomide, Memphis, les pyra-

mides, les hypogées, et d'autres objets encore; Lancret eut Philæ; Chabrol, Ombos avec les lacs d'Edkou et de Maréotis; Rozières, les carrières de Syène et de Gebel-êl-Selséléh; Saint-Genis, Alexandrie, Akhmyn et Eleythya; Jollois et Devillier, Esnéh, Syout et Thèbes; Coutelle et Rozières, la presqu'île de Sinaï; Girard, le nilomètre d'Éléphantine, qui devait le conduire à l'examen des mesures agraires des anciens Égyptiens; Costaz, les tombeaux de Byban-êl-Moulouk et les grottes d'Eleythya; Raige et Marcel la pierre de Rosette; Dubois-Aymé, les anciennes bouches du Nil, la Mer-Rouge, Qosséyr, Héliopolis, l'ancienne Babylone d'Égypte; Monge, la fontaine de Moïse; Fourier, les sciences et le gouvernement des anciens Égyptiens; Caristie, la pyramide de Haouarah et le labyrinthe du lac Mœris; Rouyer, les embaumemens des anciens Égyptiens; Villoteau, leurs instrumens et leur système de musique.

Toute la sphère des arts égyptiens était ainsi parcourue; les connaissances de ces peuples si étonnantes et si avancées, leur architecture si grande, leurs décorations si simples, leur sculpture à ses états divers, leur histoire écrite

en tableaux allégoriques sur les parois des monumens, leur civilisation, leur industrie, leur agriculture, leur religion mystérieuse et compliquée, les sciences naturelles du pays, sa géologie, sa fécondation annuelle, les crues de ce Nil, qui mesure chaque année, à la lisière arabe, son abondance ou sa stérilité; les étranges et antiques coutumes des générations endormies sous leurs bandelettes : tout cela avait fourni son contingent au vaste examen; tout cela revivait dans des dessins exécutés sur les lieux; tous ces élémens d'un texte riche et varié, d'une appréciation complète et neuve, étaient recueillis, classés, n'attendant qu'un geste, qu'un mot pour se produire. Ce mot, Napoléon le prononça; il fut grandiose comme tout ce qui partait de lui. Il voulait mettre l'ouvrage hors de ligne, et, comme s'il eût craint que le fond ne suffit pas à sa fortune, il voulut lui donner un relief de forme. Aujourd'hui peut-être on y regarderait à deux fois avant de se permettre de telles folies impériales.

Depuis le jour où nos savans ont quitté l'Égypte, bien des voyageurs l'ont visitée sans que ses faces mystérieuses aient été mieux

éclaircies. La paix de 1814 ayant rendu l'espace libre devant l'archéologue, on a dû courir vers le berceau de la science pour lui demander son premier secret. Mais jusqu'ici peu de découvertes vraiment essentielles ont agrandi la nomenclature des découvertes constatées. Les Oasis, la Nubie et l'Éthiopie inférieure, pays où nos savans n'avaient pas pénétré, ont été vues et décrites; Caillaud et Rifaud ont pu nous dire que leurs vallées étaient semées aussi de monumens comme la vallée du Nil; l'héroïque et malheureux Burckhard, ce Volney de l'Angleterre, a vu finir trop tôt le cours de ses voyages syriens; Belzoni a fait fouiller plus de temples en dix ans que ne l'avaient osé en plusieurs siècles Cambyse et les khalyfes; le baron Minutoli a pénétré dans la deuxième grande pyramide de Memphis, violée sans doute bien avant lui; Saviglia a découvert l'entrée d'un temple entre les pattes du grand Sphinx; Taylor, de Forbin, Châteaubriand, et d'autres encore, Anglais, Russes, Français, Allemands, ont visité l'Égypte en amateurs fastueux ou spirituels; Champollion le jeune y a paru à son tour cherchant en vain, dans une mission officielle et coûteuse, la clef d'un sys-

tème échafaudé à Paris; enfin une allége française, munie d'un passeport du Vice-Roi, a pu naguère remonter le Nil, jeter l'ancre en face des vieux palais de Karnak, enlever à Louqsor un de ses vieux obélisques, jalon vénérable, qui devait rester aux lieux où il fut inauguré, parce que là seulement il avait sa date, son caractère et sa signification. Déjà M. Le Lorrain avait arraché avant ce temps à l'apathie turke le zodiaque de Tentyra, plafond de temple oublié maintenant dans les salles basses du Louvre. Au moment où notre armée régnait en Egypte, elle ne songea pas un instant à la dévaliser ainsi. C'était un rôle d'iconoclaste, elle ne voulut point le jouer. Le Vice-Roi turk s'est montré moins scrupuleux. Il a fait argent des dépouilles de la vieille Egypte; il l'a vendue en gros et en détail aux gouvernemens ou aux spéculateurs; il en a fait la proie des muséums et des plus minces cabinets d'antiquaires [1].

[1] Les objets égyptiens sont désormais tombés dans le domaine du grand et du petit brocantage. Quarante statues en granit rose et vert ont été vendues, il y a peu d'années, à l'encan sur le quai Voltaire. Le commissaire-priseur criait : « A tant le Sphinx! à tant l'Anubis! » C'était une profanation dont notre siècle marchand pouvait seul offrir le spectacle! L'antique Égypte divisée par lots et adjugée au plus offrant!

Cette réserve de la part des Français, aux jours de l'occupation, ne fut pas du reste le seul titre qu'ils laissèrent à l'affection des indigènes. A peine partis, on les regrettait déjà. Placés entre trois puissances qui avaient vaincu ensemble, et qui, n'ayant plus d'ennemi, passaient de l'état d'alliance à l'état de rivalité, les Egyptiens, pressurés par les Anglais, par les Albanais, par les Mamlouks, ballottés d'une autorité à l'autre, opprimés par toutes, se prirent plus d'une fois à comparer cette misère et cette anarchie avec l'ordre et la loyauté de l'administration française. Peu à peu pourtant le nombre des despotes nouveaux diminua; les Anglais furent chassés, les Mamlouks égorgés en détail ou en masse; la Porte elle-même fut détrônée par celui qui était son agent. Mohammed-Aly devint bientôt l'unique souverain de l'Egypte. Nous verrons ce qu'il en fit.

La trace de notre glorieuse armée et de nos savans non moins glorieux ne s'est toutefois point effacée encore du sol égyptien. Elle y restera comme une empreinte éternelle. Les traditions indigènes perpétuent ce souvenir d'occupation triennale, des monumens la constatent, des actes solennels en font foi. Le Kaire

ne pourra jamais l'oublier à l'aspect de sa ceinture de forts; Alexandrie, Damiette, Rosette, Kenéh, Syène, en conservent des vestiges analogues. Dans ses veillées du soir, l'Arabe raconte sans doute les prouesses de ce corps des dromadaires qui troubla tant de fois le calme de ses déserts; le Cophte, le fellah égyptien, le Mamlouk, le Turk, le Mekkain, tous ceux qui ont vu ces temps et qui vivent encore ont fait à l'occupation française une riche et belle part dans leurs souvenirs; ils l'ont écrite en histoire [1]; ils la racontent chaque jour en anecdotes; ils disent aux populations qui arrivent, aux hommes qui grandissent pour une civilisation peut-être meilleure, comment, en vingt jours de campagne, l'Egypte appartint à cette armée d'Occident; ils racontent l'admirable tactique de ces bataillons, la discipline des soldats, les costumes des chefs; ils citent les noms de Bonaparte le *Grand-Sultan*, de Desaix le *Sultan-Juste;* ils détaillent le drame qui finit la vie de Kléber, et le supplice de son assassin; ils savent faire à chacun de ces généraux son

[1] Nous connaissons deux histoires de l'Expédition écrites en arabe: l'une par Abderrahman-Effendy, l'autre par Niqoula-él-Tourky; le premier musulman, le second chrétien de Syrie.

lot de mérite et de gloire, et parlent de Menou comme nous en parlons, pour signaler ses fautes, et accuser jusqu'à son apostasie. Au début de ce siècle, divers voyageurs, et des plus célèbres, ont pu ouïr çà et là sur leur route quelques échos de nos tambours et de nos canons; ils ont pu voir sur le sable libyque quelques vestiges de pas français : un enfant bédouin, guide de Châteaubriand, le salua de notre cri militaire : « En avant, marche! » On en vit d'autres aborder les Européens avec les mots : « Soldats français! Bonaparte! » D'Alexandrie à Philæ, c'était ainsi.

Aujourd'hui les liens qui rattachent l'Egypte à la civilisation occidentale, plus universels et moins rétrécis, ont toujours gardé pourtant leur première trempe française. Quand l'Egypte a voulu un personnel de chefs pour ses armées, c'est à la France qu'elle les a demandés; un matériel en vaisseaux de guerre, en artillerie, en fournitures navales, à la France encore. La France lui a fourni les élémens de son organisation militaire. Elle lui a fourni des sujets pour toutes les branches des connaissances humaines, des ingénieurs, des architectes, des dessinateurs, des méde-

ciens [1]; et plus tard encore, lorsque le premier rayon civilisateur est venu éveiller chez ces peuples le besoin de plus grandes lumières, c'est la France avant tous les autres pays qui a ouvert ses écoles aux enfans de l'Egypte, et qui les a nourris du pain de la science comme s'ils eussent été ses propres enfans.

Si donc la terre des Pharaons, ce berceau de la sagesse ancienne, arrive à une renaissance politique et sociale, il faudra que l'histoire des âges futurs, pour être juste, en reporte la meilleure part à l'initiative française, et surtout à ce frottement de peuple à peuple, de barbares à civilisés, qui résulta de notre merveilleuse expédition républicaine. Sans l'intervention anglaise, la tâche eût été plus belle, plus féconde peut-être, plus immédiate du moins. N'importe! il est des germes qui, une fois jetés sur le sol, n'y périssent plus, qui ne s'attardent au cœur de la terre que pour en sortir avec plus de sève et de vie. La jalousie britannique aura eu ce résultat heureux que l'Égypte n'arrivera point à la civilisation par

[1] Plusieurs de ces Français ont été élevés par Mohammed-Aly au grade de bey, Solyman-Bey (Sève), Clot-Bey, médecin en chef, etc.

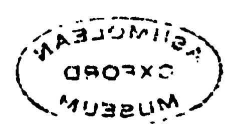
le mode coloniste, toujours transitoire et faux, qu'elle y marchera avec ses élémens propres, indépendans de toute réaction exotique, avec ses ressources, avec sa population, avec ses chefs. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, et pour la France, et pour l'Egypte. Les empires lointains sont toujours précaires : après soixante ans de vie, la puissance anglo-indienne est vieille déjà; elle a des rides; elle sera caduque demain : il lui faut des prétoriens pour garder les provinces conquises, et un proconsul investi de pouvoirs exorbitans. C'est toujours l'oppression importée avec la civilisation, le mal avec le bienfait. On accepte alors la chose; on maudit l'instrument. La France ne sera point maudite par les peuples d'Egypte ; elle ne s'est point imposée à eux comme l'Angleterre aux Hindous ; elle s'est retirée à temps, assez tard pour que son séjour ait profité à la civilisation du pays, assez tôt pour que ce règne temporaire n'ait pas altéré la nationalité égyptienne.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

TABLE.

Pages.

Pages.



FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.



Pages.

35¼

306

28

